This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

992,355

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

748
V123p.

PETITS POÈTES DU XVIIIe SIÈCLE

POESIES

DE

Joseph Vadé

PARIS

L. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOÎT

POÉSIES

ET LETTRES FACÉTIEUSES

DE

Joseph Vadé

TIRAGE A PETIT NOMBRE

ep. J. Quantin

POÉSIES

ET LETTRES FACÉTIEUSES

DE

Joseph Vadé

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

GEORGES LECOCQ

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1879

TIRAGE A PETIT NOMBRE

dont il semble menacé et mériter de retenir un instant l'attention bienveillante du lecteur; aussi avons-nous voulu consacrer quelques pages à sa mémoire et raconter discrètement les détails d'une existence courte sans doute et pourtant bien remplie.

Vadé naquit à Ham, en Picardie, non pas au commencement de l'année 1720, comme l'ont prétendu à tort ses biographes, mais en 1719, ainsi que le prouve l'acte de naissance [1] suivant :

Extrait des registres des actes de baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Pierre de la ville de Ham.

« Le 17 de janvier 1719 est né de légitime mariage et le lendemain baptisé Jean-Joseph fils de Jacques Vadé et d'Anne La Carrière. Le parrain fut Joseph Gomar, fils de François Gomar, la marreine Jeanne La Carrière, tante de l'enfant, lesquels ont signé et mis leurs marques les mesme jour et an. — Signé :

1. Nous devons communication des registres de l'état civil de Ham à l'obligeance de M. Lucas, secrétaire de la mairie de cette ville.

Joseph Gomart, marque de la + marreine, de Barenton, curé. »

Remarquons en passant que Vadé était le filleul de Joseph Gomart et que tantôt nous le verrons devenir, à son tour, parrain d'un membre de la même famille pour lequel il sollicitera l'exemption du service militaire.

Jacques Vadé, originaire d'un petit village du Vermandois, Villers-Saint-Christophe où, selon toute probabilité, il s'était marié, était venu à Ham s'établir cabaretier; peut-être la profession qu'il y exerça, le milieu dans lequel il vécut ne furent-ils pas sans influence sur l'esprit de son fils... Quoi qu'il en soit, Jacques Vadé ne devait pas rester longtemps en Picardie. Sur quatre enfants qui lui étaient nés de 1714 à 1724, un mourut en 1722; il en perdit deux autres à peu de jours d'intervalle, le 1er janvier et le 5 mars 1725. C'est à la suite de ces deuils, qui le frappaient si cruellement, qu'il partit pour Paris, emmenant avec lui le fils unique qui lui restait.

L'enfance de Vadé passa inaperçue. On sait seulement qu'il était d'un caractère bouillant et vif; ses études s'en ressentirent et jamais il ne put apprendre le latin, mais il sut s'in-

struire lui-même par la lecture des meilleurs auteurs, et corrigea ainsi la faiblesse de son éducation.

A vingt ans, il obtint un emploi de contrôleur du vingtième à Soissons, puis à Laon où il se fit remarquer par son esprit et sa verve entraînante. On comprend les regrets des habitants quand, en 1743, il les quitta pour aller à Rouen; il devint ensuite, pendant deux ans, secrétaire du duc d'Agenois; enfin, il revint à Paris, où ses amis lui procurèrent un nouvel emploi au bureau du vingtième.

C'est vers cette époque que Vadé se révéla au public par de gracieuses et faciles poésies. Une de ses premières pièces fut adressée à l'intendant de Soissons, qu'il avait connu en 1739. C'est une

SUPPLICATION

FAITE A M. L'INTENDANT DE SOISSONS

Au mois d'août 1745.

Je suis parrain d'un filleul de seize ans :
Chrétien il est, en foi de mes sermens,
Et par ainsi Satan, l'antibaptême,
Plus n'y prétend, suivant le saint système,

Enfans d'Adam, par l'Église lavés,
Deviennent nets, et tout droit sont sauvés.
Ce point posé, question est d'un autre
Et qui dépend, Seigneur, du pouvoir vôtre.
C'est à savoir que mon filleul Gomart
Gissant à Ham, et comme moi Picard,
Craignant du sort la traîtresse malice
A peu de goût pour tirer la milice.
Pas ne convient à tous d'être guerriers.
Pour vos pareils sont plantés les lauriers;
Mars les dispense à ses soldats d'élite,
Phœbus les donne à l'esprit, au mérite;
C'est de sa main que vous les recevez;
Ils valent bien ceux de sang abreuvés.
Or donc, guidé par la reconnoissance,
Souffrez, Seigneur, que de votre puissance
J'ose implorer les effets généreux.
Dans vos États, je fus jadis heureux :
Renouvellez, dans mon filleul que j'aime,
Cette bonté, qui pour moi fut extrême,
En l'exemptant du dangereux bonheur
D'aller mourir; c'est pour lui trop d'honneur.
Mieux lui convient de jouir de la gloire
De célébrer longtemps votre mémoire
Et de chérir le joug de votre loi.
Il vous devra, Seigneur, autant qu'à moi.
J'ai du bourbier su dépêtrer son âme,
Sauvez son corps du fer et de la flâme.

Vadé publia ensuite une série de fables et

de poésies dans le *Journal de Verdun.* Il y donna :

L'Enfant et la Poupée, février 1747.
Élégie, avril 1747.
Les deux Serins, fable, juillet 1747.
Épitre en vers à M. Baron de Saint-Domingue, septembre 1747.
L'Écolier et la Férule, juin 1748.
Le Carrosse et le Moulin à vent, juillet 1748.
Bouquet en style poissard, septembre 1748.
Les deux Nageurs, octobre 1748.
L'Ane et son Maître, décembre 1748.
Le Joueur de gobelets et le Villageois, juin 1749.

C'est à propos de ces vers, et surtout de la fable de *l'Enfant et la Poupée,* qu'il reçut une

ÉPITRE

ADRESSÉE A L'AUTEUR

Dans le *Journal de Verdun,* à l'occasion de quelques pièces qu'il y avait fait insérer.

O vous dont les tendres accens
Chatouillent l'oreille et les sens,
Si l'estime seule est un titre
Pour vous présenter mon encens,

Agréez cette foible épître
Que vous adresse un inconnu.
Chantez-vous d'un ton ingénu
Les feux de Tircis et d'Ismène?
On soupire avec le berger
Pour la bergère qui l'enchaîne,
Et l'on craint de la voir changer;
Vous ressuscitez La Fontaine,
Lorsque la fable à vos discours
Prête ses plus naïfs atours.
Vous cachez une leçon sage
Sous l'appas flatteur, innocent
D'un ingénieux badinage.
Que j'aime à voir votre fanfan
S'amuser avec sa poupée!
Il est l'image d'un amant
Passionné, mais inconstant.
Mon attente n'est point trompée
Lorsque je le vois dégoûté
De ce qui l'avoit enchanté;
Ainsi, votre muse badine
Corrige nos mœurs, nous instruit,
Jamais une leçon chagrine
Ne vient empoisonner le fruit
Que votre morale produit.
Tels sont les éloges sincères
Que le public judicieux
Donne à vos épîtres légères.
On ne peut les mériter mieux;
Mais envers ce juge équitable,
Vos succès vous rendent comptable

Des dons que vous tenez des cieux.
De quelques amusans ouvrages
Régalez-le de tems en tems;
Il attend tout de vos talens,
Espérez tout de ses suffrages.

Vadé s'empressa de répondre à cette épître de la façon suivante :

Docte inconnu, qui connu devez être
Pour bien disant, enseignez-moi le maître
Qui vous donna le talent séducteur
De parvenir, par l'esprit, droit au cœur.
Oncques rimeur... bon rimeur ! voire un ange
Qui rimeroit, ne tourneroit louange
Si bien que vous, choisi le style en est :
Pas n'est choisi de même le sujet.
D'auteur sans nom occupant l'humble place,
Je mange peu des biscuits du Parnasse;
Pareils bonbons par les muses pétris
Sont mets friands faits pour les favoris.
Vous en mangez, votre épître le prouve;
Épître à moi ! dans icelle je trouve
Les avant-goûts des suffrages publics.
Très flatté suis de si beaux pronostics;
Mais ce public que vous croyez traitable,
Férule en main, vous juge un pauvre diable,
Qui, se chargeant du poids de l'amuser,
Perd le bon sens à force de penser :
S'il réussit, par faveur on lui passe;
S'il manque un jour la corde, point de grâce.

J'adresse à qui veut choisir ce métier
Cet apologue. Un jour, le cuisinier
D'un gros richard fut appelé pour cause :
Ça, maître Pierre, il faut doubler la dose
De ton savoir, car je traite demain ;
Apprête-nous quelques plats de ta main,
Là... Tu m'entends ? m'entends-tu ? bonne chère
Oui, monseigneur. Or, voilà maître Pierre
En veste blanche, en bonnet de coton,
Piquant de lard maint poulet, maint chapon,
Quittant ceux-ci pour plumer la bécasse ;
Il va, vient, sue, agit, cherche, tracasse
Jusqu'au matin, même sans déjeuner,
Grand feu s'allume et broche de tourner,
Chair de rôtir, tout va bien, l'heure approche ;
Valets en l'air ; déjà même la cloche
A par deux fois annoncé le couvert.
Le voilà mis ; on avertit, on sert :
Placez-vous donc, et mes gens sont à table :
Tout semble bon, délicat, admirable !
Les ragoûts fins, parfait le godiveau :
Un rôt des dieux ! Maître Pierre, bravo !
Qu'il monte ici, Champagne ; qu'on l'appelle.
Pierre paroît ; ainsi que belle grêle
Les complimens pleuvent sur le chrétien.
Je suis content, dit l'hôte, c'est fort bien.
Telle qu'on voit une jeune fillette
Qui s'approuvant d'être déjà bien faite,
Passe cent fois vis-à-vis le miroir
Et le retourne afin de s'y revoir ;
Ou plutôt, tel que dessus mon visage

Du vrai plaisir on vit briller l'image
Quand votre encens, par sa douce vapeur
Vint imprimer vos talens à mon cœur;
Tel maître Pierre, au bruit de son éloge,
S'enfle, se plaît, et se croit plus qu'un doge.
A ses pareils, il en revendra... Mais
Quel contretems! Un seul plat d'entremets,
Mauvais, sans goût, par malheur fait la ronde.
L'hôte s'en sert, le goûte, crache, gronde;
Au diable soit l'ignorant marmiton!
Pierre est un sot, il ne sait rien de bon.
Sortez, faquin. — Monsieur. — Sortez. A boire!
Pierre descend avec sa courte gloire
Le cœur en deuil, l'esprit aussi troublé
Qu'un triste auteur qui vient d'être sifflé.
Or donc, voyez, Seigneur, que qui nous flatte
L'instant d'après nous lâche un coup de patte.
Mais ne crains point tels coups de votre part.
Trop bien servez de généreux rempart
Au foible accent de ma muse timide;
J'ose rimer, couvert de vôtre égide :
Car le public que séduit vous avez
Estime en vous ceux que vous approuvez.
Vous décidez, et qui saura vous plaire
Pas ne craindra le sort de Maître Pierre.

Vadé ne tarda pas à devenir célèbre, et bientôt son nom apparaît sous la plume de tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire; mais il eut le tort de se lier quelque

peu avec Fréron, et Voltaire ne put jamais le lui pardonner : l'histoire de leurs démêlés est assez curieuse. Le patriarche de Ferney saisit toutes les occasions d'accabler Vadé, il lui reproche amèrement d'avoir décerné à Louis XV le titre de *Bien-Aimé*. Voici en quels termes il s'exprime dans ses *Mémoires :*

« Il arriva que Louis XV fut malade à l'extrémité, dans la ville de Metz : M. de Maurepas et sa cabale prirent ce temps pour perdre Mme de Châteauroux. L'évêque de Soissons, Fitz-James, fils du bâtard de Jacques II, regardé comme un saint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, et lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion, s'il ne chassait sa maîtresse et sa sœur, la duchesse de Lauraguais, et leurs amis. Les deux sœurs partirent chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, aussi sot que le peuple de Metz, donna à Louis XV le surnom de *Bien-Aimé*. Un polisson, nommé Vadé, imagina ce titre que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince se porta bien, il ne voulut plus être que le bien-aimé de sa maîtresse. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. »

Dans une lettre à Mme du Deffant (7 septembre 1774), il dit la même chose : « Savez-vous que ce fut ce polisson de Vadé, auteur de quelque opéra de la foire, qui, dans un cabaret à la Courtille, donna au feu roi le titre de *Bien-Aimé*, et qui en parfuma tous les almanachs et toutes les affiches. »

Voltaire raille encore Vadé dans le dialogue de *Pégase et du Vieillard;* mais s'il s'attaquait de parti pris à quiconque fréquentait Fréron, il avait, quoiqu'il en voulût paraître, de l'estime pour notre poète, et il lui rendit ce singulier et grand hommage de se servir de son nom pour signer plusieurs ouvrages.

Pour nous, nous ne pouvons critiquer Vadé d'avoir été royaliste en ce temps de royauté; nous devons de plus le féliciter d'avoir été un excellent patriote, et lui pardonner de s'être montré passablement chauvin : dans plusieurs de ses chansons, en effet, on sent à un haut degré et quelquefois à un excès que nous n'avons pas la force de blâmer, cette haine de l'Anglais, de l'ennemi national qui longtemps encore excitera nos poètes et leur dictera des œuvres, faibles peut-être, mais

certainement inspirées par un bon et honnête sentiment.

Les titres des fables que nous avons cités tantôt nous ont déjà appris que Vadé s'était essayé dans le genre où excella La Fontaine; sans atteindre à la même hauteur que le grand maître, il sut dire sous une forme aimable de très bonnes choses et mériter les applaudissements des délicats. Il écrivit aussi des poésies galantes qui sont loin d'être sans valeur : il y en a de gracieuses et de charmantes; d'autres sont d'agréables fantaisies, comme cet *acrostiche sur le nom de Lise.*

L'Amour pour me charmer s'est niché dans vos yeux,
Je suis soumis par eux à la force suprême;
Si par un prompt retour vous approuvez mes feux,
En ce jour je deviens plus heureux que lui-même.

Pour justifier notre admiration et le plaisir que nous font éprouver les œuvres finement légères de Vadé, il suffira de lire les fragments suivants, où une jeune bergère dit à son berger :

Non, Lucas,
Je ne t'accorderai pas
Ce que ton ardeur
Veut de mon cœur.

Ton air de douceur
Est un air trompeur.
Quoi ! tu veux
Que, trop sensible à tes vœux,
Je perde en un jour
Deux ans d'amour !
Non, cher amant,
L'honneur dépend
De ce plaisir
Qui pique ton désir ;
Mais si, soudain,
Tu bornais ton dessein
A ne me prendre que la main ;
Si ton dessein
Se bornait au baiser
Je n'oserai le refuser.
Allons, cessez !
Quoi ! vous recommencez !
Tenez, monsieur Lucas,
Ne me chiffonnez pas.
Allons, cessez !
Quoi ! vous recommencez !
Je vais crier, oh ! dame, finissez !
Mais plus je veux me plaindre,
Et plus il me donne lieu de le craindre
. . . . . .
Ah ! c'est trop me contraindre
Arrêtez-vous donc,
Voleur, fripon ;
Je le dirai,
Me fâcherai ;

Je vous mordrai,
Vous frapperai,
Voilà pour vous.
. . . . . .
. . . . . .

Que de mouvement, d'esprit et de grâce! Ce n'est plus un récit, c'est un tableau plein de vie, et il semble que nous assistions à la scène, tant elle est décrite et peinte avec un entrain irrésistible.

Vadé est tour à tour mordant, bizarre, et d'une bonté exquise. Voulez-vous un trait vif, incisif, vous le trouvez dans des *vers pour mettre au bas du portrait d'une personne laide :*

Cette croustilleuse figure
Me rappelle le carnaval ;
On doit nommer l'original
L'enfant gâté de la nature.

Préférez-vous un amphigouri ruisselant d'insanité, une débauche en vers, il vous dira en riant :

Alaric
A Dantzic
Vit Pégase
Qui jouait avec Brébeuf
Au volant dans un œuf

Au pied du mont Caucase.
Sûr du fait,
Dom Japhet
Courut chez Pline
Et puis s'en va de Goa
Boire à Guipuscoa
Chopine;
Mais la reine Cléopâtre
Faisait cuire dans son âtre
Un marron
Que Baron
Jette aux poules,
Dans le temps que Jézabel
Mangeait en Israël
Des moules.
Alors Job
Chez Jacob
Prit un masque
Et s'en fut à Loyola
Chanter Alleluia
Sur un tambour de basque.
Phaëton
Au tonton
Fut la dupe,
En jouant contre Psyché
Qui perdit au marché
Sa jupe.

Laissons de côté ces facéties; cessons d'envisager ces aspects multiples sous lesquels nous

apparaissent le talent et l'esprit de notre poète, pour voir en lui l'homme de cœur. Fabuliste aimable, chantre de pastorales amoureuses, original plein de verve et de gaieté, Vadé va tout à l'heure se montrer à nous sous un jour où se révéleront la franchise et la loyauté de son caractère.

Sans doute, il a des défauts ; il est fumeur, c'est lui qui le dit, et il nous apprend en même temps qu'il gagne par son travail son pain quotidien. Le tabac, ce serait peu de chose; mais il aime à boire :

Je suis un Narcisse nouveau
Qui s'aime et qui s'admire,
Mais dans le vin et non dans l'eau
Sans cesse je me mire;
En y voyant le coloris
Qu'il donne à mon visage,
De l'amour de moi-même épris,
J'avale mon image.

Vous le voyez, il avoue ses vices, peut-être il les exagère et se calomnie un peu ; qu'importe d'ailleurs ! Que d'honnêtes gens fument et ne détestent pas le vin ! Aussi ne saurions-nous faire grand grief à Vadé de ces travers,

et préférons-nous arriver aux poésies qui nous donnent la mesure de sa délicatesse et de son honnêteté.

Les *Vers à M. F... sur son mariage* et ceux *sur la mort de son père* sont d'un ami fidèle et dévoué; ils portent l'empreinte d'une émotion vraie, qui touche par l'accent même de sa sincérité. Le *Dialogue entre l'Amour et la Vertu* est un bijou artistement ciselé. Quelle distance nous sépare des poètes libertins! que ces vers gracieux sont agréables à lire!

Enfin, pour terminer cette partie du portrait de Vadé, nous le voyons dans son *Épître sur un Flatteur* faire des faux amis et des méchants un tableau que Gresset n'eût pas désavoué. Ainsi donc, cet homme que tant de personnes condamnent sans le connaître, qui est pour beaucoup le type du débauché, avait, à côté de ses défauts que nous ne voulons pas dissimuler, de brillantes qualités, une droiture de cœur qui consolent et font pardonner les péchés de jeunesse; n'oublions pas que nous sommes au milieu de ce XVIIIe siècle si beau en apparence, si corrompu au fond; que Vadé est obligé de fréquenter une société

de protégés bas et vils, de protecteurs méprisables, qu'il reste indépendant devant tous et toujours, et nous reconnaîtrons qu'il avait quelque mérite à ne pas se griser de l'air enivrant et malsain qu'il respirait, à ne pas se laisser entraîner par le torrent général, à demeurer poète sans vendre sa plume, pauvre sans mendier de places, ami des grands sans les flatter, à n'avoir enfin d'autre maître que le roi, d'autre gagne-pain que son travail; décidément, c'était un original.

Cherchant dans un labeur honnête le moyen de vivre honnêtement, Vadé voulut s'essayer au théâtre; son début à la Comédie française fut malheureux. Le vendredi 3 janvier 1749, il fit représenter *les Visites du jour de l'An.* « La pièce, nous dit Grimm, a été si mal reçue qu'elle n'a osé se montrer qu'une fois », et il ajoute cette réflexion très judicieuse que l'auteur est connu pour de très jolies chansons, mais qu'il y a bien de la différence entre faire quelques couplets et une pièce de théâtre. Les *Visites* furent jouées avec *les Fils ingrats,* et la recette s'éleva à 1,798 livres; les principaux rôles en étaient confiés à la Thorillière et à Mlle Lamotte; mais, après

l'échec de la première soirée, elles ne reparurent plus sur l'affiche[1].

Vadé ne se découragea pas, mais il sut mettre les critiques à profit, et, abandonnant la comédie, il se donna tout entier à l'opéra-comique : on sait quel succès obtenaient alors les théâtres de la foire Saint-Laurent et de la foire Saint-Germain; d'intéressants ouvrages, récemment parus, contiennent de nombreux documents sur ces spectacles et les acteurs qui y paraissaient. On comprendra, connaissant la nature et la vogue de ces représentations, que notre poète ait porté tous ses efforts de ce côté. Voici d'ailleurs la liste des pièces qu'il fit jouer; nous les donnons, autant que possible, dans l'ordre chronologique, avec la distribution de quelques-unes d'entre elles.

La Fileuse, parodie d'*Omphale* (8 mars 1752).

Le Poirier (7 août 1752).

Le Bouquet du Roi (24 août 1752).

Le Suffisant (12 mars 1753) a pour principaux personnages :

1. Nous devons ces renseignements et des notes sur Mlle Vadé à l'obligeance de M. Monval, l'aimable et savant archiviste de la Comédie française.

Elvire.	Mlles	Villiers.
Clitie, nièce d'Elvire..		Rosaline.
Le Chevalier..	MM.	Lemoine.
Lindor, amant de Clitie. . .		Deschamps.
Marton, suivante d'Elvire.. .	Mlle	Desglands.

Viennent ensuite :

Le Tien, parodie de *Titon et l'Aurore* (10 avril 1753).

Les Troqueurs (30 juillet 1753).

Le Trompeur trompé ou la rencontre imprévue (18 février 1754), avec MM. Lemoine, Deschamps et Parant, Mlles Lemoine et Rosaline.

Il était temps, parodie d'*Ixion* dans le *Ballet des Éléments* (27 juin 1754).

Compliment pour la clôture de l'Opéra-Comique, chanté sur le théâtre de la foire Saint-Laurent, le 6 octobre 1756, où figurent :

Mlle Rosaline, ou Margot dans son habit du *Diable à quatre*.

Mlle Baptiste, ou la marquise de Margot.

MM. Bouret, ou *Nicaise*, personnage de la pièce de ce nom.

La Ruette, sous l'habit d'enchanteur du *Diable à quatre*.

Parant, sous l'habit de savetier.

Delisle, député de la Chambre des communes, en courrier anglais.

La Nouvelle Bastienne, suivie du ballet de la Fontaine de Jouvence (17 septembre 1754).

Les Troyennes en Champagne (1er février 1755), parodie des *Troyennes* de Châteaubrun, maître d'hôtel du duc d'Orléans, dont la première représentation (mars 1754) avait été quelque peu orageuse.

Jérome et Fanchonnette, *pastorale de la Grenouillère* (18 février 1755).

Le Confident heureux (31 juillet 1755).

Folette ou l'Enfant gaté, parodie du *Carnaval et de la Folie* (6 septembre 1755).

Compliments de clôture des foires Saint-Laurent et Saint-Germain (octobre 1755).

Nicaise (7 février 1756).

Les Racoleurs (11 mars 1756).

L'Impromptu du cœur (8 février 1757).

Le mauvais Plaisant ou le Drole de Corps[1] (17 août 1757).

La Veuve indécise, parodie de *la Veuve coquette,* et la Canadienne, terminent cette longue énumération : il nous a semblé intéressant de rappeler tous ces titres, non pas seulement au point de vue historique, bien

1. Cette pièce fut jouée un mois après la mort de Vadé.

que les pièces aient été jouées par l'élite des troupes d'alors, c'est-à-dire par Bouret, Delisle, Deschamps, Laruette, Paran, Mmes Rosaline, Superville, Villiers, etc.; mais encore, aussi et surtout parce que nous retrouvons dans cette partie de l'œuvre de Vadé les mêmes caractères que dans ses poésies. *L'Impromptu du cœur* nous montre le sujet fidèle et dévoué; Vadé écrivit cette pièce quelques jours après la tentative criminelle de Damiens, et, avec une rare discrétion, il évita de prononcer un seul mot qui pût rappeler directement ce déplorable événement; il est vrai que tous les spectateurs comprirent à demi-mot ses fines allusions, et le succès fut plus complet encore [1]. Les parodies nous font voir son esprit railleur. Voilà ensuite quelques œuvres qui, sans être toutes aussi amusantes que *les Troqueurs,* auront du moins cet avantage de nous révéler un observateur profond et attentif du peuple. La charmante et gracieuse pastorale de *Jérôme et Fanchonnette*

1. Cette pièce valut à Vadé une pension de 400 livres, et Collé, qui mentionne le fait, ajoute : « Je suis charmé que Vadé ait obtenu cette pension, parce que c'est un galant homme qui a des mœurs et de l'honnêteté. »

n'offre pas, comme tant d'autres de la même époque, des bergers en bas de soie et en habits de satin; nous sommes loin des tableaux fantaisistes, du genre faux de l'école de Boucher, c'est le peuple pris sur le vif; *les Racoleurs* sont encore plus dignes d'attention à cet égard, et nous ne leur reprochons qu'une excessive intensité de tons.

Nous voilà arrivés à l'œuvre poissarde de Vadé, la plus connue ou pour être plus exact celle dont on a le plus parlé : il est vrai que c'est aussi celle qu'on a le moins compris. Beaucoup n'ont voulu voir dans le style de notre auteur, dans le genre qu'il adopta, qu'un régal offert aux palais blasés qui, fatigués des mets délicats, ont besoin de plats fortement épicés; des esprits affaiblis par l'âge et la débauche ont lu ces pages avec avidité pour s'arrêter complaisamment sur quelques expressions bien triviales et bien crues; des myopes — et ils sont assez nombreux — n'ont regardé que ces descriptions suffisamment risquées et n'ont pas voulu voir au delà; on a même été, à notre avis, tellement loin de la vérité qu'on a cru adresser un grand éloge à Vadé en l'appelant le Téniers de la littérature.

C'est là, suivant nous, une déplorable erreur; il faut se garder de confondre le poissard et le burlesque, de prendre Vadé pour Duclos, de Caylus, de Maurepas ou quelque autre auteur de même esprit : ceux-là n'ont rien peint, ils se sont bornés à écrire dans un style grossier, ordurier, pour la seule satisfaction qu'ils éprouvaient en alignant des mots dont l'accouplement scandaleux est une négation du bon sens et de l'honnêteté; pour s'en convaincre, il suffit de comparer l'avertissement des *Écosseuses* et la préface de *la Pipe cassée*, et l'on sent aussitôt quel abîme profond sépare ceux qui écrivirent ces ouvrages. Téniers, dont le pinceau était si remarquable, n'a jamais vu et n'a jamais représenté que la nature basse et vile; rien ne se dégage de ses tableaux que l'impression pénible qu'on éprouve en entrant dans une auberge pleine de fumée, où causent et grouillent des êtres à demi enivrés de bière; quant à la morale, ne la cherchez jamais dans cette peinture.

Il en est autrement chez Vadé; sans doute, il vaudrait mieux que ses personnes ne se jetassent point à la tête des gracieusetés comme « jardin à poux » ou « grenier à puces », mais, ne

l'oublions pas, dans ce déluge d'injures que deux femmes en furie vont s'adresser, l'une reprochera à l'autre son inconduite et lui dira :

> « V'la comme tu fais des semblans
> Quand ton croc veut que tu partages
> Avec li ton vilain gagnage. »

Ce *vilain gagnage* ne rachète-t-il pas les gros mots que nous citions tantôt? Dans ces vers, et dans bien d'autres du même genre, nous voyons — et c'est ce que nous ne trouvons ni chez les burlesques, ni chez les soi-disant poissards qui parurent après Vadé — nous voyons un des personnages exprimer, dans le langage de son rôle, une pensée morale qui, pour être parfois cachée sous une forme un peu rude, ne se dégage pas avec moins de vigueur.

Au point de vue historique, Vadé mérite encore d'être étudié. Comme l'a fait justement remarquer M. Liévin, « toutes les chansons épigrammatiques contre les filles du marquis de Nesle, contre Mme de Pompadour, contre le chancelier Maupeou, contre l'abbé Terray, Mme Du Barry et autres personnages ne valent pas, pour donner une idée du genre

populaire au XVIIIe siècle, un seul des *bouquets* de Vadé... Veut-on voir ce que chantait le peuple et à quelles joyeusetés il s'abandonnait ? » C'est dans l'œuvre de notre poète qu'il faut le chercher. Dorat l'avait senti lorsqu'il écrivit de Vadé :

Jaloux de la saisir sans masque et sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
En est-il au village ? Il en traçait les mœurs,
Trinquait, pour mieux les peindre, avec les racoleurs,
Et, changeant chaque jour de ton et de palette,
Crayonnait sur un port *Jérôme et Fanchonnette.*

Bien vrai aussi sont ces mots gravés au bas du portrait magnifique que nous devons au talent de Ficquet :

Bon citoyen, ami fidèle,
Galant sans fard et plaisant sans fadeur,
Il n'eut de maître que son cœur.
La nature fut son modèle.

Oui, Vadé n'eut jamais qu'un objectif, qu'un but : peindre la nature, non pas avec ces vains ornements et ce fard ridicule dont on l'accablait alors; non pas encore sous cet aspect grossier et odieux qui plaisait à quel-

ques imaginations malades, mais saine et robuste, avec ses qualités et ses vices, telle qu'il la voyait : ce qui fait la beauté de son œuvre, ce qui fait que la postérité doit recueillir ses vers, c'est qu'ils sont la représentation exacte, réelle de la société du XVIIIe siècle, et l'expression sincère d'un esprit original, mais profondément honnête.

Cependant Vadé s'était vite fatigué par un travail incessant et aussi, sachons le reconnaître, par les ardeurs d'une jeunesse fougueuse. Il ne devait pas vivre longtemps; heureusement, une main amie veillait sur sa mémoire : Collé, dans son *Journal historique,* lui a consacré la notice suivante :

« Juillet 1757. Le 12 ou le 13 de ce mois mourut le pauvre Vadé [1], dans des souffrances affreuses, après avoir essuyé quinze jours avant l'opération la plus douloureuse; sa mort m'a fait une peine infinie. Il avait le cœur honnête et était désintéressé au point d'avoir sacrifié à l'établissement d'une partie de sa famille ce qu'il avait retiré de ses ouvrages, et de n'avoir rien placé pour lui.

1. Agé de trente-huit ans et six mois.

Ce garçon était d'un caractère doux et aimable; il chantait fort joliment, surtout ses chansons poissardes, ou le vaudeville qui avait quelque caractère. Il n'avait pas fait ses études et ne savait rien d'ailleurs; il n'avait même pas lu tous les théâtres et les autres auteurs qui ressortissaient à son art. Je l'ai pressé bien des fois de faire une étude particulière de tous ces livres qui pouvaient augmenter et étendre son talent et de se retirer de la vie dissipée qu'il menait. Il avait déjà gagné sur lui de refuser une partie de ces soupers dont les chansonniers sont assommés pour peu qu'ils s'y prêtent; il aimait le jeu à la fureur, et on m'a assuré que cette passion n'a pas peu contribué à lui brûler le sang, qu'il n'avait pas déjà trop pur pour avoir vécu avec toutes ces coquines de l'Opéra-Comique. Dans les derniers temps, il vivait sagement avec Mlle Verrier, qui lui a donné, pendant sa maladie, des preuves de l'attachement le plus respectable; cette digne créature l'a veillé pendant vingt-sept nuits, et a emprunté de tous côtés pour fournir aux frais de sa maladie; elle en a été bien mal récompensée par le père de Vadé, qui, conseillé par des procureurs, a réduit cette fille et

un enfant qu'elle a eu de Vadé à la mendicité absolue. Elle avait entre ses mains deux opéras-comiques du défunt, qui n'avaient point encore paru ; elle m'a fait prier par M. Coqueley, avocat, et du *Journal des Savans,* de les finir; je l'ai promis à M. Coqueley, mais sous le sceau du plus grand secret, et à condition que la Verrier elle-même n'en saurait rien. Mais il s'est trouvé que Monnet avait un brouillon de l'un de ces opéras-comiques, intitulé *le Drôle de corps :* il le fait achever par quelqu'un de ses nègres et le donnera ces jours-ci[1]; en sorte qu'il ne me reste que l'autre, intitulé : *la Folle raisonnable,* que je vais emporter à la campagne et dont je verrai si je peux tirer parti. »

Vadé mourut comme il avait vécu, aimant les femmes, mais déjà plus modéré et se préparant à une vie sérieuse; aimant aussi et avant tout sa famille, à la prospérité de laquelle il sacrifia toute sa fortune et qui, par une ingratitude inouïe, se conduisit comme nous venons de le voir.

Nous avons pris Vadé à sa naissance, nous

1. Cette pièce fut représentée le 17 août 1757, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus.

l'avons suivi jusqu'à sa mort; nous n'aurions qu'à terminer ici cette notice si nous n'avions un mot à dire de la plus curieuse et de la plus intéressante de ses œuvres : de sa fille, Mlle Vadé.

Nous n'avons sur cette artiste qu'un nombre très restreint de documents incontestables. Le numismate de Mersan et l'auteur dramatique Gabriel, dans leurs *Mémoires de Mademoiselle Flore*, lui consacrent un chapitre où ils mettent dans sa bouche une biographie des plus fantaisistes; évidemment, certains détails sont vrais : ceux que tout le monde connaît; les autres ne méritent aucune créance, quelques-uns même reçoivent de la réalité des faits un énergique démenti.

En quelle année naquit Mlle Vadé? et qui fut sa mère? Ces deux points sont assez difficiles à résoudre; laissons de côté la fable qui la ferait naître d'une jeune fille d'Amiens épousée par Vadé : ce mariage est plus qu'invraisemblable. Vadé, pour établir convenablement sa famille, à laquelle il se sacrifia jusqu'à tomber dans la misère, dut rester garçon; et la mort le surprit au moment où, rompant avec les folles ardeurs de la jeunesse, il commençait à se ranger.

M. Houssaye[1] croit que Mlle Vadé était fille d'une actrice, Nicole Delarue, qu'il fait débuter en 1748, bien que son nom ne figure dans aucune distribution de cette année et que Vadé aurait épousée « en grande solennité à l'église Saint-Germain-des-Prés ». Mais il ne donne aucune preuve à l'appui de son opinion.

Nous serions peut-être plus près de la vérité en pensant qu'elle était la fille de cette demoiselle Verrier dont parle Collé; elle serait née alors vers 1756, ce qui lui donnerait environ vingt-quatre ans à son décès, âge conforme à ce que nous savons d'elle.

Quoi qu'il en soit, elle parut pour la première fois à la Comédie française, le samedi 2 mars 1776, dans le rôle d'*Iphigénie*[2]. Le spectacle se composait de la tragédie de Racine et de *l'Étourderie* de Fagan; la recette fut de 2,843 livres 10 sols. La jeune débutante,

1. Ars. Houssaye, *Feuilleton du Constitutionnel* et *les Comédiennes d'autrefois*. Paris, Hetzel, 1855.

2. L'ordre de début de Mlle Vadé est du 20 septembre 1775, il est signé des ducs de Richelieu et de Duras, premiers gentilshommes de la chambre du roi; il fut présenté à la Comédie française le 16 février suivant. Mlle Vadé fut reçue à l'essai le 7 avril de la même année, aux appointements ordinaires de 1800 livres.

élève de Mlle Dumesnil, reparut le lendemain dans Angélique de *la Gouvernante* et Isabelle de *l'École des Maris:* le 4, dans *Iphigénie;* le 10, dans Azéma de *Sémiramis;* le 15 dans Marianne de l'*École des Mères;* le 22, dans Agnès de l'*École des Femmes* et Constance de *l'Époux par supercherie;* enfin le 23, jour de la clôture de Pâques, on lui confia le rôle principal de *Zénéide* qu'elle joua devant la Reine, Monsieur, Madame et le comte d'Artois.

Malgré ses succès, Mlle Vadé resta simple pensionnaire de la Comédie; elle était venue un mois après Mlle Contat, et, pendant un an, elle tint en suspens la faveur du public : c'était beaucoup; la fortune cependant se prononça contre elle, Mlle Contat triompha, et sa rivale resta avec sa gloire passagère.

Il ne nous appartient pas de lever le voile et de pénétrer dans la vie privée des artistes; nous pouvons, toutefois, rappeler ce qu'ils ont laissé tomber dans le domaine public et répéter ce que leurs contemporains savaient si bien.

Mlle Vadé avait trouvé un protecteur dans l'un des membres du comité qui l'admit : Bel-

lecour, qu'elle aima d'abord, mais qu'ensuite elle conduisit, dit-on, au tombeau. Nous lisons, en effet, dans les *Mémoires* de Bachaumont, à la date du 20 novembre 1778 : « Le sieur Bellecour vient de mourir, c'est une perte pour la Comédie française dans le haut comique. Il était frappé depuis la mort de Lekain, son ami, et d'ailleurs atteint d'une passion malheureuse pour la demoiselle Vadé, sa camarade qui, d'abord sensible à ses avances, lui faisait depuis des infidélités journalières. Ce qui a rendu le sieur Bellecour plus sensible aux infidélités de Mlle Vadé, c'est qu'il se ruinait pour elle, que tout récemment il venait de lui acheter une maison à la barrière Blanche, et qu'à peine y avait-elle été installée, et eu la propriété assurée que, par une ingratitude horrible, elle lui en fit fermer les portes. » Grimm s'exprime dans les mêmes termes, il nous était donc difficile de passer cet épisode sous silence.

Il semble que nous ne marchions qu'au milieu de tombes; voilà déjà que se creuse celle où va reposer Mlle Vadé : le mardi 18 janvier 1780, une fluxion de poitrine l'enleva au théâtre et au monde. Que reste-t-il de

ce talent exquis, de cette grâce charmante, de ce naturel aimable? Un souvenir n'était-il pas dû à cette femme qui, jeune et gracieuse, avait su plaire aux délicats, et dont le nom disparaît aujourd'hui dans les ténèbres sombres de l'oubli. Héritière du talent et des qualités dont la nature avait si largement doté son père, elle avait conquis en un instant le public de la salle des Tuileries, et peut-être serait-elle arrivée à la renommée si sa santé délicate, ses forces épuisées ne l'avaient empêchée de lutter le long et pénible combat de la scène.

Telles sont, rapidement esquissées, ces deux existences où se mêlent sans cesse la misère et la joie, le travail et les plaisirs, où apparaît un esprit tour à tour fin et délicat, vif et enjoué. Nous avons parcouru l'espace qui sépare ces deux dates 1719, 1757; nous avons même été rapidement jusqu'en 1780 : nous connaissons donc les traits principaux du caractère de Vadé et de ses œuvres; laissons la parole au poète, ce sera tout profit pour le lecteur.

Un dernier mot encore, et nous avons fini. Vadé, nous l'avons dit, est un auteur fonciè-

rement honnête; il a
liberté d'allures et de
écrire des œuvres com
morale coudoie de s
admettait alors cette p
sant passer l'autre. Il
jours, et, en rééditan
nous risquerions de
tibilités, d'offrir à de
jouissance malsaine,
pensée de l'auteur :
ce qui aurait donné
prétations, ce que Va
livrerait pas au pub
lecteur, l'œuvre du po
assez de perles brille
de fleurs délicates e
joyeux parfums pour
accueil.

GE

Amiens, ce 1er avril 18

signée savoir
auteur quelle
ay Sirior
cage par moyen
Louis 400 conditions
D. demeure sur
sa vaisselle sur
du de entrave
trouvoit à luy
cerione. en foy
nosse Pesme

n de M. Michelot, de

rement honnête; il a pu cependant, avec la liberté d'allures et de parole de son temps, écrire des œuvres comme *la Pipe cassée* où la morale coudoie de singuliers tableaux : on admettait alors cette promiscuité, les uns faisant passer l'autre. Il en est autrement de nos jours, et, en rééditant ce poème burlesque, nous risquerions de froisser quelques susceptibilités, d'offrir à des esprits blasés une réjouissance malsaine, et de trahir ainsi la pensée de l'auteur : nous avons donc écarté ce qui aurait donné lieu à de fâcheuses interprétations, ce que Vadé, s'il vivait encore, ne livrerait pas au public. Rassurez-vous, ami lecteur, l'œuvre du poète est encore assez riche, assez de perles brillent dans son écrin, assez de fleurs délicates et vives répandent leurs joyeux parfums pour que vous lui fassiez bon accueil.

GEORGES LECOCQ.

Amiens, ce 1er avril 1879.

Nous soussignée prouver
que moy auteur quelle
prétende ay Livré
le d. ouvrage par moyen
de deux Louis d'or conditions
que lad. dame en fut
prise plus ou moins elle fut
contente du de entrave
elle y trouvoit à luy
remboursement. en foy
de quoy nous Prenons

Autographe tiré de la collection de M. Michelot, de

ŒUVRES

DE

VADÉ

POÉSIES

POÉSIES

VERS A MADEMOISELLE D...

SUR

CE QU'ON DISOIT QUE L'AUTEUR L'AIMOIT

Le monde est un sot animal;
Il condamne toujours ce qu'il met en usage :
Si l'on est gai, ce n'est point être sage;
Si l'on est triste, l'on fait mal.
Embarquez-vous, pour voir, sur les flots du ménage :
Vous avez tort, c'est un bien fatal.
Si vous restez garçon, c'est par libertinage :
Le monde aime à blâmer, c'est son point capital.
Trop avare de son suffrage
Il voit tout du même œil, tout lui paroît égal.

Le monde est un sot animal.
Ah ! s'il savoit, Philis, que ce petit ouvrage
N'est fait que pour vous amuser,
Vous l'en entendriez jaser.
Hein ! voyez-vous, diroit-il ; voyez comme il s'engage.
Le drôle en vain voudroit s'en excuser.
Des vers ne vont point sans hommage.
Le monde enfin, habile à s'abuser,
En diroit donc bien davantage
S'il savoit que j'aime à vous voir ;
Il penseroit que ce langage,
Sous apparence de devoir,
D'un amour plein d'estime est le sincère gage :
C'est ce qui lui reste à savoir.

DIALOGUE

ENTRE

L'AMOUR ET LA VERTU

L'AMOUR

La vertu dans Paris! hé! qu'y vient-elle faire?
Mon désir curieux peut-il se satisfaire,
Déesse? Et sans manquer au plus étroit devoir,
Saurai-je à qui je dois le bonheur de vous voir?

LA VERTU

Vous me voyez toujours, ou vous feignez sans doute
D'ignorer le séjour où sans cesse je goûte
Les pudiques plaisirs d'une sage douceur.
Ce séjour est Philis, je règne dans son cœur;
J'ai formé son esprit, et par reconnoissance
Autant que par son goût, elle est sous ma puissance.

L'AMOUR

Vous régnez dans son cœur, dites-vous? Ah! tant mieux;
Je n'ai jusqu'à présent régné que dans ses yeux.
Satisfait du succès que me donnoient ses charmes,
Son pouvoir triomphoit sans celui de mes armes;
Mais, déesse, ce cœur dont je deviens jaloux,
Si je n'y règne aussi, ne sera plus à vous.

LA VERTU

Amour, n'espérez pas que jamais je consente
Que Philis par vos soins cesse d'être innocente :
J'oppose à tous vos coups, j'oppose à vos efforts
Les mépris, la fierté qui sont encor plus forts.
Vos traits, toujours soumis à l'ardeur qui la guide,
Au lieu de la frapper frapperont mon égide.
L'amour n'a point de droit sur les cœurs vertueux.

L'AMOUR

Depuis quand la vertu, d'un ton impérieux
Ose-t-elle outrager ma puissance suprême?
Les dieux ont bien aimé, je veux que Philis aime.
Lorsqu'un cœur contre moi longtemps a combattu,
Il peut céder enfin sans blesser la vertu,
Et, tendre avec pudeur, aimant avec sagesse,
Conserver sa vertu par la délicatesse;
C'est ainsi que Philis pourra suivre ma loi;
Agissons sur son cœur; moi pour vous, vous pour moi.
L'un sans l'autre, Philis ne pourroit être heureuse.

Si vous n'y consentez, je vous rends amoureuse.
Décidez-vous, déesse; ou rassemblant mes feux
Je vais, du même trait, vous percer toutes deux.

LA VERTU

Eh bien donc j'y consens, dieu vainqueur; je partage
Désormais avec vous mon plus cher apanage,
Puisqu'un feu toujours pur et toujours innocent
Embrasera Philis, sans être trop pressant.
Régnez-y comme moi, soyons inséparables;
Plus nous serons unis, plus nous serons aimables.
Si la vertu sied bien quand on est amoureux,
L'amour est bien placé quand on est vertueux.

VERS A MONSIEUR F...

SUR SON MARIAGE

Se marier sans se connoître
C'est donner le corps sans le cœur ;
L'amour doit être le vainqueur
Avant que l'hymen soit le maître.
Époux sans ce point, serviteur;
Pour un trône ne voudrois l'être.
Mais toi, dont la sincère ardeur
A soin d'embellir et de croître
Pour un objet dont la candeur,
L'esprit, les traits n'ont qu'à paroître
Pour faire d'un saint un pécheur,
Ami, reçois ces vers qu'une muse naïve
Dicte en riant à la tendre amitié :
Crois que mon cœur est au moins de moitié
Pour peindre le bien qui t'arrive.
Oui, je suis enchanté de celui qui t'attend :
Ton épouse te plaît, tu sais aussi lui plaire.
Tous deux par un accord aussi doux que constant
Faites croire à l'Amour que l'Hymen est son frère.

LETTRE A MONSIEUR F...

SUR LA MORT DE SON PÈRE

QUEL sujet de douleur ! et que viens-je d'apprendre !
La Parque, en cet instant, t'arrache un père tendre.
Cher ami, je te vois gémir sur son cercueil ;
Ton cœur par ses sanglots prouve quel est ton deuil.
Loin de te consoler dans tes justes alarmes,
A tes sincères pleurs, je veux joindre mes larmes :
Mon cœur, fidèle aux lois d'une étroite amitié,
De ton malheur subit partage la moitié :
J'irai te voir... Mais non, je fuirai ta présence ;
J'augmenterai tes maux par ma condoléance.
En nous voyant tous deux, il seroit demandé
Si je suis un F... sous le nom de Vadé.

VERS

A MADAME FAVART

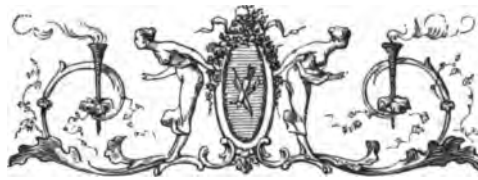
PAR les accords de Polymnie
Porter le charme dans les cœurs;
Par les finesses de Thalie
Plaire aux sombres spectateurs;
A tous ces talens joindre encore
Les agrémens de Terpsichore,
C'est mériter un triple encens.
Aussi vous avez l'avantage
De réunir le triple hommage
Du cœur, de l'esprit et des sens.

EPITRE SUR UN FLATTEUR

Ami sincère et franc, dont l'âme trop facile
Se livre à l'agréable en recherchant l'utile;
Et qui toujours fécond en talens séducteurs,
Adoptes pour ami tous tes approbateurs,
Cher ***, tu le peux, sers-toi de ta prudence
En distinguant l'ami d'avec la connoissance :
Ce n'est pas que mon cœur, s'épanchant dans ton sein,
A ceux que tu chéris veuille faire un larcin;
Mais je ne peux souffrir la misérable audace
D'un faquin effronté qui vient louer en face
Et qui, loin de tes yeux, dans sa jalouse humeur,
Se fait de ton mérite une amère douleur;
Témoin ce malheureux qu'une sotte manie
Anime contre toi pour servir sa folie.
Tu l'as vu mille fois prompt à te débiter
Ce que la sympathie a le droit de dicter.
On croiroit à son air que, bannissant la feinte,
L'amitié qu'il abuse est pour lui toujours sainte;
Mais, trahissant ton cœur par un lâche couplet,
Son âme, malgré lui, parut telle qu'elle est.

Hé! que prétendoit-il en se donnant la peine
De presser les poulmons de son ingrate veine,
Dont les tristes fredons et les maigres accens
Sous des vers mutilés font gémir le bon sens.
N'y pensons plus; laissons ce fat que tu méprises
Puiser dans son esprit un fleuve de bêtises.
Que nous importe à nous qu'il rime de travers,
Pourvu que nous soyons à l'abri de ses vers!
Laissons-le se morfondre, et qu'au mépris des belles
Sa froide muse au mail trouve peu de cruelles;
Bientôt, ne voyant plus qu'une corde à son arc,
Pour en trouver la rime il mettra tac pour marc;
Mais nous, bien éloignés d'y trouver à redire,
Admirons son couplet qui si bien te déchire;
Cet écrit a du sel et même un tour heureux,
Mais l'auteur est bien sot, et toi bien généreux.

FABLES



FABLES

L'ENFANT ET LA POUPÉE

DANS une foire un jeune enfant
Promené par sa gouvernante,
Contemploit d'un œil dévorant
Maints beaux colifichets : tout lui plaît, tout le tente ;
Il veut polichinel, ensuite un porteur d'eau,
Et puis, il n'en veut plus. Voulez-vous une épée ?
Ah! oui, mais non, j'aime mieux ce berceau;
Il l'eût pris, sans une poupée
Qui le séduisit de nouveau.
On la lui donne; en sautant il l'emporte ;
Chez la maman le voilà de retour :
Aux gens du logis tour à tour
Il fait baiser l'objet qui d'aise le transporte :

Depuis le matin jusqu'au soir
De chambre en chambre il se promène;
S'il faut aller coucher, il la quitte avec peine,
Et s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir;
En dormant il en rêve, et le jour lui ramène
Sa mimi; qu'on l'apporte, et vite, il veut la voir.
Pendant près de huit jours, avec exactitude,
Fanfan joue avec sa catin.
Il paroissoit content; mais le petit coquin
De la possession se fit une habitude.
L'habitude et le froid se tiennent par la main,
Le froid donc s'ensuivit et le dégoût enfin.
Combien de belles sont trompées!
Combien de volages amans!
Hommes, vous êtes des enfans;
Femmes, vous êtes des poupées.

LES DEUX SERINS

SOYONS aimables sans orgueil.
Aux dépens des talens des autres
Ne faisons pas valoir les nôtres :
Trop de présomption du mérite est l'écueil.

Deux serins, tous deux du même âge,
Tous deux ayant même talent,
Avoient séparément leur cage
Dans un superbe appartement.
Vous eussiez dit être dans un bocage
Tout plein de rossignols, tant leur charmant ramage
Portoit au cœur un doux chatouillement.
Tous deux étoient également
Soignés, chéris de leur maîtresse;
Force plantin, ensuite du bonbon,
Et par-dessus une caresse...
Baisez, mon fils; baisez, petit mignon,
Baisez... Tous deux objets de la même tendresse
On croira qu'ils vont vivre en parfait accord,
On croira mal : la noire envie,
Du désir de primer suivie,
De nos deux amphions vint troubler l'heureux sort.

Plus d'accens, plus de mélodie;
Mais par dépit chacun veut l'emporter,
Et puis soudain de disputer :
Avec un ton aigre on gazouille
Et si l'on se met à chanter
Ce n'est que pour se chanter pouille.
Je brille plus que vous, soyez-en averti,
Dit l'un; ma voix touche plus que la vôtre.
Vous êtes un sot, répond l'autre,
Et qui plus est, vous en avez menti.
Vous dites que votre voix flatte,
Mettez-en cent encore avec
Pour m'égaler. — Qui? vous, monsieur de gosier sec!
De ce jour retenez la date,
Ne tombez jamais sous ma patte.
— Ni vous, dit l'autre, sous mon bec.
Témoin de leur criaillerie
Leur maîtresse n'y comprend rien.
Quoi donc! quel baroque entretien!
Jamais serins de Canarie
N'ont eu caquet qui ressemblât si bien
Au dur ramage de la pie.
Qu'avez-vous, mes petits enfans?
Sans lui répondre, on poursuit la querelle.
Le lendemain, elle se renouvelle,
Et tous les jours : oh! oh! c'est trop longtemps
M'étourdir! qu'on porte, dit-elle,
Ces piaillards dans le fond du grenier.

Que d'auteurs avec eux on devroit envoyer!

L'ÉCOLIER ET LA FÉRULE

CERTAIN espiègle, un de ces bons apôtres
Qu'on laisse tard en pension,
Resta pour sa malice et par punition
Sur un banc, tandis que les autres
Étoient dans le jardin en récréation;
Mais le marmot en faction
Trouvant enfin ce rôle ridicule
Pour sortir de l'inaction
Sur la table prend la férule :
Cachons, dit-il, ce vilain instrument;
Où? dans ma poche? non vraiment
On peut me fouiller... Ah! je tremble,
Monsieur l'abbé n'a qu'à venir.
Remettons-la... Cependant il me semble
Que j'ai le tems... Oui par plaisir,
Et pour nous venger tout ensemble
Otons toujours ce moyen de punir...
Soudain dans un coin noir la férule est mussée;
Mon pauvre enfant, dit-elle, écoute bien ces mots:
Le mal que je t'ai fait, et dont je suis fâchée,

T'épargna de bien plus grands maux,
Et tu voudras tantôt ne m'avoir pas cachée.
On va voir qu'elle avoit raison.
Une cloche sonne, on rentre en classe:
Un tel? Dites votre leçon...
Fort bien, à l'autre... à merveille!... l'on passe
Ensuite à notre polisson.
Allons, monsieur la bonté même,
A votre tour... Il n'en sait pas un mot.
Avez-vous refait votre thème!
Monsieur... Non... mais... — Taisez-vous, petit sot!
Pour vous apprendre... où la férule est-elle?
On cherche en vain; à son défaut
Verges de Dieu dansèrent comme il faut.
Ceci de maints auteurs est le tableau fidèle.
Rebelles aux conseils d'amis sages, prudens,
Et dérobant ce qu'ils viennent d'écrire
A la férule du bon sens,
Leur sort est de passer, malgré leurs argumens,
Par les verges de la satire.

LE CARROSSE

ET LE MOULIN A VENT

Un équipage à triple glace
Passant près d'un moulin à vent
Le nargua sur sa lourde masse
Et lui dit : « Mon pauvre innocent,
Tu fais bien du chemin sans bouger de ta place!
Pour qui ? Pour un meunier, un lourdeau, un manant!
Mais moi regarde, encore passe :
En roulant je porte un milord,
Femmes de cour, brillantes, bien ornées;
Moi-même je suis doublé d'or.
Sens-tu quelle distance entre nos destinées ? »
Le moulin lui dit : « Monseigneur,
Mon sort chétif vaut bien votre bonheur.
Servir l'orgueil est votre mode,
D'un tel emploi je ne suis point tenté :
Prévenir la nécessité
Vaut bien l'honneur d'être commode. »

LES DEUX NAGEURS

JEUNES gens, travaillez et devenez capables,
La science est un bien qui ne périt jamais...
Allez, me direz-vous, parlez à vos semblables;
Pour prendre de tels soins nous ne sommes pas faits;
Sur de grands protecteurs nos intérêts se fondent :
Monseigneur tel nous veut du bien...
C'est beaucoup! mais cela n'est rien
Si vos talens ne les secondent.

Deux nageurs, un beau jour d'été,
S'égayoient au milieu de l'onde;
L'un d'eux surtout, par sa dextérité,
Par mille tours arrêtoit tout le monde.
Tantôt d'un bras fendant les flots
Il sembloit les rendre dociles,
Et tantôt ses jambes agiles
Lui suffisoient pour voguer sur le dos.
L'autre, aidé de deux calebasses,
Et pesamment détachant quelques brasses,
S'imaginoit le surpasser :

Même il osa lui proposer
De traverser la rivière...
Ah! dit l'autre, l'orgueil vous tient,
Ou vous riez; car, mon pauvre confrère,
Sans le secours qui vous soutient,
Vous nageriez comme une pierre.....
Eh! mon Dieu, qu'importe! Essayons...
Vous le voulez? Eh bien, voyons...
Ils partent, le nageur habile,
Sans se gêner, arrive au bord,
Et l'autre, après une peine inutile,
Prêt à succomber sous l'effort,
S'aperçoit un peu tard qu'il n'est qu'un imbécile;
Et dans l'endroit le plus profond
Les gourdes, s'échappant de leur lien fragile,
Laissent couler mon sot à fond.

La science bien dirigée,
Par les flots des revers n'est jamais submergée,
Le vrai mérite est un sûr aviron;
Mais l'ignorance protégée,
Le patron mort, fait le plongeon.

L'ANE ET SON MAITRE

L'ANE et son maître! A-t-on jamais parlé
Avec aussi peu d'art? Ce titre m'assomme.
Pour moi, dans mon intitulé
J'aurois mis la bête après l'homme.
Vous l'auriez fait? moi, je ne le fais pas.
Pour s'exprimer chacun a sa manière;
Mais à quoi bon cet altercas ?
Cette fois n'est pas la première
Où l'âne sur l'homme a le pas.
Dieu veuille, hélas! qu'elle soit la dernière.

Sur son grison maître Georges monté
Cheminoit un jour à son aise;
Il eût encore mieux été
Dans bon carrosse ou bonne chaise :
Mais par faute de ce moyen
Il s'en tenoit à sa monture
Qui, tranquille dans son allure,
Sans aller vite, alloit fort bien.
En chemin, il prend un caprice
A maître Georges. Eh! quoi, dit-il,

Ce baudet-ci ne prend point d'exercice.
Toujours le pas! Tandis que j'en vois mil
Trotter, fringuer, galoper même,
Qui l'empêche d'en faire autant?
De l'y forcer ne suis-je pas à même?
Allons drôle, vite, à l'instant
Que l'on galope... Ah! lui répond la bête,
Mon maître, vous exigez trop,
Je vous jure, foi d'âne honnête,
De vous culebuter si je vais le galop.
Moi galoper! Je n'en suis point capable;
Je sais marcher, vous porter, c'est assez,
Et vous êtes trop raisonnable
Pour attendre de moi des services forcés.
A cette juste remontrance
Georges en courroux pique des deux,
Fouet de claquer, de pincer encor mieux.
Ainsi pressé messer baudet s'élance,
Double le trot, ta ta ta, ta ta ta,
La poudre vole. A trente pas de là
On eût vu la bête de somme
Se reposant, les quatre fers en l'air,
Montée à son tour sur notre homme
Qui de poussière et de honte couvert,
Le releva, non sans dommage:
Lors rendu sage à ses dépens
Il conclut qu'en fait de talens
De loix, de coutume et d'usage
Il ne faut point forcer les gens.

LE JOUEUR DE GOBELETS

ET LES VILLAGEOIS

L'IGNORANCE est un mauvais juge,
Dont bien des gens ne se trouvent pas mal;
Mais contre les arrêts de son faux tribunal
La raison est un bon refuge.
Escroquillard, fameux escamoteur,
Dans un village, un beau dimanche,
Dressa son théâtre imposteur
Sur deux tréteaux que couvroit une planche,
Puis, au bruit du tambour il se fit annoncer.
C'est par ici, Messieurs, allons, prenez vos places;
Dans l'instant je vais commencer.
Tous mes benets pipés par ses grimaces
De l'admirer ne pouvoient se lasser.
Après maints tours de passes-passes
Ils ne savoient que dire et que penser.
Leurs yeux frappés de ce rare spectacle
Prenoient pour autant de miracles
Chaque parole et chaque changement;

Ils ne concevoient pas comment,
Sans y toucher, une muscade,
Par le pouvoir du seul commandement,
Alloit joindre sa camarade...
Allons, messieurs, à ce tour-ci :
Par la vertu de ma baguette
Je vais changer cet écu que voici
En plomb... Partez!... La chose est faite,
Le voyez-vous? Ça, maintenant,
Que le plomb redevienne argent,
Soufflez dessus..... Chaque maroufle
Tour à tour de bonne foi souffle,
Et l'écu paroît de nouveau...
Ah! mon Dieu, Seigneur, que c'est beau!
Quel esprit! C'est pire qu'un homme
Que cet homme-là... Ça, messieurs,
Leur dit Escroquillard, le temps m'appelle ailleurs.
A leurs dépens muni d'une assez bonne somme,
Son départ fut son dernier tour;
Le village longtemps parla de l'homme habile.
Que de villageois à la ville!
Que d'escamoteurs à la cour!

LE SINGE, LE LAPIN

ET LE MOUTON

Le bon cœur à l'esprit fut toujours préférable,
L'un a nombre d'amis, et l'autre presque point;
Quand l'esprit au bon cœur se joint
C'est encor mieux, on en est plus aimable.

Maître Bertrand, singe adroit et malin,
Singe à bons mots, fit un jour connoissance
Avec Robin mouton ami de Jean lapin.
Les voilà donc tous trois en bonne intelligence.
De son métier, Bertrand drôle de corps,
Les faisoit étouffer de rire
Et devant lui les plus retors
Admiroient et n'osoient rien dire.
C'étoit un petit Despréaux,
Il avoit fait une satyre
Contre de certains animaux
Qui se croyoient bien fins et n'étoient que des sots.
Écoutez, je vais vous la lire,
Leur dit-il en s'applaudissant.

On écoute... Après la lecture,
Comment la trouvez-vous?... Cela n'est pas plaisant,
Dit le lapin, craintif de sa nature;
Vous drapez le lion, le loup et le renard
Qui près de nous sont tous gens d'importance,
Ainsi nous aurons bientôt notre part
Aux traits mordans de votre médisance.
Bon! dit Bertrand, n'ayez peur. Fi donc;
Et qu'en pense Robin mouton.
Ah! dit Robin, je ne suis qu'une bête,
Car je n'aime que la bonté.
Peut-être suis-je malhonnête
De fuir ainsi votre société,
Mais Jean lapin et moi ne faisons point de fête
A qui doit son esprit à la méchanceté.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ

Un jour la Vérité, dans une grande place,
Montroit, pour de l'argent, un magique miroir.
Oh! oh! dit le public, c'est une chose à voir!
Le monde y court. La merveilleuse glace
Avoit entre autres le pouvoir,
Quand on fixait les yeux sur sa surface,
D'en apprendre bien plus qu'on n'en vouloit savoir.
Le faux dévot, la coquette, la prude,
Le traître, l'ingrat, le méchant,
L'orgueilleux, le faquin, le brutal, le pédant
Venoient des curieux grossir la multitude:
Bref, chacun y voyoit ses défauts découverts,
On rougissoit, on ne savoit que dire.
Mais ai-je bien les yeux ouverts!
On les frotte, on les ouvre, et puis on se remire:
Mêmes objets de nouveau sont offerts.
Au diable le miroir! On s'y voit de travers;
Bonsoir, la Vérité, gardez votre vitrage;
Et puis, sans la payer, on lui dit bon voyage.

Pour s'enrichir, la Vérité
Avoit sans doute pris le change :
La fortune n'est pas pour la sincérité,
Nous ne payons que la louange.

BOUQUETS

BOUQUETS

BOUQUET

Souffrez que je perce la foule
Des gens polis qui viennent vous fêter.
Madame, je viens profiter
D'un moment qui trop tôt s'écoule;
Mon dessein n'est pas de lutter
Contre le plus habile à vous complimenter;
Pourtant on sait qu'aujourd'hui l'esprit roule
Sur la façon de répéter
Une tendre fleurette, ou bien d'en conter.
Un petit-maître à double sens roucoule
De ces mots langoureux que l'Art sait apprêter :
Ne fût-ce que pour plaisanter,

On le trouve charmant, son éloquence coule
Dans le cœur de quiconque aime à se voir flatter;
Mais vous, Madame, vous qui savez rejeter
Ce que la fadeur jette en moule
Et que l'effronterie a droit de débiter,
On vous verroit sur-le-champ imiter
La poule de la fable, ou fable de la poule,
Que pour votre bouquet je vais vous raconter.

Une poule à joli plumage.
A crête rouge, à bec bien aiguisé,
Bonne de caractère et d'un génie aisé,
Parmi des coqs vivoit et tenoit son ménage :
Bien croyez qu'avec eux toujours elle étoit sage,
Car sans ce point jamais je n'eusse osé
Vous comparer à pareil personnage;
Coqs zélés pour ses intérêts,
Coqs de société formoient sa compagnie.
Dans le nombre pourtant étoient maints cochelets
Prévenans par cérémonie
Et galans par étourderie,
A la courtiser toujours prêts;
Un jour qu'ils étoient tous ensemble,
La poule leur tint ce propos :
Messieurs, auprès de moi votre troupe s'assemble,
Chacun pour me servir est ardent et dispos;
Je voudrois savoir en deux mots
D'où proviennent vos soins? Car enfin il me semble
Que tous vous m'honorez bien plus que je ne vaux.
Un petit coq, allongeant ses ergots
S'annonce d'un battement d'aile.

Et parle au nom de nos coquericots.
Madame, dit-il, si vous étiez moins belle,
Si les Grâces, l'Amour qui périroient sans vous,
Si l'esprit le plus fin qui vous rend immortelle
Dans vos fers ne nous tenoient tous,
Nous romprions cette chaîne fidelle
Qui rend notre destin si doux...
Lasse de ce début, sans attendre le reste,
La poulette en bâillant interrompt l'orateur :
Votre encens est un peu modeste,
Lui dit-elle en riant; mais un instant, monsieur,
Il faut écouter tout le monde :
A plus d'un seul on doit s'en rapporter.
Et vous, coqs, mes amis, parlez sans hésiter,
De moi que pensez-vous? Allons, qu'on me réponde.
L'un d'eux, avec sincérité,
Succinctement fit son apologie,
Il ne loua que sa bonté,
Son bon goût, son bon sens, sa générosité,
Son humeur riante et polie,
Et surtout l'amitié, la douce sympathie
Qu'elle observe envers eux avec fidélité.
De ce portrait la poule satisfaite
Dit tout haut que le vrai pouvoit seul la toucher,
Et que l'insipide fleurette
La dégoûte et peut la fâcher.

AUTRE BOUQUET

C'EST donc aujourdhui vôtre fête?
En ce cas, j'ose me flatter
Que je suis un garçon honnête,
Car je viens vous la souhaiter :
En même temps vous présenter
Des vers en forme de requête,
Pour vous supplier d'accepter,
Non pas un galant tête-à-tête,
Ce seroit vous épouvanter;
Votre vertu que rien n'arrête
Sauroit bientôt le rejeter,
Puis vous pourriez me souffleter
Et je ne suis pas assez bête
Pour chercher à vous irriter.
Je vous vois rire à la sourdine ;
Quel est, dites-vous, le cadeau
Que cet étourdi me destine?
Est-ce un bouquet d'un goût nouveau?
Écoutez, cela peut bien être;

Mais ce bouquet n'est point de fleurs,
Il en croît de toutes les couleurs
Sur le bord de votre fenêtre :
En tout tems on en voit paroître
D'éclatantes sur votre teint,
Fleurs naturelles qui font naître
Ce qu'on nomme un tendre dessein.
Devinez ce que je vous offre;
Ce n'est ni meuble ni bijou,
Ni de ce métal du Pérou
Dont vous avez dans votre coffre :
Au surplus je serois un fou
Si j'avois semblable pensée;
Vous n'êtes point intéressée
Et d'ailleurs je n'ai pas le sou.
Maintenant, vous croyez sans doute
Être au fait, et que mon présent
Est de l'amitié, mais néant :
Sans mentir, vous n'y voyez goutte;
Vous péchez dans le dénouement.
Eh! de par Satan qui nous damne,
Avons-nous besoin de sainte Anne,
Ou du jour qui porte son nom
Pour vous assurer d'un hommage
Qui vous est dû? Point du tout, non,
Vous plaisez, et votre partage
Est de recevoir chaque jour
Amitié pareille à l'amour.
Vous inspirez la tendre fièvre;
Qui vous voit, se croit né pour vous...
A ces mots, vous prenez la chèvre :

Mais, s'il vous plaît, point de courroux.
Encore! vous vous mordez la lèvre!
Quoi! vous me menacez! Hé bien,
Point de présent, vous n'aurez rien.

BOUQUET A MADAME ***

SUR L'AIR : *Par ma foi, l'eau me vient à la bouche.*

CHERS amis, célébrons Henriette ;
Henriette le mérite bien ;
De la plus timide musette
Sa bonté fut toujours le soutien ;
Aussi le cœur chante et répète
Qu'il en est peu comme le sien.
Chers amis, célébrons Henriette ;
Henriette le mérite bien.

SUR L'AIR : *Hé, madame, qu'attendez-vous?*

D'un siècle ne formons qu'un jour
Pour le passer en ce séjour.
Sans cesse chacun s'y plaira
Puisqu'Henriette y présidera.

Si les fleurs qui couronnent sa tête
Nous désignent sa fête,
D'immortelles fleurs
Telles que les mœurs,

Le goût, les sentimens
La décorent en tout tems,

D'un siècle ne formons qu'un jour, *etc.*

Douce, aimable,
Estimable,
Amusante,
Bienfaisante,
De talens son esprit est doué
Pour en faire honneur à l'amitié.

D'un siècle, *etc.*

SUR L'AIR : *Du vaudeville d'Épicure.*

Pour nous faire aimer la sagesse,
Du plaisir elle prend le ton;
Sa riante humeur, sa finesse
Donnent du lustre à la raison.
Avec justesse elle analyse
Le sérieux et l'enjouement;
Mais sur l'un elle économise
Pour rendre l'autre plus charmant.

PREMIER AIR :

Chers amis, célébrons Henriette, *etc.*

BOUQUET

En ce jour, mille fleurs couronnent votre tête;
En tous tems votre cœur est orné de vertus;
Et si le vrai mérite étoit un nom de fête
Vous auriez un patron de plus.

AUTRE

CHANTÉ PAR UNE FEMME A SON MARI,
LE JOUR DE SA FÊTE

Sur l'air : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

Toi, que je veux toujours chérir,
Que veux-tu pour ta fête?
Que ne puis-je encore t'offrir
De mon cœur la conquête!
Il ressent toujours ce beau feu,
Qui rend le tien fidèle :
L'amour fit ce premier aveu,
L'amour le renouvelle.

CHANSONS

CHANSON

TRADUCTION
D'UNE CHANSON ALLEMANDE

SUR L'AIR *des Trembleurs.*

QUE la grêle et le tonnerre,
Que le nuage en colère
Chassant d'ici la lumière,
Forment d'horribles combats. *(bis)*
Que l'astre qui nous éclaire,
Abandonnant l'hémisphère,
Fasse éprouver la misère.
Ciel! ne nous épargnez pas. *(bis)*

Que d'une flamme empestée
La terre soit consumée,

Que la trompette sacrée
Annonce le jugement. *(bis)*

Que de sa faulx meurtrière,
La déesse sanguinaire
Terminant notre carrière
Plonge tout dans le néant. *(bis)*

Dragons, serpents et vipère,
Servez ma juste colère,
D'une amante peu sincère
Déchirez l'indigne flanc. *(bis)*

Par votre haleine souillée,
A vous qu'elle soit livrée :
Que votre gueule altérée
Lèche son perfide sang. *(bis)*

AUTRE CHANSON

SUR L'AIR : *Quelle métamorphose.*

LES tendres fleurs qu'un vent brûlant moissonne
Passent bientôt, ou meurent dans l'automne ;
Mais
Les fleurs que le cœur nous donne
Ne se faneront jamais.

AUTRE

Pour
Inspirer l'Amour
Ce dieu forma les attraits de Célimène :
La fraîcheur du matin
Représente à peine
Celle de son teint,
L'air
Dont Flore se sert
Pour parfumer une riante plaine
Est
Moins pur, moins parfait
Que la douce haleine
De ce tendre objet.
Sur ses lèvres demi-closes
Brille l'incarnat des roses.
Dans ces yeux où l'amour, pour charmer,
Fixa si bien l'art d'enflammer
On apprend l'art d'aimer.

CHANSON

Sur l'air : *C'est à cette table qu'on est bien.*

Le bonheur suprême,
Le bien que j'aime,
C'est la Liberté :
Mon cœur en est enchanté.
Qui n'est pas son maître
Quand il doit l'être
Fait certain repas
Où le plaisir n'est pas.

Mais à cette table
Que l'on est bien!
Non, je ne vois rien
Qui lui soit préférable!

Bon vin, bonne mine,
Humeur badine,
Grâces, jolis traits,
Assaisonnent tous les mets :
Dans tout autre asyle,
Qu'il est facile

D'avoir des fâcheux
Les propos ennuyeux !

Mais, *etc.*

Celui qui trafique,
Dans sa boutique
Attend le chalant
A son gré toujours trop lent.
Une banqueroute
Souvent déroute
Tous les numéros
Qui deviennent zéros.

Mais, *etc.*

Si la vie austère
Du monastère
Peut rendre contents
Deux ou trois vrais pénitens,
Tout le reste enrage
Dans l'esclavage,
Et mille regrets
Rongent les plus discrets.

Mais, *etc.*

Aux champs de Bellone,
Le dieu Mars tonne.
Est-il un guerrier
Qui n'achète son laurier?

Du plus intrépide
Un coup décide.
Malgré ses efforts
Il tombe chez les morts.

Mais, *etc.*

Au pilote habile
La mer tranquille
Peut offrir d'abord
L'espoir d'arriver au port,
Quand soudain l'orage
Cause un naufrage
Qui bientôt après
L'engloutit pour jamais.

Mais, *etc.*

Dans ces assemblées
Qui sont meublées
D'encre, de papiers,
De commis, de sousfermiers,
On est dans l'attente,
On se tourmente;
La ferme aux abois
Voit tomber tous ses droits

Mais, *etc.*

Un maudit repique
Souvent nous pique;

Mais on est bien sot
D'être repique et capot.
L'esprit devient fade,
On est maussade;
Au jeu l'amitié
Tombe de la moitié,

Mais, *etc.*

CHANSON

Sur l'air : *Voilà la différence.*

Chez les grands et chez l'auteur
L'esprit seul commande au cœur
Voilà la ressemblance.
Mais quand pour vous on écrit
Le cœur commande à l'esprit,
Voilà la différence.

AUTRE

Sur le même air que le précédent.

Le seul bien que j'attend
Tend
Au bonheur de pouvoir
Voir
L'objet
Dont je suis le sujet.
Mais son cœur est pour moi
Froid.
Quand je dis de mon rival
Mal,
Et quand je soutiens qu'il est
Laid,
Son air doux
Se change en courroux,
Et soudain mon congé
J'ai.

CHANSON

COMPLIMENT FAIT A LA CLOTURE DU THÉATRE
DE L'OPÉRA-COMIQUE A FONTAINEBLEAU

SUR L'AIR : *Amour, amour, lance-moi tes traits,*
dans les *Nymphes de Diane.*

QUE les momens
Paroissent charmans,
Quand le plaisir en remplit l'espace!
Que les momens
Sont pour nous charmants,
S'ils font naître vos amusemens!

Mais l'ennui nous menace :
Ce plaisir si doux
Vole et fuit avec vous,
Et le chagrin remplace
L'enjouement que vous versiez sur nous;
En un instant
Quel changement!
Les plus beaux lieux
Deviennent affreux.

Votre absence au jour qui nous luit
Fait succéder la plus sombre nuit.
Oui, sans le voir éclore
Longtemps ce séjour
Sera privé du jour :
Hélas! pour nous l'aurore
Ne paroîtra qu'à votre retour.

SUR L'AIR : *A pied comme à cheval.*

Le chagrin excessif
Est toujours expressif
Puisse-t-il être aussi persuasif!
Nous en avons un motif
Assez puissant, assez vif;
C'est un tourment portatif,
A notre sort relatif :
Hélas! contre lui le son plaintif
N'est point un préservatif :
Sur ce spectacle chétif,
Toujours craintif,
Vous promenez un œil attentif,
Et par votre suffrage instructif,
Jamais tardif,
Notre talent devenoit actif,
Et notre cœur votre captif;
Pour nous le destin rétif,
Par un arrêt positif,
Veut rendre rétroactif
Notre bonheur primitif.
Pour que cet ordre affirmatif

Paroisse moins rébarbatif,
Messieurs, d'un bonheur fugitif
Laissez nous le diminutif
En nous rendant, par un regret naïf,
Contens au superlatif.

SUR L'AIR : *Du haut en bas.*

De vos bontés
Nous avons des marques insignes,
De vos bontés
Vous voyez nos cœurs enchantés.
Daignez montrer par certains signes
Que notre zèle nous rend dignes
De vos bontés.

CHANSON

SUR LA BATAILLE REMPORTÉE
SUR LES ANGLAIS PAR LE ROI
AU MOIS DE MAI 1745

SUR L'AIR : *Reçois dans ton galetas.*

J'AI vû le Poëme fringant
Fait par ce Monsieur Voltaire,
Quoiqu'il ait de l'esprit tant
Est-ce que je devons nous taire?
Pour briller tout comme lui,
Je n'avons qu'à chanter LOUIS *(bis)*

Aux plaines de Fontenoi
Si t'avois vû ce Monarque,
Son air inspirant l'effroi
Sembloit commander à la Parque;
Les ennemis crioient tous :
Le voilà, morbleu, sauvons-nous.

On voyoit aussi par-tout
L'mari de Madam' la Dauphine,

De son père il a le goût,
La bonté, le cœur et la mine;
C'est un gô d'être papa,
Quand on a des enfants comme ça.

Et toi, brave Maréchal,
Toi, de Saxe le grand Comte,
Si l'on trouvoit ton égal
Je dirois : bon! queu chien de conte!
Car je ne vois que le Roi
Qui puisse l'emporter sur toi.

Vous qu'on peut nommer guerriers,
Colonels et Capitaines,
Et vous autres officiers
Cueilleurs de lauriers par centaines,
Je dirai c'qui vous convient;
Mais un p'tit moment, v'là que ça vient.

Les Anglois, à leurs dépens,
Connoissent votre courage,
A tous vos coups foudroyans
En vain ils opposoient leur rage;
Ils expiroient glorieux
D'être terrassés par des Dieux.

CHANSON

SUR L'AIR : *A pied comme à cheval.*

T'NEZ, Messieurs les Anglois,
Laissez là les François,
Ils vous donneront sur l'nez
Si vous y r'venez.
Premièrement vous avez tort,
Et secondement ils sont r'tors.
Vous aurez beau vous sauver
Y sauront ben vous r'trouver
Et nos Grenadiers putôt q'plus tard,
Vous sabouleront dans Gilbatard,
Vous v'nez d'avoir le savon
Cheux l'père Mahon,
Pargué l'danger
D'vroit vous corriger:
Si selon vous vot' admiral Binq
En valoit cinq,
Conv'nez, n'en déplaise à c'beau Phénix,
Qu'la Galissonière en vaut dix.
Et par la-d'sus Richelieu
Qui tenoit l'mitant du milieu

Avec d'Egmont et Fronsac
Vous donnent vos quilles et vot sac,
Et puis vous savez d'queu bois
S'chauffe c'Monsieux d'Maillebois;
Convenez qu'ça fait des vivans
En fait de bravour ben savans;
Croyez-moi, ne les obstinez plus,
Car sans ça vous êtes fichus.

CHANSON

Sur l'air : *Monseigneur d'Orléans.*

T'nez, Monseigneur d'Orlians,
Vous qu'êtes ici ceyans,
Vous valez cent fois mieux
Que tous les Dieux ;
A c'mencer par Jupiter,
Et son frère qu'est dans l'enfer,
Et stilà qu'est dans les yaux
Pour faire enrager nos batiaux,
Et puis st'autre grand farbriqueur de combats
Qui met tant d'pauvres chrétiens à bas.
Stilà qu'a d'zaîle au talon
Est un fripon,
Monsieur Pherbus
N'donne que des rebus,
Et c'morveux d'Dieu beau comme le jour,
Nommé l'Amour,
Ah! c'est encore un p'tit animal
Qui n'se plaît qu'à faire du mal.
Mamsell' Junon

Fait la guenon,
Mamsell' Pallas
On en est las;
Mais qu'dites vous d'mamsell' Vénus
Qui s'marie aux premiers venus!
Quand ces dieux-là sont rassemblés
Ça fait des cieux drôlement meublés;
Pour qu'ça fût beau, brillant et bon
Faudrait à leur tête un Bourbon,
Comme vous, Monseigneur; car, t'nez, j'vous l'dis
Où qu'vous êtes c'est le paradis.

CHANSON

Sur l'air : *Monseigneur d'Orléans.*

Ma foi, monsieur Tronchin,
Vous sauvez le prochain
D'un mal qui sûrement
N'est pas charmant,
Car bien loin de là, il rend laid,
Et c'est ce qui fait qu'on déplaît.
St'accident-là, on le sait bien,
Sur l'caractère ne fait rien,
Au contraire; mais, en vérité,
Il ne sied pas à la beauté.
Vous me direz que j'ai raison;
V'là qu'est fort bon :
Moi, j'en convien!
V'là qu'est fort bien.
Oui, mais, s'il vous plaît, revenons
A nos moutons,
Car, voyez-vous,
Sachez, entre nous,
Que vous avez bien des jaloux;
Mais qu'est-ce que ça vous fait

De votr' mérite c'est l'effet;
Car si vous n'en aviez pas
Les envieux ne vivroient pas.
Croyez-moi, moquez-vous d'eux.
Vous venez de vous rendre fameux
En oculant deux enfans
Aimables comm' leurs parens :
L'estime de monseigneur d'Orléans
Met de votr' côté tous l'z honnêt's gens.

CHANSON

LE GOUT DE BIEN DES GENS

Une fille
Qui toujours sautille,
Dont l'air agaçant
Annonce un feu naissant,
Ferme, franche,
Beaux yeux, gorge blanche;
Cet objet est tout
Ce qui flatte mon goût.

Morbleu! quand je vois
Certaine Lucrèce
Qui des lois
D'une austère sagesse
M'entretient,
Et cent fois me tient
De ces propos
Sensés ou bigots;
Moi, sur un ton

Qui la confond,
Je lui répond;

Une fille, *etc.*

Je ris des attraits
De cette coquette
Dont les traits
Naissent de sa toilette.
En vain l'art
Lui prête un rempart;
Deux fois vingt ans
Ont filé son tems.
L'or, le fracas,
Les faux appas
Ne valent pas

Une fille, *etc.*

Pourquoi vante-t-on
Les airs de noblesse
Et le ton
D'une petite maîtresse,
D'une Iris
Insensible aux ris
Qui minaudant,
Vous trouve excédent,
Cligne les yeux
Et fait des nœuds?
J'aime bien mieux

Une fille, *etc.*

CHANSON

SUR LE MARIAGE DE M. LE DAUPHIN

Ah ça, v'là qu'est donc bâclé !
V'là l'dauphin dans son ménage.
Le bon Dieu s'en est mêlé ;
Ça doit faire un bon mariage :
Ils vont faire un tas d'enfans ;
Mais n'y a jamais trop d'honnêt's gens. *(bis)*

J'avons pris la liberté,
Dauphine en zhumant l'rogome,
De boire à vote santé,
Sans oublier Monsieur vote homme.
Vous aimés c't'époux Royal,
Tout l'Univers est vot rival. *(bis)*

Vous trouvés en note Roy
Les entrailles d'un vrai Pere
Je l'connoissons, c'est pourquoy
J'vous disons ça, c'est note manière.

Hé ! puisqu'il nous aime tous,
Que ne fera-t-y pour vous. *(bis)*

Ne vous lassés point d'admirer
La Reine et Memselles ses Filles.
Conv'nés qu'on n'peut guerre entrer
Dans de plus meyeur' famille,
Cheux ell' l'esprit, la vertu
Y sont à bouche que veux-tu. *(bis)*

Maurice nous est allié
Par la gloire et sa vayance,
Au gré de notre amitié
Le vlà l' parent de la France,
Dam' quand on s'lie, il faut s'lier
Avec le gens du mêm' metier. *(bis)*

J'gage qu'un litron d'rimeux
Vont t'étourdir d'leux ramages,
Et qui front cheux d'zimprimeux
Mouler ton nom et leurs zhommages,
Et par l'intérêt menés
Vendront l'zencens qu'ils t'ont donnés. *(bis)*

HISTOIRE

DE

MADEMOISELLE MANON

Qui veut savoir l'histoire entière
De mamselle Manon la couturière
Et de monsieur son cher amant
Qui l'aimoit zamicalement?

Ce jeune homme-cy, t'un beau dimanche
Qu'il buvait son d'mistier à la Croix-Blanche,
Fut accueilly par des farauts
Qui raccollent zen magnèr' de crocs.

L'un d'eux ly dit : Voulez-vous boire
A la santé d'un roi couvert de gloire?
A sa santé? Dit-y, Zoui-dà,
Il mérite bien c't honneur-là.

Y n'eut pas plutôt dit la chose,
Qu'un raccolleur dix écus ly propose
En lui disant, en abrégé,
Qu'avec eux t-il est zengagé.

Oh ! c' n'est pas comm' ça qu'on zengage,
Répond le jeun' garçon faisant tapage.
Y au guet ! Y au guet ! Y au guet ! Y au guet !
Le guet vient pour savoir le fait.

Pour afin d'éclaircir l'affaire
L'guet les mesne trestous cheux l'commissaire
Qui condamne l' jeune garçon
D'aller faire un tour t'en prison.

Ah ! voyez t'un peu l'injustice
De ces messieurs les gens de la justice :
Ils vous jugeont sans jugement,
Sans sçavoir l'queul qu'est l'inocent.

Sachant cela Manon zhabile,
S'en va tout droit de cheux Monsieur d'Marville
Pour lui raconter zen pleurant
Le malheur de son accident

Monsieur le lieutenant de Poilice
Soit par raison d'État, ou par malice
Dit : Man'sell', quoiqu'vous parlés bien,
Vot serviteur, vous n'aurés rien.

Là d'ssus ste pauvre chere amante
Pleure encore un ptit brin pour qu'ça le tente ;
Mais voyant qu'ça n'operoit pas,
Pour la Cour all part de cé pas.

A Fontainebleau zelle arrive,
Quasi presque toute aussi morte que vive,
S'jette au col de Monsieur d'Villeroy,
Qu'alle prit d'abord pour le Roy.

Monsieux, vot'sarvante..... J'suis l'votre,
S'nest pas moy qu'est l'Roy, dit-il, c'est un autre.
Mon enfant t'nés, l'vla tout la bas.....
Ah Monsieux je l'vois, n'bougés pas.

Sire, escusés si j'vous dérange;
Mais c'est que je ne dords, ne bois, ny mange
Du depuis que l'Amant que j'ay
Sur vot' respect est engagé.

On zy a forcé signature
De signer un papier plein d'écriture;
Il ne seroit point zenrôlé
Si y on ne l'avoit pas violé.

Le Roy, qu'est la justice même,
Dit : Vous méritez qu'vote amant vous aime;
Puis lui fit donner mil zécus
Et le congé par là-dessus.

Ah! dit-elle, roi trop propice
S'il y avoit queuqu'chose pour vot' sarvice
Je pourrions nous employer, dà...
L'roi dit qu'il n' vouloit rien pour ça.

De Paris regagnant la ville,
Elle reva de cheux monsieu d'Marville :
M' faut mon amant, rendez-le moi;
T'nez, lisez, v'là l'ordre du Roi.

Il est trop tard, mademoiselle.
Quand il s'roit encor plus tard, ly dit-elle,
M' faut mon amant, je l'veux avoir,
Non pas demain mais drès ce soir.

L' magistrat, voyant ben que c't ordre
Alloit lui donner du fil à r'tordre,
Fit venir le jeune garçon
Et puis le remit à Manon.

Vous jugez comme ils s'embrassèrent,
Et puis ensuite comme ils s'épousèrent;
Et l'on entend dire en tout lieu
Que c'est un p'tit ménage de Dieu.

Filles qui faites les fringantes,
Parmi vous trouve-t-on de telles amantes?
Profitez de cette leçon,
Vous aurez le sort de Manon.

LES QUATRE

BOUQUETS

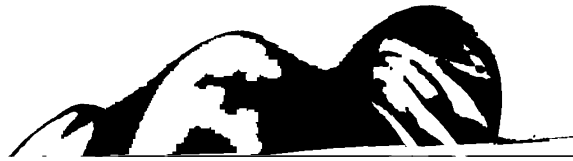
POISSARDS

LES QUATRE
BOUQUETS
POISSARDS

PREMIER BOUQUET

J'AIME à payer ce que vaut une chose;
Mais je répugne à la payer deux fois:
Je suis piqué, je l'avoue, et je crois
Devoir vous en dire la cause.
Madame, à deux pas du logis
Rencontrant une Bouquetière
Je l'aborde et lui dis: La mère,
Faites vite un bouquet. Nous convenons de prix.
Pour qu'il soit plus tôt fait, je le paye d'avance.
Elle aussitôt détache une botte de fleurs,

Dieu sçait avec quelle élégance
Elle assortit leurs diverses couleurs!
De feuilles d'orangers galamment décorées,
Pour en faire un bouquet il lui manque un lien;
Comme elle l'achevoit, ne s'attendant à rien,
Ne voilà-t-il pas les Jurées
Qui viennent tout à coup saisir son pauvre bien!
Elles sautent sur l'éventaire,
S'emparent des bouquets sans oublier le mien.
Ma marchande se désespère,
Et ne voyant aucun moyen
Pour accommoder cette affaire,
D'un coup de pied en jette une par terre,
Bat les deux autres comme un chien,
Puis s'enfuit ne pouvant mieux faire.
Quel scandale pour moi! je crois que la colère
Fait oublier qu'on est Chrétien!
De leur frayeur ces trois dames remises,
S'en vont pestant d'avoir reçu des coups.
Je les arrête et je leur dis: tout doux!
Dans les fleurs que vous avez prises
Je réclame un bouquet que j'ai payé..... *Qui, vous?*
Oui, moi, tâchez de me le rendre.
Monsieur l'a dit, on l'y rendra:
Qu'il est jenti! y s'fache! y rira:
Sa bouche commence à s'fendre;
Ce s'roit ben dommage de l'pendre
Car il paroit qu'il grandira.
Vous m'insultez, leur dis-je, et je vais vous apprendre
Qui je suis. *Ah! comme il nous l'apprendra!*
Mon double cœur! quand tu serois le gendre



Du diable qui t'emportera;
Pince donc c'bouquet si tu l'oses.....
Donnez-ly du vinaigre, y n'aime pas l'eau rose.
Qui je suis..... Eh! qu'es-tu donc avec ton grand chapiau,
Ton habit qui se meurt? Et ta fameuse èpèe!
C'est, dit l'autre, *un Seigneur, un Cadet du Châtiau*
Qu'es tout vis-à-vis la Rapèe.
Il grince des dents! ah j'ai peur!
Parlez donc, Monsieu la terreur,
Faites donc pas comme ça; ça gâte l'visage.
Jèrusalem! saint Jean! mon doux Sauveur!
Qu'il est dègourdi pour son âge!
Trois poulets d'Inde et pis Monsieu
Feroient un fringant attelage!
Elles en auroient dit encor davantage;
Mais la troisième par bonheur
Lui dit : *Finis, tu fais trop de tapage,*
Quand on ne te dit rien, t'es bien fière en caquet;
Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce jeune homme?
Et pis qu'il t'a payè donnè-ly son bouquet.
Son bouquet!... crac, il l'aura comme;
Tu m'entends ben? qu'il nous donne dix sous.
Ah! dis-je, les voilà; que ne me disiez-vous.
Lors de ma bonne foi toutes trois interdites
Me donnent quelques œillets par-dessus le marché.
Parlez donc, mon Poulet; vous n'êtes pas fâchè
Contre nous autres? pas vrai, dites!...
Moi? point du tout. *Adieu donc, note bourgeois.*
J'l'avons trop ahury, ça me fait de la peine,
Je devrions toutes les trois
Ly faire dire une neuvaine...

Tu gouailles, toi: mais moi si j'étois Reine,
Il seroit godar dans neuf mois.
Madame, telle est l'aventure
De ce bouquet si longtems contesté;
Si de vous il est accepté,
Malgré l'argent, le courroux et l'injure,
Il ne sera pas trop cher acheté.

SECOND BOUQUET

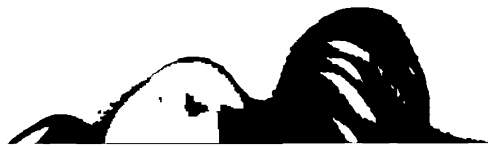
TOUJOURS l'événement nous prouve
Que pour trouver il faut chercher,
Et que même souvent on trouve
Ce qu'on ne cherche pas. Tel croyant dénicher
Des rossignols, déniche des linottes;
Mais, direz-vous, où tend cette comparaison
C'est nous dire à propos de bottes
Que le Printemps est la belle saison.
Madame, point d'aigreur, ce petit préambule
Vous paroîtra moins ridicule
Quand vous saurez que j'ai cherché
Dans plus d'une boutique, dans plus d'un marché
Sans trouver un bouquet digne de votre Fête:
Même en chemin, s'il vous plaît, je m'arrête
Chaque fois que j'entends crier
Des Bouquets pour Nanon Nanette.
Chacun en marchande, en achète;
J'en choisis quatre ou cinq, je reviens au premier,
Le premier me déplaît ainsi que les quatre autres,
Je les replante tous sur le bord du panier...

Parlez donc, me dit-on, *faut pas tant les magnier,*
Vous avez vos dégoûts, j'avons y tout les nôtres,
Avec son habit rouge? Eh! Monsieu tout en feu!
V'nez, vous l'aurez pour rien, cet échappé d'andouille.
Mais c'est vrai, tiens, ça vous patrouille
C'te marchandise et puis ça part: Adieu!...
Dans d'autres tems j'aurois pû me défendre;
Mais sans m'amuser à l'entendre
Je cours; une autre vient à moi.
V'la, dit-elle, *du beau, mon roi,*
T'nez, voyez-moi tout ça. V'la t'y d'la fine orange,
Et des œillets! ça parle, on vous voit ça de loin,
T'nez, flairez moi ça, ça f' roit r'venir un ange
S'il étoit mort... Pendant ce baragoin
Elle ajuste un bouquet énorme,
Mais presque aussi gros qu'un balai...
Comment le trouvez-vous? Moi, lui dis-je, fort laid...
Allez, Monsieu le beau; que Charlot vous endorme,
Tirez d'ici, meuble du Châtelet.
Un pareil propos n'étoit point agréable!
Je me suis vu donner au diable
Par cent vendeuses de bouquets;
Ces dames souvent s'abandonnent.
Si Lucifer prenoit les gens qu'elles lui donnent,
Vous ne me reverriez jamais.
Pourtant sans le secours de Flore,
Je prétends vous offrir mon hommage à mon tour.
Votre éclat seul vous pare et vous décore;
Les lys de la candeur, les roses de l'amour
Forment votre ornement et brillent plus encore
Que les fleurs que chacun vous présente en ce jour.

Ah, direz-vous, la ruse est bonne !
Ne voulant rien donner, il fait un compliment,
Point du tout, Madame, un moment,
Sans eau ne baptisons personne ;
Si Flore m'a traité rudement,
Je me suis pourvu chez Pomone,
Et pour bouquet recevez ce melon.
Un melon! Ah! monsieur badine,
Est-ce pour faire allusion à notre sexe ?
Non, Madame, parbleu non ;
C'est pour manger, du moins je l'imagine,
Je serai content s'il est bon.

TROISIÈME BOUQUET

Qui mal veut, mal lui tourne, on l'a dit avant moi,
D'autres viendront après qui le diront encore :
Pourquoi ce Proverbe ? Pourquoi !
Vous allez le savoir... Aujourd'hui dès l'Aurore
Je pars de mon logis, ou peut-être d'ailleurs ;
J'arrive dans l'endroit où Flore
Voit à regret débiter ses faveurs :
Où chaque nymphe avec adresse étale
L'une des fruits, l'autre des fleurs ;
Cet endroit, Madame, est la Halle.
Vous devinez pour quel sujet
J'ai si matin visité cette place!
Pour vous choisir un passable bouquet :
L'heure, le bruit, le tems, les cris, rien n'embarrasse.
J'en achète un : mon achat fait,
Je veux passer. Vous croyez que l'on passe
Dans ces lieux-là comme on veut ? Point du tout ;
Deux commères étoient aux prises,
Et disputoient un panier de cerises.
Enchanté ! je veux voir la scène jusqu'au bout ;



On s'échauffe, mille sottises
De s'empoigner leur donnent l'avant-goût.
Ah, disoit l'une, *on te les garde!*
Chatouillez-ly les p'tits boyaux :
Tu les auras, Vierge de Corps-de-Garde,
Quand j'aurai rendu les noyaux!
Maints gros jurons couroient la poste;
C'étoit à qui donneroit le dernier.
Après riposte sur riposte,
On a partagé le panier.
Moi, riant des bons mots qu'elles venoient de dire,
Pour en entendre encore, je reste entre elle deux.
Mais, dit l'une, *vois donc, que souhaite, Monsieu?*
Comme il est là, Quoi donc! qui le fait rire!
Parlez donc, p'tit Jésus d'cire,
Vous êtes comme un amoureux.
Comme l'vlà fleury! v'nez çà qu'on vous admire.
Ah! Javotte, les beaux p'tits yeux!
Qu'ils sont brillans! viens donc voir, on s'y mire!
Soudain je me vois entouré
De six à sept, et par degré
On s'apprivoise, on rit; l'une m'arrache
Deux grenades et du jasmin,
Puis à son côté les attache;
Et l'autre me lâchant un grand coup sur la main,
Me fait sauter le reste... Allez-vous-en au diable,
Mesdames, avec vos façons:
Est-ce que nous nous connoissons
Pour badiner ainsi?... *Chien, qu'il est raisonnable!*
On ne le connaît pas. Eh! non!
Vous verrez ça! Te souviens-tu, Manon,

D'avoir vu danser dans c'te place
C'te gueuse à qui Charlot avait mis sous l'menton
Un grand dèsespoir de filasse?
C'ètoit sa mère; envretè d'Dieu!...
Dis donc pas ça toi, ça l'fâche:
C'est l'bâtard de Mons Mathieu,
Donneux d'eau-bènite à Saint-Eustache.
Ah! la veste au fond bleu!
Vois-tu la frange au bas, Madame?
C'est tout comme un r'posoir, et saint Gille au milieu!
Quoi donc, l'èpèe au vent! Ah! voyons donc la lame.
C'en est trop, laissez-moi, morbleu?
Je ne puis soutenir des injures pareilles.
Si vous ne cessez votre jeu,
Je vais vous couper les oreilles.
Les oreilles, mon cher enfant!
Queu possèdè, garre; il est en colère.
Il est quatre fois plus mèchant
D'puis qu'il est r'venu de galère?
Ly? mèchant! Non, y fait semblant;
Il a l'air tout dèfait! mais c'est toi qu'ien est la cause!
N'l'agonisons plus, mais tien,
Faisons-l'y payer queuque chose,
Va, va-t-y? Va, je le veux bien...
Au même instant les Coquines m'entraînent
Chez un marchand de brandevin.
Sans vous commander, notre voisin,
Lâchez-nous, s'il vous plaît, chopine
De pas en magnière d'eau divine!
V'la Monsieu, qui n'est pas vilain,
Qui nous règale, aussi je l'aimois pû que ma vie!

Allons, bijou, mettez-vous là.
Babet, verse à Monsieu. Aimez-vous l'eau-d'vie?
Non, je ne bois point de cela.
Ah mon Dieu, de cela! Manon? comme ça parle?
Queux façon! Buvez donc! t'nez, quand c'est avalé,
Ça court au cœur, ça vous l'règale
Dame! on vend y tout du mêlé,
En voulez-vous, Monsieu l'enfilé;
Y n'aime peut-être pas à boire dans des tasses.
Veut y un verre? Hé! non en vérité!
Hé bien donc, à vote santé.
Vous me faites honneur, je vous rends mille grâces.
Ah! j'aimons mieux le bénédicité!
Allons, tais-toi, Fanchon, vas, tu ne sçais pas vivre:
Vois-tu pas ben que c'est un compliment?
Monsieu a lu l'écriture d'un livre,
Ça fait que sa magnière accueille poliment.
Pas vrai, Monsieu? Quoi, n'y a pû d'quoi boire.
J'irons ben jusqu'à tras d'mistiers,
Si Monsieu veut! Ah! volontiers.
Dépêchez-vous, père Grégoire,
Moitié d'ça, vite, allerte, et du bon.
Ça, faut nous excuser, note Maître:
Car vous nous en voulez peut-être;
Mais en vous demandant pardon,
Et vous baisant, je serons quittes...
Ce n'est point tout ce que vous dites
Qui m'offense le plus; mais c'est
De m'avoir jeté mon bouquet;
Et pour en trouver un de même
Aussi frais, aussi beau... *Vous me donnez l'oquet*

Avec votre chien de regret,
Mais c'est vrai; tien, le vla tout blême.
Allez, ne vous chagrinez pas,
J'allons aller cheux mon oncle Batiste,
C'est un bon jardinier fleuriste,
Il a des fleurs iusqu'à la Saint-Thomas:
C'nest pas ben loin qui demeure:
Drès qu'jaurons bû ça, j'irons.
Allons, Babet, achève, et pis partons,
Monsieu paye-t-y tout? Oui. *C'est bon.*
Quoi donc! C'est pas par-là? Comme y court? Y s'en va!
Dites-nous donc adieu, hè Daniel, bon voyage:
C'est pourtant l'bon Dieu qu'a fait ça!
Queu malin chien! Parlez la belle image;
Courez donc pas si fort, vos molets vont tomber:
Otez-vous donc d'son passage,
Il a l'mord aux dents, garre! y va regimber...
Grâce à mes pieds, de leurs mains je m'échappe,
Protestant bien qu'avant qu'on m'y rattrappe
On verra vos attraits le céder à Vénus,
En défauts changer vos vertus,
Et mon respect, mon amitié, mon zèle,
Désavouer mon hommage fidèle.

QUATRIÈME BOUQUET

QUOI ! je ne pourrai pas vous donner un Bouquet
Sans risquer quelques invectives ?
Sans essuyer de ces femmes rétives
Tout ce que leur maudit caquet
Va recueillir dans les archives
Des Ports, des Halles, du Guichet ?
Bon ! direz-vous, qu'est-ce que cela fait ?
Vous ripostez à leurs façons naïves ;
Vous en riez vous-même... Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Aurois-je débuté par des rimes plaintives
Si je n'étois tout stupéfait
De ce qu'elles m'ont dit en paroles trop vives ?
Fort sérieusement je vais conter le fait.
Vers le milieu de votre rue
Une femme s'offre à ma vûe
Avec un Corbillon sur son ventre perché,
Des bouquets à l'entour. *Monsieu, Monsieu*, dit-elle,
Vous oubliez du fin. Je me suis approché ;
Je voudrois, ai-je dit, la fleur la plus nouvelle...
Prenez s't'orange-là, gni'en a pas dans le marché

D'plus mieux. Combien? *vingt sols en conscience.*
Les recevant elle a lâché
Un ris suspect à ma prudence :
En effet avec défiance
J'examine et je vois mon Bouquet attaché
Au bout d'une allumette. Ah! dis-je, l'impudence!
Mais votre Bouquet est fiché,
Il n'a point de queue... *Allez gonze!*
S'il est fiché, vous, vous êtes fichu;
Chien d'Aumônier du Cheval de bronze,
Bel ange à double pied fourchu;
Demandez-moi quoi qui me d'mande,
Avec son visage sans viande,
N'avez-vous pas acheté? voyons, parlez... Oui, oui,
Mais tenez, gardez-le... *Mon fiston, grand merci;*
Queux gracieusetés... Allez, laissez-la dire,
Me dit une autre en s'approchant,
Ly répondre ça feroit pire,
All vous grugeroit d'un coup d'dent;
Hé Thérese, dit la premiere,
Tu vois ben s'Monsieu? C'est un chien
Qui m'tromproit s'il ne valoit rien;
Car il vous a la mine fiere
Et le cœur doux. Eh mais! Il est en deuil,
Ça vous va ben! ça sied à vott' figure,
Il a les grâces d'un cercueil:
V'nez m'baiser, v'nez... Ah! t'es trop dure!
T'nez, Monsieu, j'vas vous accommoder;
Soit, dis-je. *Ah ça n'va pas tarder,*
J'men vante. L'autre que le Diable
Chargeoit du soin de me faire damner,

Les bras croisés, d'un œil désagréable,
S'occupoit à m'examiner.
Quoi, dit-elle, *Fareau! vous portez donc la tuette?*
Mais, rèpond l'autre, all est ben faite
Pour Monsieu... Ly? C'est l'fils d'queuques vitriers.
A quoi donc qu'tu vois ça?... Droit aux yeux ça se jette.
Tien, il a des panneaux de verre à ses souliers,
Vois-tu comm'ça tarluit! chien! ça m'èbarluette.
Va, tais-toi donc, sont des blouq's à diamans.
Hé morbleu, dis-je à la seconde,
Dépêchez-vous donc... *Monsieu gronde.*
Thèrese, as-tu fini? Tu fais bisquer les gens;
Faut qu'il aille porter ses billets d'enterremens,
Dèpêche-toi... Que je me dèpêche?
S'il est pressè, quèqui l'empêche
De fouîner [1]... Je la prends au mot,
Et je pars... *Parlez donc? vieux manche de gigot:*
L'homme! eh l'homme au bouquet sans queue,
V'nez, c'est qu'on rit, Monsieu ragot;
Il sent l'damnè d'un quart de lieue:
Vous arrivrez core assez tôt
Pour faire peur... Allez, Madame,
Par charitè, donnez-ly l'bras;
Le vent va l'envoler, car il ne pese pas
La moitiè de sa fine lame.
Jusques chez vous elles m'ont poursuivi :
J'y suis donc enfin, Dieu merci.
Mais n'attendez point, je vous prie,
Ni bouquet, ni la moindre fleur,

1. S'en aller.

Non pas même un souhait flatteur
Pour votre personne chérie,
Je suis de trop mauvaise humeur.
Je me borne à vous rendre compte
De mon guignon et de ma honte;
Et votre esprit vif, doux, léger, touchant,
Vos attraits, vos vertus, votre amitié sincère,
Ainsi que votre excellent caractère
Se passeront de compliment.

LETTRES
DE LA GRENOUILLÈRE

ENTRE

M. JEROSME DUBOIS

PÊCHEUX DU GROS-CAILLOU

ET

MLLE NANETTE DUBUT

BLANCHISSEUSE DE LINGE FIN

AVERTISSEMENT

Il y a toute apparence qu'après leur mariage, les deux Amants auteurs de ces Lettres en ont fait dépositaire Madame Dubut la mère, puisqu'après sa mort, en faisant l'inventaire de ses meubles, on trouva lesdites Lettres dans un tiroir; une seule, dont on fit lecture, annonçant que les autres pouvoient être dans le même genre, on s'en empara furtivement, on les fit transcrire sans y rien changer, et on les donne aujourd'hui au Public, autant pour son amusement que pour la gloire de Monsieur Jérôme Dubois et de Mademoiselle Nanette Dubut.

LETTRES

DE

M. JEROSME DUBOIS

ET DE

Mlle NANETTE DUBUT

MANESELLE,

QUAND d'abord qu'on n'a plus son cœur à soi, c'est signe qu'une autre personne l'a, et pour afin qu'vous n'trouviez pas ça mauvais, c'est que j'vous diray qu'vous avez l'mien. J'ay eû la valissance et l'honneur d'vous voir dans un endroit de danse au Gros-Caillou par plusieures différentes fois, et qui pis est, j'ai dansé aveuc vous trois m'nuets et puis le passepied, en payant dont je ne r'grette pas la dé-

pense, parce que ça n'est pas suivant ce qu'vous vallez. Pour revenir donc à ce que j'disions, j'mapelle Jérôme Dubois, et en tout cas qu'vous ne remettiez pas mon nom, j'suis ce grand garçon qui a ses cheveux en cadenette, et puis une canne, les Dimanches, de geay, et qui a aussi un habit jeaune couleur de ma culotte neuve, et des bas à l'avenant. J'ameneray Dimanche ma mere au même lieu qu'vous avez venu la derniere fois, pour qu'alle fasse connoissance aveuc vous, et ça sera fort ben fait à moi que je puisse vous faire séparteger l'amiquié que j'goute pour vous dont j'suis avec du plaisir,

MANESELLE,

Vote petit sarviteur de tout mon cœur JEROME DUBOIS, Pêcheux d'la Guernouyere, là où que j'deumeure pour attendre vote réponse.

MONSIEUX,

J'AY reçu vote Lettre là où ce que j'ay lû l'écriture qu'étoit dedans, j'nay pas un brin la r'souvenance d'vous connoître, et ça ma fait plaisir d'aprendre de vos nouvelles. Pour à l'égard d'vote politesse, j'ay trouvé du contraire dans la vérité que j'aye vote cœur, à cause qu'on n'a pas le bien d'autruy sans qu'on le

donne; ça fait connoître qu'une fille d'honneur ne prend rien, par ainsi j'nay pas vote cœur; et puis tous les ceux qui disont ça pour rire n'allont pas le dire à Rome, car les garçons du jour d'aujourd'huy savont si bien emboiser les filles, que je devrions en être soule; c'est pourquoy j'vous prie de brûler ste lettre, dont j'suis aveuc respect,

MONSIEUX,

Votre très-humbe servante

NANETTE DUBUT.

MANESELLE,

EN verté d'Dieu, vote doutance fait tort à un garçon comme moi, dont la façon que je pense naïbelment est aussi ben du vray comme vous avez d'lhonneur; si j'navois pas d'l'amiquié envers vous, est-ce que j'songerois tant seulement à vote parsonne? Allez, Maneselle, quoique je n'soyons qu'un Guernouyeux, j'ons peut-être plus d'inspériance dans la vérité qu'non pas un habile homme; vote darniere lettre est gentille à manger, par où je m'doute qu'vous avez encore plus d'esprit que de mérite; marque de ça c'est que j'vous envoye une paire d'anguilles, aveuc trois brochets que j'ons pêchés à ce matin, comme par exprès pour vous, j'voudrois qu'ils fussiont d'argent massif, ça sautroit encore ben plus aux yeux,

et ça vous froit mieux voir que j'vous ai donné mon cœur; car on ne fait pas d'offrande si honnête à un queuqu'un qu'on n'aime pas d'la maniere que je suis,

Votre, etc.

MONSIEUX,

LE jeune garçon dont vous m'avez envoyé pour qu'il me présente vote offrande, j'ly ai dit d'ma part qu'il n'avoit qu'à l'porter à la Halle. A nous des présens! Eh pourquoi donc faire? Eh mais vrament, Monsieux, pour qui nous prenez-vous? Si j'aimions un queuque-zun, je n'voudrions rien pour ça; eh mais j'vous dis! ne vla-t'y pas comme Charlot Colin a fait à l'endroit d'ma sœur Madelon? Le chien qu'il est ly a comme ça usé d'pricaution à l'endroit d'elle? Alle a reçû tout ce qu'il ly a donné, et puis après l'vivant d'abord qu'il a eu le beau et le meyeur de son amour, il vous l'a plantée là, qu'elle a eû une fatigue de trouver à se marier. Excusez si j'nen fais pas tout de d'même et si j'prend la liberté de ne pas être,

Votre, etc.

MANESELLE,

DIEU m'présarve plutôt d'vote malédiction, qu'du rheume où je suis à force de me chagriner; j'suis fâché d'vous avoir fait une manque de bienveuillance; ça m'apprendra à vivre, j'voudrois avoir les chiens de poissons dans l'ventre; parguié j'ai ben du guignon! Ah, Maneselle Nanette, ne me jouez pas l'tour de ne plus avoir affaire à moi, car j'aimerois quasi me voir à la mort de mes jours que d'voir de mes yeux vos bonnes grâces pour moi à l'extermité de leur fin, et que de ne pas augmenter l'amour dont le bon motif est en verté comme,

Votre, etc.

MANESELLE,

VLA deux jours que je n'dors pas, dont le chagrin me rend triste de plus en plus, sans qu'vous répondiez à ma lettre stella d'avant stelle-ci. Queu malheur! foi d'honnête garçon ça m'désole; j'ai faim et j'nai pas l'courage d'manger; ma mère croit que j'vais d'venir enragé; tout le monde rit, et moi j'pleure comme un S. Pierre; il fait beau temps, j'prens ça pour d'la pluye, tout m'semble à l'arbour, et tout ça à cause de vous. Tenez, Maneselle Nanette, je vous le dis si, par hazard, je ne touche pas de vos nouvelles après qu'vous aurez lû ce qu'vous allez lire, j'fais une

vente de tout mon vaillant, et je m'en vas trouver un Prêtre d'note Parroisse, j'ly donne tout mon argent à celle fin qu'il prie Dieu qu'il vous consarve, et puis j'men reviens sur la gueule de mon bachéau, et craque dans l'eau la tête devant, les poissons qui seront la cause de ma mort mangeront pour leur peine

Votre, etc.

MONSIEUX,

J'N'AVONS pas le cœur aussi dur que du machefer; je n'demandons pas la mort d'un vivant comme vous; ben du contraire; si je ne vous ai pas écrit une réponse à l'autre lettre d'avant advanzhier, c'est qu'mon frere Jean-Louis qui s'est brûlé une de ses mains droite, il a usé toute l'encre pour metre dessus sa brûlure; ça n'empêche pas qu'une autre fois ne m'envoyez plus de présent toujours, car y gn'auroit plus à dire un sacage de regrets dont vous auriez été mortifié, une fille de la vertu a de la pensée dans l'cœur, dont alle peut se vanter que sa conscience n'a pas une épingle à redire, tout d'même qu'ma mère qu'est une femme d'honneur, comme j'suis,

Votre, etc.

Ma mère ira demain Dimanche aveuc moi au Gros-Caillou comme y avoit Dimanche huit jours, si vous

venez ytout aveuc la vote, mettez un peu d'poudre à vos cheveux sans que ça paroisse.

MANESELLE,

C'EST ben domage que ce n'est pas tous les jours Dimanche comme le jour d'hier, car j'aurions la consolance d'nous voir tant qu'assez. Jarny! que j'étois aise d'être content en mangeant ste salade aveuc vous, Maneselle, de chicorée sauvage, il me semblit que je grugeois du sellery tant vos yeux me donniont des échauffaisons; j'ai dansé nous deux vote mère; mais alle n'danse pas si ben qu'vous. Alle vouloit pourtant dire que si, moi j'nay pas voulu ly dire qu'non, parce qu'alle n'est pas une étrange, mais vous qu'avez une téribe grâce quand vous dansez l'allemande. Le violon n'peut pas vous suivre. Et puis aveu ça vous chantez comme un soleil: en verté plus je vous r'gardois, et plus j'trouvois qu'vous aviez l'air d'un miracle. J'vous ai embrassé aveuc la permission d'la Compagnie, j'étois à moi seul plus ravi qu'touts les bienhureux qui gna eu depuis que l'monde est dans l'monde. Vous serez toujours dans l'idée de ma mémoire; j'vous dis ça hier, ça m'vient encore dans la pensée, parce que c'est une espèce d'amiquié d'ardeur qui fait que j'vous dis ce que j'vous dis, comme si je pouvois être encore plus chenument,

Votre, etc.

MONSIEUX,

VOUS m'dites aveuc d'l'écriture comme par paroles, qu'vous m'aimez ben; j'crois ben en Dieu. J'voudrois ben savoir par queulle occasion vous m'dites ça; c'est p'têtre d'la gouaille qu'vous me r'poussez; tenez, c'est qu'y a des garçons qui avont tant d'amour! tant d'amour! qu'ils le sépartageont à toutes les filles qui voyont; c'est Dieu me pardonne, comme des parpillons qui faisont politesse à une fleur, et puis qui faisont par ensuite comparaison aveuc une autre; si en cas vous n'êtes pas tout d'même, Dieu soit béni. Ça m'fra figurer dans mon esprit qu'vous avez ben d'l'égard pour ma considération; je n'veux plus vous écrire comme ça, car ça mange mon tems, ça recule mon ouvrage, et vote honnêteté avance dans mon intérieur plus que d'coutume; j'suis en attendant,

Votre, etc.

MANESELLE,

VOUS avez dans vote tête des escrupules pour moi dont j'voudrois faire invanoüir la doutance; l'desir d'mon espérance touchant vote sujet, n'veut-y pas dire que je serai vote sarviteur tout au mieux? Premièrement, vous êtes beaucoup belle, et pis moi

j'suis parsévereux; oui, Maneselle, j'voudrois qu'ma vie en soit quatre, et puis les mettre au bout l'une de l'autre, ça seroit pour vous sarvir plus long-tems, l'témoignage de ça n'a pas besoin d'signifiance, car l'article d'la mort me fra tout comme d'un clou à soufflet, et pis quand même j'mourrois, je n'changerois pas pour ça. Les autres filles n'me convenont pas comme vous; qu'alles viennent pour voir auprès d'moi comme sarpeguié j'vous les accueilleront! alles auront beau dire : Monsieur Jérôme, comment ça vati? Eh hu! j'te réponds, par-dessur l'épaule; mais riens, vois dont, s'diront-elles, il est ben fier! comme y fait! Allez, Maneselle, que j'dirai, ça essénutile, vla tout, charchez des fareaux ayeurs. Adieu, Maneselle Nanette, j'prenrons la vanité d'vous aller voir demain avant l'après dîner pour vous dire que j'suis tout en plein,

Votre, etc.

MONSIEUX,

N'VENEZ pas comme ça d'si de bonneheure, comme c'est qu'vous avez venu hier; ma mère vient de m'dire qu'notre linge étoit mal repassé, et qu'ça venoit de ce que vous veniez pas assez tard; faut venir le soir, voyez-vous, car je ne sçaurois vous voir et puis travailler, ça fait deux taschès tout en un coup. En revenant nous revoir demain, n'manquez pas d'amener aveuc vous ste chanson qu'vous avez

chanté d'votre voix avant-hier; ma mère m'a dit qu'alle étoit gentille à manger, c'est une vivante qui s'y connoît, sa Comère qu'est marchande de ça l'y en donne une infinité horibe; gna ytout un jeune garçon qui y sera, qui en sait par cœur tout fin plein; tâchez qu'vote cousin en revenant de Séve tumbe cheux nous, ça fra qu'plus on est de fous et plus on rit; ma maraine Marie-Barbe et puis sa fille alles vianront exprès. Je leur ai fait envoyer dire par hasard qu'alles n'auriont qu'à venir, à moins qu'alles n'ayont pas le tems, comme de raison queuquefois. Pas moins j'suis,

Votre, etc.

MANESELLE,

JE nous avons ben divarti hier, jarnonce qu'vote maraine devise ben! c'est aussi pire qu'vous! cependant pourtant s'il y avoit une pariure à faire de laqueulle de tous les deux qui a plus de chose dans le gazouillage, j'mettrois ma tête à couper qu'vous r'gouleriez votre maraine sur toutes sortes. Pour au sujet de cadet Hustache qui a donc chanté l'plus fort (pendant deux heurs) de la Compagnie, c'est un fignoleux, mais y fait trop l'fendant, à cause qu'il a du bec, et qui sait la rusmétique comme un Abbé, y veut fringuer par d'ssus nous: Y n'a qu'faire de tant faire; je l'connais ben, c'est un petit chien de casseux qui a des sucrés nazis un peu trop de rechef: qu'il n'y ravienne pas davantage à mon occasion tou-

jours, car je le r'muerois d'un fier goût; et sans l'honnêté que j'vous dois, j'y aurions fait voir qu'javons des bras qui valont ben sa langue; ai-je ty affaire d'avoir besoin de ça, moi? il m'a fait tout d'vant vous une dérision sur la chanson que j'avons chanté en vote honneur. Ça fait-y plaisir à un queuqu'un comme je pourrois être? J'voudrois ben voir, pour voir comment y froit pour en faire, lui qui fait tant l'olimberius. Ste chanson alle est belle et bonne, alle devient d'un d'mes amis que je connois qu'est cheux un Bureau d'la Barriere des Invalides, a d'l'esprit, dame! faut voir! et qu'en mangeroit quatre comme cadet Hustache; j'y avons payé du vin pour ça et j'vous l'envoyons, comme vote volonté l'désire.

AIR : *En passant sur le Pont-Neuf.*

Je suis amoureux très fort
(En v'la pour jusqu'à ma mort)
De la plus belle parsonne
Qui gn'aye dedans Paris,
Et c'est squifait que j'ly donne
Mon cœur qu'alle m'avait pris.

Je ly jure sur ma foi
Que je l'aime autant que moi;
Son nom s'appelle Nanette,
Si je peux ly plaire un jour,
Ma fortune sera faite,
Ma richesse est son amour.

La via comme alle est, Maneselle, ça n'sra pas la darnière, car j'en aurons p'têtre encore. J'men irai

demain à Saint-Clou environ la valissance d'huit jours, dont vla mon adresse, à Monsieur Jérôme Dubois, à l'Image Saint-Glaude. J'noze pas vous aller dire mes aguieux, car ça m'froit une peine de chien; ça n'empêche pas que je n'vous quitte avec la même quantité d'amiquié, comme si je n'vous quittois pas pour vous signiffier que j'suis volontiers,

Votre, etc.

MONSIEUX,

J'VOUS souhaite un bon voyage et une parfaite santé, accompagnée de plusieurs autres; vla donc huit jours qu'je n'vous voirai pas qu'dans ma pensée, enfin faut prendre patience; mais j'vous dirai queuque chose touchant l'discours de vote lettre d'hier. Ça n'est pas permis qu'on soye d'mauvaise himeur dans l'plein cœur d'la joye, vous avez roulé vote corps dans la politesse et vous manquez dans la civilité, par la magnère qu'vous avez agi sur la conversation de Monsieur Cadet Hustache, ce garçon il est drôle comme tout, et y n'mérite pas la fâcherie qu'vous ly faites; queu mal y a ty d'rire l'un aveuc l'aute! J'vous dirai qu'dans le monde faut vivre aveuc les vivans, j'sais ben qu'il a fait une moqrie sur vote intention, mais alors qu'on gouaye pour badiner ça n'est pas pour tout d'bon; un joli garçon prend ça d'la part qu'ça vient; j'naurois donc eu qu'à m'fâcher aussi

comme ça drès qu'ma tante m'a dit queuques railles sur la raison du nom que je m'nomme, quand alle a dit : ma nièce Nanette a de l'esprit comme un dragon, c'est dommage qu'alle porte l'nom d'âne pour sa fête ; et moi j'vous ly ai répondu, dame ! comme on répond quand on sçait répondre : allez, si j'suis âne, ma tante, j'n'en ai pas moins la crainte d'Dieu d'vant les yeux ; là-dessus alle s'est tait ben vite comme vous savez, et puis alle a changé d'discours sur un aute langage ben plus moins gausseux. Ça vous montre-ty pas que j'devons être pas tant d'une himeur qui s'offense, comme si c'étoit ben gracieux d'être comme ça. C'est pourquoi faut mieux du caractère aisié qu'du rude ; moi j'aime mieux un mouton qu'un loup, parquoi j'voudrois qu'vous ayez un peu d'douceur pour que j'vous r'gardît comme un mouton, comme j'y serai toujours,

Votre, etc.

MANESELLE,

C'EST ben vrai ce qu'vous dites-là, faut pas s'arrêter à langue d'un moqueux, et puis queuque ça m'fait tout ça ? Pourvû qu'j'ayons une branche d'vote amiquié, j'faisons plus d'contenance d'un filet d'vote paroly que d'un tas d'jazeux qui se faisont gros comme des bœufs, à cause qu'ils avont pour deux yards d'inloquence. Vous n'avez qu'à dire moi j'serai

doux morguié comme d'l'eau d'any pour marque d'obéissance. A propos, je sommes arrivés à bon port, hormis qu'j'ons pensé périr roide comme une barre. Faut que j'vous conte ça. Tenez, Maneselle Nanette, émaginez-vous que je sommes dans un grand bacheau qui voyage à Val-Pont, j'équions à vingt pas d'la grande arche du pont d'Saint-Clou ; j'dis à Jean-Louis à Moyau ! hé ! à Moyau ! vla mon chien qu'étoit soul comme un trente mil gueux, qui force l'gouvernail d'une rude force, ça fait faire au bacheau l'coude. Sarpeguié j'dis, nous vla ben ! j'veux ravirer à mont tout d'même, c'est énutile, et puis tout d'suite la gueule du bacheau pan ! s'écalvantre contre la pile, j'croyois, l'guiabe m'enlève, que j'équions logés ; mais par bonheur j'neûmes pas d'malheur ; j'en fûmes quites pour un pot d'rogome que j'bûmes à la santé d'la providence pour sa peine qu'alle nous avoit présarvés d'aller tertous à la morgue. Je n'craignois de surmarger qu'dans la peur de n'plus être,

Votre, etc.

MONSIEUX,

YA du grabuge à note maison par rapport à moi et ma mère à cause d'vous ; j'étois après à lire vote lettre dont j'nai pas pû achever la fin comme vous allez voir, si bien donc qu'vla qu'est ben, ma mère entrit sur lè champ, alle m'dit bonnement : quoiqu'c'est qu'çà qu'tà là ? Moi, j'dis, rien. Ah, dit-elle,

c'est queuque chose. Ce n'est rien j'vous dis. J'parie, dit-elle, qu'c'est queuqu'chose? Pardy ma mère j'dis ce n'est rien, eh puis quand ça seroit queuqu'chose j'dis, ça n'vous froit rien; là-dessus alle m'arrachit vote lettre et puis alle lisit l'écriture tout du long. Ah! ah! se mit-elle à dire, c'est donc comme ça qu'vous y allez aveuc votre Jérôme Dubois? Ah le chenapan il l'attrapra, c'est pour ly, on ly garde, et toy chienne vla pour toi. Quoi vous vous écrivez d'zécritures en d'sous main? Malhureuse que t'es! vla donc s'que t'as appris au catéchisse? Encore si s'garçon la pouvoit faire un bon assortissage j'dirois. Mais ma mère j'dis, c'est un bon travayeux, je n'sommes pas plus qu'ly, une blanchisseuse n'est pas une grosse Dame; oui da, dit-elle, y a blanchisseuse et blanchisseuse; toy, t'est blanchisseuse en menu, et quand même tu n'blanchirois qu'du gros, drès qu'on za de l'inducation, gueuse! fille de paille vaut garçon d or. Eh ben j'dis ma mère, quoiqu'je n'soyons pas paille, je n'voulons point d'homme d'or ny d'argent, nous en faut un tout comme Monsieux Jérôme Dubois; j'suis fille d'honneur, il est honnête garçon, oüy ma mère, j'nous aimons à cause d'ça, et j'nous aimerons tant que l'corps nous battra dans l'âme; là-dessus alle m'a encore apliqué une baffe d'sus l'visage, et puis alle a dit que j'ly payerois, mais ça n'empêchera pas l'continuage d'lamiquié dont j'suis,

Votre, etc.

MANESELLE,

C'EST pour vous r'marcier d'la magnère qu'vote mère a été r'bouissée par la soutenance d'vote farmeté à mon sujet; et c'est fort mal fait à elle d'avoir dit ça, si j'navons pas des richesses, j'ons un savoir faire. Q'alle ne fasse pas tant la Bourgeoise; si alle a d'la valeur c'est qu'alle a fait une brave et genti-fille comme vous, sans ça j'n'en donnerois pas la moiquié de rien. Pour à l'égard de s'qui est d'moi, j'vous aime tant, qu'au lieur de n'partir qu'lundy, j'décampe demain. Vla quate jours que je n'vous vois pas, m'est avis qu'c'est comme si j'avois été quate mois au Fort-l'Evêcre. Queu diante d'train qu'l'amour, on est comme des je n'sçais pas quoi! j'crois moi que j'suis malade; quand j'traye les bras m'tumbont, j'suis triste; et puis j'pense à vous comme si j'navois qu'ça à faire, et puis quand j'suis couché j'vous lâche d'grosses respirations, comme si on m'avoit fiché l'tour; j'ai beau me r'tourner sur un côté et puis sur l'autre, je n'suis pas pus avancé à quate heures du matin que j'l'étois drès en m'couchant, et puis à la fin j'm'endors gros comme un rien, j'crois que j'vous vois en rêvant, et tout d'suite je m'réveille pour vous saluer, craque, j'ten casse! j'trouve que mon rêve s'est moqué d'moi; je n'sais pas s'que ça veut dire; j'diray à ma mère qu'alle fasse saigner, car c'est comme une fiéve; p't'être qu'd'abord que j'vous voiray ça ira mieux, car j'sens ben que j'sens

ça. J'ai dit à mon cousin qu'je l'priois d'donner ste lettre ci à vote maraine pour afin qu'vote maraine vous la donne du meyeur plaisir qu'jaye en vous estimant, sans oublier la parfection, dont j'suis,

Votre, etc.

MONSIEUX,

DU d'puis qu'vous vla r'venu de r'tour, vous n'avez entré cheux nous qu'deux fois; ma mère, quoi qu'alle y étoit, n'a pas empêché qu'vous ly d'mandiez comment ça va-ty; pour à propos de ce qu'vous y avez parlé touchant sa volonté d'nous voir ensembe, alle vous a donné la parmission de ça pour tous les soirs et vous n'venez seulement pas : ça m'fait d'la peine, parce que j'pense en moi-même qu'vous avez p't-être du sentiment pour une autre parsonne, s'qui froit voir que j'suis comme la moindre au vis-à-vis d'vote cœur. J'avons ben ri hier après note ouvrage. Y avoit cheux nous la même compagnie qu'il y avoit l'jour d'la dergnère fois qu'vous y étiez. L'petit Cadet Hustache avoit été la veuille aux danseux d'corde, il nous a dit l'histoire d'tout ça tout droit comme si pardy c'étoit un Théate; vous auriez ben ri toujours; ah ça! écrivez-moi donc la raison dont je n'vous ons pas vû du d'puis l'jour qu'vous équiez d'un visage comme triste d'vant tout l'monde.

ça vous chagrinoit-y de m'voir? Tâchez d'faire ensorte que j'vous voye un air content comme j'suis, quand j'vous dis que j'suis,

Votre, etc.

MANESELLE,

J'VOUDROIS être mort qui m'en eût coûté la vie, parce qu'vous êtes ben-aise quand Cadet Hustache vous fait rire; j'dirois ben tout comme ly des risées; mais d'abord que j'suis auprès d'vous, je n'sçais pas, j'ai l'esprit sur vote respect comme une bête; quand j'vous r'garde y sembe qu'ma parole s'fourre ytout dans mes yeux, et que j'n'ai d'aute discours à vous dire, que stila d'vous r'garder; j'vois ben qu'vous aimez Cadet Hustache, car vous ly dites toujours : dites-nous donc encore queuque chose; pour moi y m'tuë quand j'l'entends, et c'est la cause pourquoi y a trois jours dont j'vous ai manqué d'voir; et quand j'ons eu st'honneur-là, ça n'étoit parguié pas pour Maneselle Marianne, ny pour Maneselle Babet, ny pour Maneselle Madelon, ny pour Maneselle Tharèse que j'y allois, vantez-vous-en; et sans vanité j'y allois pour vous toute fine seule, alles aviont beau faire les faraudes en magnere d'être agréyables, ça n'me faisoit seulement pas déranger l'attache d'ma vûe de d'sus vote parsonne, gna qu'vous qui m'semble une parle d'or et qui m'fait du plaisir à voir; au lieur qu'ça soit

de d'même du côté d'vous, j'vois qu'vous voyez sticy stila aveuc autant d'plaisir que d'satisfaction, et Cadet Hustache encore plus fort; hé ben, vous n'avez qu'à l'garder; pour moi j'aime mieux créver d'chagrin par l'absence d'vote présence, que d'voir s'p'tit chien-là cheux vous comme y est; c'est vrai, car foi d'honnête garçon j'suis envieux de l'y autant qu'je n'serois pas envieux si j'n'avois pas l'amour dont j'suis,

Votre, etc.

MONSIEUX,

FAUT s'taire avant que d'parler; c'est ben vilain d'être envieux sans l'occasion d'un sujet; Cadet Hustache est drôle, mais j'ne vous changerois pas pour deux comme l'y. T'nez, Monsieur Jérôme Dubois, j'm'en vas sans comparaison vous faire une comparaison; ah ça! suposons qu'Cadet Hustache est un chat, là! et puis vous, vous serez un chien, excusez au moins, c'est que j'supose ça. Et moi j'serai, révérence parlé, une Dame, que j'serai la maîtresse du chat et puis la maîtresse du chien; n'est-y pas vrai que s'chat fra des singeries! Et pis moi, j'rirai. L'chien aura une autre magnère pour être avenant, y m'suivra, y m'carressra, et moi je l'flattrai, et j'aurai envers l'y une façon d'amiquié, parce qu'c'est par amiquié que ste pauvre bête fait tout ça; au lieur que l'chat n'jouë qu'par accoutumance et pour la récréance d'ly-même,

ça m'réjouira mes yeux de l'voir; mais vla tout; par ainsi vous voyez ben qu'c'est vous qui est pus-tôt dans la perférance que j'choisis pour l'meyeur partage; vous en voulez à Cadet Hustache de s'qui vient cheux nous, moi je n'peux pas l'renvoyer; voyez donc, ça seroit-y gracieux? Ma mère trouvroit ça une injure pire qu'une offense dont on froit au jeune homme, parqu'c'est une mal'honnêté d'être incivile au sujet du monde sans sujet, et puis aveuc ça ma mère m'demandroit d'où vient qu'ça est comme ça? Faudroit donc après que j'dise, c'est Monsieux Jérôme Dubois qui veut qu'ça soit comme ça, parce qu'si ça n'est pas comme ça, y s'renvoyera l'y-même d'cheux-nous; ensuite ma mère alle froit l'train comme un sarpent, et j'en serions mauvais marchands; v'nez plûtôt rire tout d'même qu'les autres, et puis ensuite vous voirez qu'je n'frai d'l'amiquié qu'à vous, parce que s'n'est qu'à cause d'vous que j'suis,

Votre, etc.

MANESELLE,

J'AI agi selon comme vous vouliez l'jour d'la Fête, j'ai venu cheux vous toute la journée et m'est avis que j'ai ben fait, car vous m'avez marqué des signes d'amiquié une fière bande, j'veux être grenouille si je n'croyois pas être dans l'finfond du Paradis; ça n'empêche pas que je n'souffre une souffrance qui

m'fra périr mon corps; j'ai à tout moment l'cœur comme si vous me l'serriez à deux mains. J'm'en vas vous écrire au bout d'ça une chanson dont c'est moi qu'est l'ouvrier, je n'savois pas que j'savois faire de ça, vous êtes morguié pire qu'une maîtresse d'école, car c'est vous qui m'donne d'la capableté dans l'esprit. Vla donc qu'vous allez chanter la chanson qu'c'est moi qu'j'a travaillée hier au soir avant d'm'endormir.

CHANSON

SUR L'AIR : *Dedans Paris queulle pitié d'voir tant de filles pleurer.*

L'amour est un chien de vaurien
Qui fait plus de mal que de bien;
Habitans de galere
N'vous plaignez pas d'ramer,
Votre mal c'est du suque
Près de stila d'aimer.

Ce fut par un jour de printems
Que je me déclaris Amant,
Amant d'une brunette
Bell' comme un Curpidon,
Portant fine cornette
Posée en papillon.

Alle a tous les deux yeux bryans
Comme des pierres de diamant,
Et la rouge écarlatte
Que l'on voit zaux Goblins
N'est que la couleur jaune
Au prix de son blanc tein.

Alle a de l'esprit fièrement
Tout comme un garçon de trente ans,
Ça vous magne d'l'ouvrage,
Dam' faut voir comme ça s'tient;
L'diabe m'emporte, une Reine
N'blanchiroit pas si bien.

J'sçais bien qui n'tiendroit qu'à moi.
De l'épouser si all' vouloit :
Son sarviteur très-humbe
Attend sa volonté,
Si ça se fait ben vîte
Fort content je serai.

Ma mère m'voit tous les jours amaigrir, alle croit qu'j'ai d'la maladie, alle a prié note voisine qu'alle s'en aille à la bonne Sainte Genevieuve pour auquel une de mes chemises touche à sa Châsse et qu'ça m'guériroit, moi j'la prierois plustôt pour que j'fasse mon d'mariage aveuc vous; j'irai demain vous civiliser, et puis je frons un entrequien d'conversation là-dessus, pour en cas qu'ça vous fasse plaisir que j'fasse parler ma mère à vote mère, afin que j'voyons la définition de tout ça, par quoi j'serai infiniment,

Votre, etc.

MONSIEUX,

VOUS avez sorti d'cheux nous venderdy en façon d'un homme qu'est comme une fureur pour la cause que j'vous ai pas consenti sur la d'mande auquel

vous m'avez dit que je vous dise une réponse; y a encore du temps pour que j'nous avisions d'être mariés. A Pasques prochain qui vient, j'nauray qu'vingt-trois ans. Faut vous donner patience pardy, moi, j'veux encore queuqu'tems faire la fille, et puis quand la fantaisie d'être femme m'prendra j'vous l'dirai; ma maraine dit comme ça, qui gna pas d'tems plus genty pour une jeunesse que où-ce-qu'on se fait l'amour; par ainsi quoi-qu'ça vous coûte pour n'pas attendre un peu plus davantage? Ça n'peut pas vous enfuir. Voyez par exempe ma Cousine Manon qu'alle est mariée depuis il y a quate mois, hé ben, alle est devenue sérieuse, sérieuse, comme un détéré, au lieur qu'alle étoit quand alle étoit fille si de bonne himeur, qu'c'étoit la parle des creyatures qui ont plus d'joyeuseté dans une compagnie. J'vous diray qu'j'avons chanté ste chanson qu'vous m'avez fait, tout le monde dit qu'vous avez d'l'émagitation comme la parole d'un ange; et ça m'fait dans l'cœur comme si c'étoit un petit brin d'vanité, qu'vous soyez mon sarviteur d'la même attache que j'suis,

Votre, etc.

J'irons Dimanche manger des beugnets cheux ma maraine, y yaura fierment d'monde, v'nez-y, j'croiray qu'gn'aura qu'vous seul.

MANESELLE,

SI vous n'm'aimez pas vous n'avez qu'à me l'faire à sçavoir, parce que si ça est, j'n'en serai pas pus pauvre; tenez nous autes j'ne nous en raportons pas aux gisticulemens des yeux, dont l'cœur leux donne des démentis. Dimanche, en joüant au pied d'bœuf, vous tâchiez toujour d'attraper la main à Cadet Hustache pour l'y commander d'embrasser la compagnie, à celle fin qu'vous y trouviez vote cottepart; vous aviez beau m'présenter des clins d'œil pour m'faire bonne bouche, il n'me passions pas l'nœud d'la gorge; apparamment qu'je n'suis pas genty, suivant le goût d'vote magnere; mais j'ai du cœur toujours, et si vous équiez aussi ben un garçon tout comme moi, j'nous saboulerions jusqu'à tant que l'guet nous menît cheux l'Commissaire qui vous condamneroit à avoir tort, parce qu'vous êtes une manqueuse de parole. N'm'avez-vous pas dit comme ça que quand j'nous serions aimé avec d'lamour, je comparaisserions d'vant un Prêtre au sujet du mariage? A st'heure-ci qu'Cadet Hustache vous a engueusée, y sembe quand j'vous parle d'amiquié ça vous dévoye, et puis quand j'vous d'mande si vous voulez que l'Saquerment n'fasse d'nous deux qu'une jointure, vous m'dites qu'vous n'vous sentez pas d'vacation pour la chose; ça étant, dites-moi du oui ou du non, si vous voulez rompe la paille aveuc moi, parce que je n'veux pas être l'dindon d'vos attrapes, y en a d'autes qu'vous qui n'm'en

r'vendront pas comme vous m'en avez r'vendu, car j'ferai ce qui faut faire pour ça; tout l'monde n'trichera p'têtre pas,

Votre, etc.

MONSIEUX,

VLA donc comme vous y allez? Ce que vous faites-là est traître comme un chien, avec vote engueusement et vote cadet Hustache; quoi qu'tout ça veut dire? J'vois ben vote allure, vous voulez m'faire enrager à celle fin que j'vous fasse des duretés, pour qu'vous disiez après qu'c'est moi qu'est l'original de note brouillerie, et puis vous m'souhaittrez l'bonjour, pas vrai? Faloit m'dire ça plûtôt, j'n'aurois pas tant fait bisquer ma mère. La pauve femme! alle avoit ben raison! mais que vous êtes genty aveuc vos complimens! quoi qu'c'est que l'dindon d'mes attrapes? Allez, Monsieux, vous êtes un diseux d'sottises; allez vous promener et Cadet Hustache ytout; j'avons Dieu marci ce qui faut pour être glorieuse d'note honneur. Y a deux ans que j'voulois entrer pour être Sœur blanchisseuse, à l'Hôtel-Dieu, j'iray da, et drès dans huit jours; tout s'qui m'fait d'la peine, c'est qu'j'avois du plaisir à vous aimer; j'serois ben malheureuse si ça m'duroit; mais j'prieray l'bon Dieu à toutes les fois que j'penserai à vous, et puis p'têtre que j'ny penserai plus. Allez, faut qu'vous

soyez ben mauvais pour m'avoir dit toutes les feintises d'amiquié que je prenois pour du vrai; parsonne ne m'sera de rien et pour le coup j'suis,

Votre, etc.

MANESELLE,

J'VOUS demande pardon comme si j'vous d'mandois l'aumône; j'vous ai fait du chagrin, ce n'est pas par exprès, c'est que j'vous aime si tériblement qu'japréhendois comme le feu d'vous pardre, j'vous aurois pardue si Cadet Hustache vous avoit trouvé d'la pente pour son inclination, j'croyois ça; et j'men allois aller demain cheux lui aveuc ma canne pour nous batte à l'espadron, j'sais magner ça, et j'nous serions r'layé infiniment : ah Maneselle Nanette! que j'vous suis ben obligé qu'c'est moi qu'vous aimez tout seul; je m'moque à st'heure-ci que Cadet Hustache fasse le p'tit riboteur risibe; quand y vous divartira, ben au lieur de l'y en vouloir, j'ly payeray queuqu'chose. Ah ça racommodez-vous donc nous deux; aussi non j'mengage soldar dans la guerre, j'iray par exprès m'faire blesser, et puis j'dirai qu'on m'porte à l'Hôtel-Dieu à Paris, là où ce que vous seriez Sœur; j'vous frois d'mander pour qu'vous m'voyez dans mon lit; on auroit beau m'guérir, j'n'en revienrois pas pour ça. Voyez queul belle gracieuseté qu'vous auriez d'voir mourir tout-à-fait,

Votre, etc.

MONSIEUX,

J'SUIS bonne, moi, et ça fait que j'nay pas un brin d'rancune; j'pleurois comme une folle hier d'nous voir fâchés tous les deux pour l'amour l'un d'l'autre; ma mère vint à venir, alle vit que j'tenois ma tête d'une main, et puis mon mouchoir de l'autre; moi je m'léve par semblant de rien pour sortir un peu, alle m'dit : où qu'tu vas? queuqu't'as? t'as les yeux moüillés? alle m'prend par le bras, alle veut que j'ly conte l'occasion pour quoi qu'j'avois l'air d'une couleur pâle et puis les yeux gros; j'li dis que j'veux être Sœur à l'Hôtel-Dieu, alle se met à pleurer ytout, et puis moi je r'pleure encore : ah, dit-elle, j'aime mieux qu'tu sois mariée qu'd'être Religieuse; tiens, ne pleure pas, qui qu'tu veux épouser, tu n'as qu'à dire; mais dis donc? Veux-tu d'Monsieur Jérôme Dubois? Là-dessus j'ly montris vote darniere lettre; oh ben, dit-elle, puis qu'y t'aime ben, je n'veux pas qu'il s'engage soldar; tu n'as qu'à voir si tu l'aime ben ytout; y n'a qu'à venir me parler ça sera bientôt fait. Là-dessus je l'ai embrassée d'tout mon cœur; venez donc ben vîte; allez, si vous sçaviez que j'suis aise, au prix d'hier; je voudrois déja être fiancée, ça feroit que je serions ben près d'être mariés; queu plaisir que j'auray d'être vote servante et femme.

LETTRE DE M. CADET EUSTACHE

A

M. JÉROSME DUBOIS.

VLA bian des fois que j'nous sommes essayés de prendre la licence d'vous dire par écriture note compliment sur vote mariage avec Maneselle Nanette Dubut; j'ons toujours été en arrière de note désir. Cependant pourtant j'y passons dans la moulure d'vos lettres pour un fignoleux. A vote avis j'faisons trop le fandant, et j'y voulons fringuer par-dessus les autres, à cause que j'ons du bec, et que j'sçavons la rusmétique comme un abbé. Vous dites comme ça q'vous nous connoissez ben, et que j'sis un p'tit chien d'casseux qui a des sucrés nazis un peu trop d'rechef! J'ons d'la r'souvenance, et j'sçavons qu'ils ont fait tout d'vant vous une dérision sur la chanson que j'prime la valicence d'entendre quand j'étions d'la compagnie où on la chantoit en l'honneur de stella qui chante comme un soleil, qui a de la pensée dans le cœur dont al peut s'vanter qu'sa conscience n'a pas

une épingle à redire! Aussi plus j'la r'gardons même au jour d'aujourd'hui qu'al est Madame vote Femme, et plus j'trouvons qu'al a l'air d'un miracle... Eh ben, M. Jérosme, j'sis fâché à présent d'vous avoir fait une manque d'bienveillance, car morgué j'vous disons avec d'lécriture comme par paroles, q'j'vous aimons ben et vote femme y tout. Le saquerment n'faisons d'vous deux qu'une jointure qui n'étions pas comme celle des autres que j'passons dans notre bachot pour à celle fin de prendre les frais d'liau dans l'bain d'la rivière. A propos de ce qui est en cas d'jointure, j vous dirons q'j'nous sentons d'la vacation pour la chose du mariage à l'endroit de Maneselle Louison. Car voyez-vous, j'n'voulons pas faire avec elle comme Charlot Colin a fait à l'endroit de Maneselle Magdelon qui est votre belle-sœur, parce que Maneselle Nanette Dubut, qui est vote femme, étoit fille de sa mère que j'ons bian pleurée, le jour du jour qu al est morte. Dame, c'étoit une vivante qui aimions les chansons, et qui s'y connoissoit tout aussi-bian qu'sa commère qui est marchande d'çà, et qui l'y en donnoit une infinité horibe. Pour ce qui est en cas d'ça, M. Jérosme, j'allons vous faire voir qu'tout ainsi qu Madame votre Femme qu'étoit morgué pire qu'une maitresse d'école, puisqu'al vous a fait l'ouvrier de ste chanson qu'vous travaillites le jour du soir avant d'vous endormir. Maneselle Louison me donne ytout d'la capableté dans l'esprit! Dame, je n'ons pas comme vous l'talent d'la constraction, qui fait qu'tout le monde dit qu'vous avez d'l'imagination comme la parole d'un ange! Comme j'avons encore note chanson toute fraîche

dans l'idée d'note mémoire, j'allons vous la coucher tout d'son long dans l'écriture d'note lettre, pour à celle fin que j'sçachions d'vous si dans la conscience d'note cœur, j'pouvons l'adresser à stella qu'j'voulons fester le jour de d'main, qui sera le jour de sa Fête.

CHANSON GRIVOISE

AIR : *Qu'est-ce qui veut sçavoir l'histoire de Manon Giron.*

Y 'Allons Cadet point d'paresse
Faut fester Louison ;
Not cœur qu'iavons d'la tendresse
Vaut un Apollon.
Je n'voulons pas qu'il soupire
Quand j'haussons la voix ;
Mais j'voulons qu'il nous inspire
Sur le ton grivois.

Louison n'fait jamais la fière
Avec ses amis,
Al' fçait la noble magniere
Des Dam's de Paris.
Quand al' boit, et quand al' chante
Al' rit de bon cœur,
Al' est comme Madam' sa Tante
Toujours d'bel-humeur.

C'matin dans son p'tit ménage
Qual' a fait frotter,
Les Commer's du voisinage
Viendront la fêter,
Mais Nicolas qui babille
Comme un perroquet,
En revenant d'la Courtille,
A pris not bouquet.

V'la qu'pendant qu'il s'achemine
Pour v'nir aveuc nous,
Un' dam' qu'avont bonne mine
L'y fait les yeux doux.
Tout en causant al' s'approche
L'ap'lant son amy,
Pis not bouquet al' accroche
En se moquant d'ly.

Pour nous vanger d'sa malice
J'y jettons not chapiau,
J'voulons courir, l'pied nous glisse,
J'tombons dans l'ruissiau;
J'nous r'levons, al' nous échappe,
J'nosons dire rien;
Mais, morgué, si j'la ratrape
Al' nous l'payra bien.

Tout en r'mettant nos jartières,
A la Plac' Maubert,
J'avons trouvé deux bouqutières
Qui' ont l'bec ben ouvert;
Qu'as-tu donc? m'dit la plus belle,
T'as l'air tout fâché,
Tien d'mes fleurs, par'ta chapelle
J'te f'rons bon marché.

V'la qu'tandis que j'me décrotte
Al' arrange au mieux
De gros œillets une botte
Qui charmont les yeux.
Tien, m'dit-elle, en conscience,
C'a vaut du jasmin,
Pis m'faisant la révérence
Al' m'les met dans la main.

V'la l'aut son tour qui m'guette
Et m'prend au colet,

D'mes fleurs, dit-ell', faut q't'achepte ;
Y allons mon poulet.
V'la qu'en r'culant en arriere
J'tombons sur le dos,
Pis j'renversons d'un' laitiere
La crème et les pots.

Sur mes œillets qu'al' m'arrache
Al' met son cruchon ;
Not bouqutière qui se fâche
R'troussant son chignon,
En r'levant son inventaire
L'y bail deux soufflets,
Et dit en la jettant par terre,
Rend-moi mes œillets.

V'la qu'Messieux d'la populace
Pour les séparer
Avec les Dam's d'la place
S'mettions à jurer.
Com' j'naimons point leurs querelles
Non plus qu'leurs caquets ;
J'on laissé là nos d'moiselles
Avec leurs bouquets.

Du nôt j'ons bonne espérance
Que Louise rira,
Si j'avons la parférence
Al' nous parmettra
D'l'embrasser à la franquette
Tout comme j'faisons
Quand j'alons à la guinguette,
Et que j'y dansons.

Oh ! ça, M. Jérosme, point d'dissimulance, et pis qu'vous êtes un garçon dont la façon qu'vous pensez

naibelment est aussi bian du vrai comme Maneselle Nanette Dubut avoit d'l'honneur avant qu'al' fut Madame vot Femme, dites-nous, par écriture, si vous êtes aussi content d'not chanson que d'celle que vous envoyîtes à vot bian-aimée qui devenoit d'un d'vot amis qu'est cheux un Bureau d'la Barriere des Invalides, et qui en mangeroit quatre comme vous... J'ons bian autant d'apétit qu'ly, et si j'n'mangeons pas dans l'même plat. Quoiq'vous n'soyez qu'un Guernouyeux j'savons qu'vous avez plus d'inspériance dans la vérité qu'non pas un habil homme. Vos lettres sont gentilles à manger par où j'nous doutons qu'vous avez encor plus d'esprit que d'mérite, et marque d'çà c'est qu'j'vous envoyons not chanson qu'j'avons écrite comme par exprès pour vous; j'voudrions bian qu'en r'lachant vot bachot d'not bord j'puissions vous racueillir tous deux avec Maneselle Louison, pour à celle fin de la fester par ensemble; ça froit un quatribor d'amiquié; et pis j'nous arrangerions pour vous faire avoir à bonne mesure queuques articles de ce que j'allons vous détailler. J'les avons fait treiller dans l'inventaire de ce qui ne s'est pas trouvé dans un grand petit navire de Siam poussé par la tempête dans la rivière des Gobelins, qui est venu échouer contre un tas de fumier à not porte au biau mittant d'not cour. Par l'examen que j'en ont fait aveuc Nanette Dupuy en bûvant l'rogome au Cimetière Saint Jean, j'ons remarqué qu'biaucoup d'articles de st'inventaire font partie de stila d'nos commères d'la Halle. J'vous en envoyerons un extrait pour à celle fin d'en bailler la communiquance à not joyeux Char-

bonnier d'la Foire, qui, comme oratorien des Harangères et d'nos Camarades, ayant fiché dans l'idée d'sa mémoire toute l'inloquence de leur parlementage, en a fait un *Dejeuné d'la Rapée,* dont M. le Public de Paris a bian voulu payer les frais. Mais comme dans la première opression qui en a été moulée à la Grenouillère on y a coulé en douceur des libertances qui empêchions qu'tous les yeux ne luissent, j'vous prions, M. Jérosme, d'y bailler vos abstractions en cas qu'Maneselle Manon voulut attirer d'nouveaux charlatans dans sa boutique en rechauffant un déjeuné dans un plat de son invention. J'consentons qu'en j'tant une touche de note gaudron sur les merlans d'Nanette Dupuy, et en fermant la bouche à stila qui l'y en baille pour son argent, al' couse avec l'éguille de not marchande d'filets pour qu'ça s'voye d'plus loin, les quatre *Bouquets* qu'j'ons entendu gasouiller par le même oisiau dont une des plumes a fait l'écriture d'vos lettres à Maneselle Nanette Dubut. J'voudrions bian en tirer une de ses aîles, dame j'aurions la science du stilage, et pis j'mettrions en biau habillement tout ça qu'limagination nous pousse au cœur quand j'allons civiliser Maneselle Louison, et quand j'faisons un entretien d'conversation pour ce qui est en cas du plaisir qu'j'avons à cause d'lamiquié que j'goutons pour al', et qu'j'voulons sous vot respect se partager aveuc vous et Madame vot Femme, et pis, crainte d'ennuyance, j'finissons parce qu'j'nons rian à dire sinon qu'j'vous allons porter not lettre pour vous tirer note révérance dans l'plin cœur de la joye. Dame, j'avons roulé not corps dans la politesse, j'n'manquons

pas dans la civilité comme vous voyez par la magniere dont j'agissons aveuc vous, pis qu'j'voulons être comme d'coutume,

M. JEROSME,

Vot très-humble serviteur CADET EUSTACHE, Maître Passeux tout en devant des Invalides, demeurant sur la gauche du chemin qui enfile tout droit au gros Caillou.

THÉATRE

LES TROQUEURS

EN UN ACTE

Représentés pour la première fois
sur le théâtre de la foire Saint-Laurent, le 30 juillet 1753.

PERSONNAGES

LUBIN, amant de Margot.

LUCAS, amant de Fanchon.

MARGOT, fiancée avec Lubin.

FANCHON, fiancée avec Lucas.

LES TROQUEURS

SCÈNE PREMIÈRE.

LUBIN seul.

AIR : *Tout cela m'est indifférent.*

QUAND sur ses vieux jours un garçon
Devient le mari d'un tendron,
Un galant rit de sa folie;
Le reste est bientôt projetté :
Mais qu'un bon vivant se marie
Les rieurs sont de son côté.

ARIETTE.

On ne peut trop tôt
Se mettre en ménage;
J'ai beaucoup d'ouvrage;

Et le mariage
Est mon vrai balot.
Un contrat m'engage,
J'épouse Margot.
Son humeur volage
Est presque le gage
D'un mauvais lot.
Mais contre l'orage
On met en usage
Les moyens qu'il faut.
Une femme est sage
Quand l'homme en un mot
N'est pas un sot.

SCÈNE II.

LUBIN, LUCAS.

LUBIN.

Nous voilà fiancés par un double contrat,
L'indolente Fanchon va devenir ta femme.

LUCAS.

L'égrillarde Margot va te mettre en état
De chanter chaque jour une amoureuse game.
Compère, es-tu content de ton marché, dis-moi?

LUBIN.

Et toi, compère?

LUCAS.

Et toi?

LUBIN.

Parles, toi;
Es-tu bien satisfait?
Compère, es-tu bien aise?

LUCAS le montrant au doigt.

Pour Margot tout de feu.

LUBIN le montrant à son tour.

Pour Fanchon tout de braise,
Es-tu bien satisfait?

LUCAS.

Compère, es-tu bien aise?

LUBIN.

Mais, dis auparavant?

LUCAS.

Tu le veux? Tiens, ma foi,
Je ne sçais. Mais Fanchon est lente et paresseuse.

LUBIN.

ARIETTE.

Margot, morbleu,
Est par trop joyeuse,
Elle est jaseuse,
Gausseuse

Pour peu
Qu'on la mette en jeu
Elle prend feu. *Fin.*

La voilà quinteuse,
Grogneuse,
Fâcheuse.
Dites-lui
Oui,
Elle répond
Non,
Oui,
Non.
Non,
Oui;
Un démenti
Vous met en colère,
Prend-on le parti
De la faire taire?
Le bruit double encor;
Jamais d'accord.
On se désole,
Soufflets vont leur train,
On les rend soudain,
Et le bonnet vole.

Margot, etc.

LUCAS.

Le défaut de Fanchon me fait maigrir la trogne;
Son air froid, engourdi, m'a désolé vingt fois.

LUBIN.

Tiens, nous avons été par trop vîte en besogne,
Margot te convient mieux.

LUCAS.

C'est bien dit, je le crois.

LUBIN.

Je m'accommoderois de Fanchon à merveille.

LUCAS.

Troquons.

LUBIN.

Va.

LUCAS.

Tope.

LUBIN.

Allons.

Ensemble.

Le changement réveille.

ENSEMBLE.

Lubin.

Troquons, troquons,

Lucas.

Changeons, compère,
Point de façons;
Foin du Notaire.
Tiens, déchirons

Ils déchirent leurs contrats.

Ce biau chiffon,
Troquons, troquons,
Changeons, compère,
Rien n'est si bon.

LUBIN.

Mais de chacun de nous la future s'avance;

LUCAS.

Faisons-les consentir.

LUBIN.

Va. Nous allons conclure.

SCÈNE III.

LUCAS, LUBIN, MARGOT, FANCHON.

LUCAS prend Margot sous le bras.

Bon jour, Margot.

LUBIN.

Fanchon, bon jour.

FANCHON.

Tu te trompes!

LUBIN.

Non, ma chère.

MARGOT à Lucas qui lui baise la main.

Mais finis donc.

FANCHON à Lubin qui lui en fait autant.

Veux-tu te taire?

MARGOT, FANCHON.

A ton ami peux-tu jouer ce tour?

FANCHON.

Margot va m'en vouloir.

MARGOT.

Fanchon sera jalouse.

LUBIN à Fanchon.

Écoute; c'est moi qui t'épouse.

LUCAS à Margot.

C'est moi qui serai ton mari.

MARGOT lui montrant Lubin.

ARIETTE EN QUATUOR.

Eh non, c'est lui.

LUCAS.

Eh non, c'est moi.

LUBIN à Fanchon.

Nous nous unirons aujourd'hui.

FANCHON.

Pas avec toi;
C'est avec lui.

LUBIN.

C'est moi qui serai ton mari.

FANCHON montrant Lucas.

C'est lui.

LUBIN.

Moi, moi.

MARGOT.

Lui, lui.

QUATUOR.

Eh non, c'est lui.
Eh non, c'est moi.

MARGOT.

ARIETTE.

D'un amant inconstant
L'amour se vange;
Même à l'instant
Que son cœur change,
Il n'est pas content;
C'est où ce Dieu l'attend.
Des feux d'un volage
On est peu flatté;
Le plus doux langage
Est toujours rejetté
Quand il est l'hommage
De la légéreté.
Sans alarmer Flore,

Le badin Zéphir
Vole avec plaisir
Sur les fleurs qu'elle fait éclore.
Un tendre soupir
Bientôt le rappelle,
Il revient près d'elle
Sur l'aîle du Désir.
D'un amant, etc.

FANCHON lentement.

AIR : *Pourvû que Colin, ah, voyez-vous.*

On dit que l'Hymen est bien doux,
Pour moi c'est un mystère :
Qu'importe l'un ou l'autre époux,
Pourvu que l'on soit femme, voyez-vous ?
Le choix ici n'est pas fort nécessaire,
Tous deux ne valent guère.

Margot, si tu m'en crois, nous les laisserons faire.

LUBIN et LUCAS.

Bon, bon, Fanchon entend déjà raison.

Pendant ce temps Fanchon et Margot se parlent à l'oreille.

MARGOT à part.

Je l'en dégouterai.

Haut.

Terminons donc l'affaire.

LUCAS.

Ah ! quel bonheur ! Margot pense comme Fanchon.

LUBIN.

ARIETTE EN QUATUOR.

Changeons, ma chère.
Troquons, troquons.

LUCAS.

Troquons, troquons,
Changeons, ma chère.

Margot.

Troquons, troquons;

Fanchon.

Changeons, compère.

TOUS QUATRE.

Troquons, troquons;
Changeons, compère.

Lubin emmène Fanchon.

SCÈNE IV.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

Vive, vive Margot, j'aime son caractère.

MARGOT à part finement.

Oui, tu vas l'éprouver.

LUCAS.

Que nous serons heureux!

MARGOT ironiquement.

Tu me parois charmant.

LUCAS.

Que tu sçais bien me plaire!

MARGOT se moquant de lui.

Je brûle d'être à toi.

LUCAS.

Viens donc combler mes veux.

MARGOT.

ARIETTE.

Ah! qu'il me tarde
De te voir mon époux;
Sur-tout prends bien garde
D'être jaloux.
Quand un galant me flatte
Je ne suis pas ingrate.
Si tu raisonnois,
Tu verrois
Ce que je ferois.
J'aime la dépense;
Ainsi je pense
Que tu sçauras gagner
De quoi faire régner
Chez moi l'abondance,
Les jeux et la danse;
Car autrement
Je fais serment

Que le tapage,
L'outrage,
La rage,
Feront ravage
Dans ton ménage;
C'est mon dernier mot.
A ce prix, nigaut,
Épouse Margot.
Jusqu'au revoir, magot,
Magot, magot,
Magot.

Jusque dans les coulisses.

SCÈNE V.

LUCAS seul.

Va, va, j'épouserois morbleu plûtôt le diable,
Ah, Fanchon, qu'à présent tu me parois aimable!

ARIETTE.

Pauvre Lucas
Quelle est ta peine,
Une femme hautaine
Ne te va pas.
Sans cesse la gêne,
L'aigreur, l'altercas,
Les cris, le tracas,
Les pleurs, le fracas,
Sept fois la semaine

Joueront une scène,
Où tout hors d'haleine
Tu chanteras
Hélas, hélas, hélas,
Sortons d'embarras.
Fanchon est ma reine,
Je cours de ce pas
Reprendre ma chaîne;
Ah, qu'elle a d'appas!

Il sort.

SCÈNE VI.

LUBIN seul.

J'ai cru faire un beau coup en changeant de future,
Margot étoit mon fait : peste soit du marché!
Avec Fanchon, hélas! il faudra donc conclure,
Qui, moi! garder Fanchon? J'en serois bien fâché.

ARIETTE.

Sa nonchalance
Feroit mon tourment,
Une heure elle balance
Pour dire froidement,
Oui-dà... Vraiment...
Plaît-il... Comment?...
Chaque mot est si lent
Que j'en perds patience.
Ou bien en silence

D'un pas chancelant
Elle s'avance,
Puis marche en dormant,
Rit en bâillant.
Quelle différence
De ce tempérament
A la pétulence
De celle que j'attend?

SCÈNE VII.

MARGOT, LUBIN.

LUBIN.

Margot?

MARGOT.

Eh bien?

LUBIN.

Rends-toi, j'ai reconnu ma faute.

MARGOT.

Tout beau, tu comptes sans ton hôte.

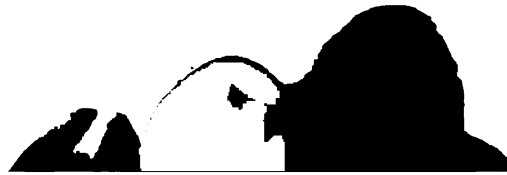
LUBIN.

ARIETTE.

Sans , comment va le désir conjugal?

MARGOT.

Mal.



LUBIN.

Oh! dès ce soir, tu porteras mon nom.

MARGOT.

Non.

LUBIN.

Va, tu ne penses pas ainsi.

MARGOT.

Si.

LUBIN.

Méprises-tu mon tendre effort?

MARGOT.

Fort.

LUBIN.

Tu veux donc mon ennui?

MARGOT.

Oui.

LUBIN.

Fais-moi plûtôt un amoureux défi.

MARGOT.

Fi.

LUBIN.

Ta cruauté me désole.

MARGOT.

Va, cours, fuis, sors, vole
Sur les pas de Fanchon, je m'en tiens à Lucas.

LUBIN.

Reçois mon repentir.

SCÈNE VIII.

LUBIN, MARGOT, LUCAS, FANCHON.

LUCAS à Fanchon.

ARIETTE EN QUATUOR.

Ne me rebute pas.

FANCHON montrant Margot.

Oh, laisse-moi, voilà la tienne.

LUBIN.

Non, c'est la mienne.

MARGOT montrant Fanchon à Lubin.

Voilà la tienne.

LUCAS.

Non, c'est la mienne.

MARGOT se saisissant de Lucas.

Je prends le mien.

FANCHON sautant sur Lubin.

Chacun le sien.

LUBIN à Fanchon qui le tient au collet.

Le diable t'emporte!

LUCAS tenu par Margot.

Ah, quel embarras!

MARGOT et FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUBIN.

Peut-on, hélas!
Me punir de la sorte.

FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUCAS.

Le diable t'emporte!

MARGOT.

Tu m'épouseras.

LUBIN s'échappant.

Ah! Margot.

LUCAS s'échappant.

Ah! Fanchon.

MARGOT, FANCHON.

Quel acccès te transporte?

LUBIN à Margot.

Reprends-moi.

LUBIN et LUCAS.

Que je sois ton époux.

MARGOT et FANCHON.

Vous avez fait la loi.

LUBIN et LUCAS.

Je t'en prie à genoux.

Ils se jettent à genoux.

MARGOT riant.

Fanchon? Ah, ah, ah, ah, ah.

FANCHON riant.

Margot? Ah, ah, ah, ah, ah.

LUCAS.

Cruelle.

LUBIN.

Traîtresse,
Pardonne-nous.

LUCAS.

Pardonne-nous.

FANCHON.

Fileras-tu doux?

LUCAS.

Je filerai doux.

MARGOT à Lubin.

Au logis je serai maîtresse.

LUBIN.

Maîtresse.

FANCHON à Lucas.

Et tu m'obéiras sans cesse.

LUCAS.

Sans cesse.

MARGOT.

Fanchon, je me résous.

FANCHON.

Margot, je me résous.

LUCAS se relevant.

Fanchon, quelle allégresse !

LUBIN se relevant.

Margot, quelle allégresse !

FANCHON et MARGOT.

Remettez-vous !

LUBIN et LUCAS se remettant à genoux.

Quelle tristesse !

MARGOT.

Fanchon.

FANCHON.

Margot.

MARGOT.

Cédons.

FANCHON.

Cédons.

LUBIN et LUCAS.

Quelle allégresse!

MARGOT.

Levez-vous.

FANCHON.

Nous en ferons, ma foi, de commodes époux.

TOUS QUATRE.

Quelle allégresse.

On danse.

JÉROSME

ET

FANCHONNETTE

PASTORALE DE LA GRENOUILLÈRE

EN UN ACTE

Représentée pour la première fois
sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 18 février 1755

PERSONNAGES

FANCHONNETTE.

JÉROSME, amant de Fanchonnette.

CADET, frère de Fanchonnette.

La Scène est à la Grenouillère au bord de l'eau.

JÉROSME

ET

FANCHONNETTE

PASTORALE

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉROSME seul.

AIR : *Quand tu battras la retraite.*

Tout à la bonne franquette,
Je ne sçais pu que d'venir
Du d' puis qu' la bell' Fanchonnette
M'fait désirer du plaisir :
Pour l'oublier j'ons beau boire,

Ça n'empêche pas qu' l'Amour
N' fasse en son honneur et gloire
De mon pauvre cœur un four.

AIR : *Rossignolet du bois.*

Y amour, qui fait brûler
La fille la pu sage,
Y aprends-moi ton langage,
Aprends-moi t'à parler,
Afin qu' pour l' mariage
Je puissions l'enjoler.

AIR : *N'avez-vous pas vû l'horloge.*

Mais pour que c't'Amour machéve,
Ne vlà-t'y pas qu' la voici !
M'est avis que l' Soleil s' lève
Quand j' vois son minois genti ;
Alle pense à ce qu' alle rêve...
Cachons-nous darriere c't' âbre-ci.

SCÈNE II.

FANCHONNETTE, JÉROSME à l'écart.

FANCHONNETTE.

AIR : *Ce ruisseau qui dans la plaine.*

Drès l' matin, sous ce feurliage,
Je vians pour prendre le frais,
Des oisiaux le gazoüillage
M'y fait r'venir tout exprès.

J' navons pas d' goût pour les hommes ;
Pourquoi ça, dira queuqu'zuns ?
C'est qu' dans le temps où que j' sommes
Les trompeux sont ben communs :
On est farm', tant qu'on zest libre,
Ça fait qu'on ne trébuche pas.
L'Amour fait pardr' l'équilibre : } (*bis*)
Vlà d'où viennent les faux pas. }

SCÈNE III.

JÉROSME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

AIR : *Je ne suis pas si diable.*

Bon joux, Mosieu Jérosme ?

JÉROSME.

Bon joux, belle Fanchon.

FANCHONNETTE.

Ah, mon Dieu, vous v'là comme
Un matineux garçon.

JÉROSME.

Je ne dors pu, ça m' séche.

FANCHONNETTE.

Pauvre petit mignon !
Quoi qui vous en empêche ?

JÉROSME.

C'est Curpidon.

AIR : *Les regards d'Hélène.*

Avec une flêche
Qui par l'ptit bout avoit le fil,
Il m'a fait une brêche
Qu'en vaut ben mil;
D'puis c' tems là j'endure
Un chien de mal qui redoube encore;
Faut qu'j'ai la vie dure
Pour n'en êtr' pas mort.

AIR : *Buvons à nous quatre.*

Une marinière,
D'un p'tit air malin,
Pour aider son dessein,
Comm' ça par darrière
Ly poussoit la main. *(Bis)*

AIR : *Par un beau jour de Pentecôte.*

Avec tout ça ma parsonnière
N' sçait pas mon amiquié d'ardeur;

FANCHONNETTE.

Oubliez-la, c'est la magnère
D'avoir pu d'bonheur que d'malheur.

JÉROSME.

Oh, quand on a vû les attraits d'ses appas,

On a beau vouloir l'oublier,
Ça n'se peut pas.

FANCHONNETTE.

AIR : *Tarare ponpon.*

Selon l'goût d'vot' façon alle est donc ben gentille?

JÉROSME.

Gentille comme un cœur, all' a les yeux si doux
Qu'drès qu'on la voit zon grille
D'être son cher époux.

FANCHONNETTE.

Qui c'est donc que ste fille?

JÉROSME.

C'est vous.

FANCHONNETTE.

AIR : *Qui veut sçavoir l'histoire entière.*

Ah, vous gouayez, Monsieu Jérosme,
Je n'suis pas bell'.

JÉROSME.

Si fait, foi d'honnête homme.
T'nez, la Beauté et ma Fanchon
Sont taillées sur le mêm' patron.

AIR : *L'amour est un chien de vaurien.*

L'Amour pour me rendre amoureux.
N'a besoin que de vos deux yeux;
Oui, pour ma Fanchonnette,

Il met les fers au feu;
Rendez-ly c'qu'il vous prette
En me donnant beau jeu.

FANCHONNETTE.

AIR : *Gardez vos moutons.*

Croyez-moi, Monsieu, ôtez-vous
Tous mes appas de la tête;
L'Amour a toujours d'l'aigre doux,
Et pour que ça s'arrête,
Pêchez du goujon
Lirette, liron,
Liron, liron, Lirette.

JÉROSME.

AIR : *Le curé monte en chaire.*

Mais y a deux ans que j'vous aim' ben.
Et si j'vous aime encore

FANCHONNETTE le raillant.

S'i y a deux ans que vous m'aimez,
Eh ben, t'nez, Monsieu, entre nous,
Ça fait vingt-quat' mois ben comptés.

JÉROSME.

AIR : *C'est dans la rue d'la Mortellerie.*

Vous s'moquez d'moi, Mansell' Fanchon,
Pargué j'avons ben du guignon!

FANCHONNETTE.

Aimez plutôt queuqu'autre tendron.

JÉROSME.

Queu réponse ! J'endêve :
Vous voulez donc que j'crêve ?

FANCHONNETTE.

AIR : *Stila qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Faut-il vous l'dire encore un coup ?
Monsieu, vous m'ostinez beaucoup ;
On n'gagne rien par violicence.

JÉROSME.

J'm'absente donc de vot' présence.

Il sort.

FANCHONNETTE.

AIR : *Du Cantique de Saint Hubert.*

Vrament de c't'amour là
J'nous serions ben passée.

SCÈNE IV.

FANCHONNETTE, CADET.

CADET.

Hé, ma ptit' sœur, te v'là,
Tu m'sembe embarrassée.

FANCHONNETTE.

Je suis fort zen colère.

CADET.

Ya cause de pourquoi ?

FANCHONNETTE.

C'est qu'Jérosm', mon cher frère,
Est zamoureux de moi.

CADET.

AIR : *En mistico.*

Tien, j' te conseille de le prendre.
En mistico, en dardillon, en dar,
En dar, dar, dar, dar, dar,
S'il t'épousoit, on verroit prendre
Clavier d'argent à ton
Mistificoté,
Côté.

FANCHONNETTE.

AIR : *Va, va, Manon, lui a bien des nouvelles.*

Quoi donc, Cadet, est-ce tu veux qu'il m'enjôle?

CADET.

Mais gn'a pas d' mal à recharcher son bien;
Tu n'es pas vieille, et Jérosme est un drôle
Qu'est jeune assez pour ne t'épargner rien.

FANCHONNETTE.

AIR : *Je le veux de tout mon âme,* ou *des Insulaires.*

Ah ! j'aimons mieux, foi d'honnête fille,
Le ragoût de la libarté,

Que d'avoir de la famille ;
Car en verté d'guieu ça vous abbat votre gaieté.
Toûjours sautant,
Toûjours chantant,
Fillette trouve en tout tems
Le Printems ;
Mais dans l'mariag', femme qui brille,
Brille toujours à ses dépens.

CADET.

AIR : *Si t'en magne.*

Tiens, ma pauv' Sœur, tu n'as pas de raison
De rencarter un aussi bon luron.

FANCHONNETTE.

Crois-tu donc que j' vas lâcher mon cœur,
Et qu'tout brandis y va t'être mon vainqueur.

CADET.

Tiens, moi j' te l' dis, j' vois ben que ça viendra.

FANCHONNETTE.

Ah ! s'il en *tâte,* s'il en goûte, s'il en a !

CADET.

S'il t'aimoit ben, faudroit passer par-là.

FANCHONNETTE.

AIR : *Recevez donc ce beau bouquet.*

Lui, m'aimer ! je n'donn' pas là d'dans.

CADET.

Et sarpejeu, fais-en épreuve,
Ou ben moi, tien par queuqu' godans
D'son amiquié j'aurons la preuve,
En façon d' rival je l'attends.

FANCHONNETTE.

Ça n' me fra pas morde à la grape.

CADET.

Mais s'il m' juroit...

FANCHONNETTE.

Bon ! les sermens
Des Amans,
C'est d' la graine d'attrape.

CADET.

AIR : *Je n'en dirai pas davantage.*

Viens-t'en, Jérosme n'sçait pas mon nom,
Pour le startagêm' ça s'ra bon ;
A l'hameçon, si je l' vois morde,
J' ly bayerons du fil à retorde.

Ils sortent.

SCÈNE V.

JÉROSME.

AIR : *La jeune beauté de nos bois.*

Mais d' mandez-moi pourquoi qu' je r' viens ?
Car je n' peus pu me traîner presque.

Hormis d'aimer, j'nons l'cœur à rien :
Voyez pourtant c'que c'est que l'sesque.
Faudra-ty donc que je succumbe ?
Moi qu'étoit fort comme un Samson.
Si j'veux pêcher, c'est que l' bras m' tumbe ;
Je n'vois qu' l'Amour au lieu d'poisson.

SCÈNE VI.

JÉROSME, CADET, déguisé en Grassin.

CADET.

AIR : *En passant sur le Pont-Neuf.*

Hé ! vivant, quoiqu'-tu fais-là ?

JÉROSME.

Queuqu'ça t'fait ?

CADET.

Queul drôle est-ça ?
Pour répondre de la sorte,
Faut zêtre ben incivil.
M'connois-tu ?

JÉROSME.

Non, l'diable m'emporte !

CADET.

J'suis brave.

JÉROSME.

Hé ben, qu'en est-il?

CADET.

AIR : *Tredrame M. Thomas.*

J'm'appell' Cadet l'Ostiné.

JÉROSME.

Bon! Moi, j'm'appell, Taquin l'aîné.
Tiens, n'échauffe point zun luron,
A qui l'Amour fiche guignon.

CADET.

Hé ben, voyons; conte-nous ça,
Ça t'soulagera.

JÉROSME.

V'là c'qui s'appell' ben penser,
Quand on aime, on n'peut se r'fuser,
Y a l'avantage d'en jaser.

AIR : *Babet, que t'es gentille.*

Premièrement, d'abord,
C'tella, pour qui j'soupire,
C'est une parle d'or.

CADET.

Parle d'or, c'est tout dire.
C'te parle?

JÉROSME.

Morguié,
M'fait sécher sur pied.

CADET.

Queu fin dénicheux d'marles!
Tiens, faut la brusquer sans façon.

JÉROSME.

La douceur amorce un tendron.

CADET.

Hé? mais ici tu restes donc
Pour enfiler des parles,
Pour enfiler des parles.

JÉROSME.

AIR : *Va, va, Fanchon, ne pleure pas.*

C'pendant pourtant ça m'fait souffrir.

CADET.

Hé, sarpejeu, pour t'guérir,
Faut zaller d'Paris à Pontoise,
D'Pontoise r'venir à Paris.
L'Amour ne nous charche plus noise,
Quand on l'y fait voir du pays.

JÉROSME.

AIR *Vous faites les jours de fête.*

Hé, quand j' courrois comme un Basque,
L'Dieu d'Amour court aussi ben.
Tout c'qu'on fait contre c'p'tit masque,
Ne sart de rien.
L'autre jour croyant qu'y m'quitt'roit,

J'm'enfoncis cheux un cabaret,
N'vla-t-y pas que l'ptit sorcier
Entre jusqu' dans mon d'misquier.

CADET.

AIR : *Ah! çà, v'là qu'est donc baclé.*

Hé! ben, au bruit du canon,
Y gna pas d'amour qui tienne.
As-tu jamais vû ça?

JÉROSME.

Non.

CADET.

Hé ben, faut que l'désir t'en vienne :
Mais pour faire un bon seuldar,
Faut mett' ta tendresse au rencart,
Faut mett' ta tendresse au rencart.

AIR : *C'est la femme à tretous.*

Oh dame! c'est qu'une armée
Est une belle chose entre nous,
Quand all' est animée.
C'est pire qu'un courroux,
On attaque tertin,
On les saboul terti,
On les fait fuir tertous.

AIR : *De la Tourriere.*

Le Roi vous marche en avant,
Comm' s'il alloit à queuqu'fête;
Tout' l'Armée en fait autant,

Et puis tout d'suite on entend,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Sur les bras et sur la tête,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

AIR : *De la contredanse du balet chinois.*

Tout en culbutans,
Tout en culbutans,
Les ennemis pêle
Mêle.
Les uns en pestant,
Les autres boittant,
Ne s'en vont pas trop contens.

AIR : *Chantons à tour de bras.*

Et tout en chemin faisant,
Pour les rachever d'peindre,
Une ville a beau feindre
De s'deffendre ch'nument,
Le Seigneur de Versailles
Y entre pour s'amuser,
Nous y donnant ripailles,
Fait servir ses murailles
De pierre à réguiser.

JÉROSME.

AIR : *De M. de Catinat.*

Si j'nons pas servi l' Roi, je n'l'en aimons pas moins :
Tout François a pour lui des bras en cas d'besoins.
Il a d'quoi vivre, on l'sait, mais s'il n'avoit pas d'bien,
Morgué je m'passerois d'tout pour qu'y n' manquît de rien.

CADET.

AIR : *Adieu, mon cher la Tulipe.*

C'est ben dit.

JÉROSME.

Sus ç'te matière
Y aurait d'quoi n'jamais finir.

CADET.

C'est vrai.

JÉROSME.

Mais pour r'venir
A ç'qui r'garde note affaire,
A ton tour, quoiqu'tu viens faire?

CADET.

Me marier,
Afin d'm'égayer.

JÉROSME.

AIR : *On dit que vous aimez les fleurs.*

Ta Maitresse.

CADET.

M'donne du r'tour.
Et pour plaire à la Belle
Je fais la Tour,
Je fais la Tour,
Je fais la Tourterelle.

AIR : *Sont les enfants du Port au bled.*

Fanchonnette a mon amiquié.

JÉROSME à part.

O saquerguié,

Haut.

Dans st'allure est-elle d'moiquié?

CADET.

Vante-t'en, luron, lurette,
Flatte-t'en, luron, luré.

AIR : *Va, va, Fanchon, f'irons en salle.*

On m'a dit qu'certain Fareau l'aime,
J'voudrois ben l'trouver par ma foi.

JÉROSME.

Oh! tiens, ne charche pas tant, c'est moi-même.

CADET.

Toi?

JÉROSME.

Moi.

CADET.

Toi?

JÉROSME.

Moi.

CADET.

Qui, toi?

JÉROSME.

Oui, moi.

CADET tirant son sabre recourbé.

AIR : *Aisément cela se peut croire.*

Sçais-tu que je suis t'un chnapant,
Qui va te mettre l'âme au vent?

JÉROSME.

Y aisément cela n'peut pas s'croire :
Quand ton sabre auroit l'fil comme un canon,
Je m'frois hacher pour ma Fanchon.

Crois-moi, vaillant l'Cadet, rengaine ton arc-en-ciel de fer, et ne me fais pas ôter ma veste; car moi j'te l'dis d'un sang chaud...

J'veux t'être un chien,
A coup d'pied, à coup d'poing,
J'te cas'rai la gueule et la machoire.

SCÈNE VII.

CADET, JÉROSME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE arrivant avec effroi.

AIR : *Mariez-moi, maman, avec ce militaire.*

Y au s'cours, y au s'cours, y au s'cours.

JÉROSME.

Quoi donc, bell' Fanchonnette?

FANCHONNETTE.

Y au s'cours, y au s'cours, y au s'cours.

JÉROSME.

Quoiquign'a, mes amours?

FANCHONNETTE.

Un vilain sarpent
Me suit; t'nez, v'la qu'y m'guette.

JÉROSME prenant le sabre de Cadet.

Tien, prête-moi ça, prête;
J' m'en vas dans l'moment
Lui parler sérieuzement.

Cadet voyant le serpent, fuit; et Jérosme court pour le tuer.

SCÈNE VIII.

FANCHONNETTE.

AIR : *D'une brune j'ai fait un choix.*

S'il est mordu par ç't'animal,
Ça l'fra mourir... Ah! mon Dieu, je m'trouve mal,
Oui, tout douç'ment mon cœur décampe
Tout comm' la finition d'une lampe.

Elle s'évanouit.

SCÈNE IX.

JÉROSME, FANCHONNETTE évanouie.

JÉROSME.

AIR : *De nécessité nécessitante.*

D' tous côtés me v'là donc misérabe;
Et je tumbe de scribe en sillabe :
Oui, morgué, j'vois ben sans mistrocope,
Que v'là ma Maitresse en saintecope.

AIR : *De Manon Giroux.*

Mais pourtant comme une jocrisse
Je n'dois pas m'tenir;
Si j'ly faisois queuqu'malice
Pour la fair' r'venir...
Mais non, j'suis trop zhonnête homme
Pour agir comm'ça...

Il tire de sa poche une petite bouteille d'osier.

Baillons ly z'un peu d'rogome,
P'tettr' qu'all reviendra.

AIR : *Hél riez donc.*

Il la fait boire.

Y ouvrez l'zyeux, ma Fanchon,
L'sarpant n'est pû de ç'monde;

Il redouble.

J'lavons j'tté par tronçon
Dans la rivièr' de l'onde :

Hé! r'venez r'venez donc,
C'est Jérosm' qui vous s'conde.

Il la fait boire encore.

Hé! r'venez, r'venez donc.

FANCHONNETTE se léchant les lèvres.

Mais ça m' semb' ben bon!

AIR : *Un soir que je chantions.*

Monsieu, en vous r'marciant,
J'vous dois beaucoup, vrament.

JÉROSME.

Si vous m'devez
Payez-moi, vous l'pouvez,
En m'aimant d'rès ce jour.

FANCHONNETTE.

J'suis fort er'connoissante,
Mais pour d'lamour
J'suis vot' très-humb' servante.

JÉROSME.

AIR : *Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère.*

Après ce que j'avons fait,
Sans reproche, et pour vous plaire.

FANCHONNETTE.

J'vous plains!

JÉROSME.

Encore un paquet!

T'nez, je n'vis plus, si j'nespère,
Et je m'en vas de ce pas.

FANCHONNETTE.

Hé ! quoi donc, qu'allez-vous faire ?

JÉROSME.

M'arranger aveuc l'trépas.

FANCHONNETTE.

Jérosm', n'badinez pas.

AIR : *Car c'est comm' cy.*

Ce que vous avez fait pour moi,
Tout un chacun l'saura, j'vous assure.
Ben obligée...

JÉROSME dépité.

Oh ! gn'a pas d'quoi.

FANCHONNETTE.

Mais t'nés, n'pensés plus t'à ma figure ;
Car c'est comme cy, car c'est comm' ça.
Entendez-vous, Jérosme,
Qu'on fait-lan-la, farlarira,
Connoître qu'on est zhomme.

JÉROSME.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Et moi, j'vous dis qu'on n'est zhomme
Qu'en pensant à vos appas :
Car moi, t'nez, sans ça j's'rois comme

Un homme qui ne l'est pas.
Au bout d' tout ça, quoiqu'j'enrage.
J'nai pas ta plaindr' d'l'amour;
Puisque l'y dois l'avantage
De vous avoir sauvé l'jour.

FANCHONNETTE.

AIR : *Ah, mon mal ne vient que d'aimer.*

ah vot' bravour, brave Marignier,
Est une chose qu'on ne peut zoublier;
Y allez dir' ça.

JÉROSME.

Qui, moi?

FANCHONNETTE.

Je l'veux.
Quoique ç't'ordr'là m'rachève,
l'suivant je m'crois plus heureux
Que si j'étois l'Roi d'la féve.

SCÈNE X.

FANCHONNETTE seule.

AIR : *A notre bonheur l'Amour préside.*

Y Amour, tu voudrois que j't'écoutisse;
Qui, j'sens ben déjà qu'tu t'fais sentir.
Ç'que j'en dis ç'n'est pas que j'm'en soucisse,
Car cheux toi la pein' passe l'plaisir;

Dans l'abord ç'qu'un amant vient vous dire,
N'sart qu'à vous fair' rire
Et c'est ben l'meyeur;
Par après il a l'himeur si douce,
Qu'à la fin ça l' pousse
Dans l'fin fond d'not cœur.

SCÈNE XI.

FANCHONNETTE, CADET.

CADET.

AIR : *Ça n'se fait pas.*

Hé ben, sœur, comment ça va t'y ?

FANCHONNETTE.

Ben, Dieu marci.

CADET.

Ça, voyons à quand la nôce ?
Ç'jour là comm' des Bourgeois, jarni,
Faudra t'aller t'en carosse.

FANCHONNETTE.

T'iras donc à pied en s'cas-là.

CADET.

J'danse déjà,
J'danse déjà.

AIR : *De la Contredanse du Curé.*

Y après l'Pass'pied, l'Almande.
L'Cotillon s'demande.

Il figure ceci grotesquement.

Balancez, la la la la la;
L'pas d'gricotton tla tre la tra la
Et puis, de bonn' grace,
Le violon dit comm' ça, baisez, baisez. Queu gaud.
Ensuit' tout l'mond s'embrasse.

FANCHONNETTE.

AIR : *Je n'en dirai pas davantage.*

O ! tiens, d'tout ça t'as beau parler.

CADET.

Mais, mil zyux, tu n' peux pû r'culer.

FANCHONNETTE.

J'te dis, Cadet, que c'est enutile;
J'aim' mieux rester dans mon tranquille.

CADET.

AIR : *Ça n'vous va brin.*

Quoi donc qui t'faut pour l'mariage ?
Jérosm' n'est-y pas courageux ?
Ça f'roit un bon assortissage.
Sçais-tu ben qu'il est Mait' Pécheux,
Son Onque est Commis d'la Patache :
Dam', ça fait une famille sans tache.

FANCHONNETTE.

Oh ! mais je crains trop l'Amour.

FANCHONNETTE.

Y m'laiss là dans d'beaux draps.
Cadet! tu t'en vas.

JÉROSME.

Eh mais n'l'ap'lés donc pas!

AIR : *Étant à l'Hôpital.*

C'est moi qui suis l'surspect,
Aussi sus vot'respect
J'venons prend' congé d'la vie.

FANCHONNETTE.

Vot' bon sens est donc rabêti,
Quand on s'porte ben, ça convient-ty
D'avoir ste fantaisie?

JÉROSME.

AIR : *Hélas! mon Per', confessez-moi.*

Quand on fait l'grand voyage,
Ça n'fait d'mal qu'un p'tit brin;
Et dans ç'moment-ci j'gage
Qu'ça n'me f'roit pas d'chagrin;
Je n'peux pû vivre avec d'l'amour
Qui m'fait mourir cent fois par jour.

FANCHONNETTE à part.

AIR : *Fanchon est bien malade.*

V'là-t-y pas qu'y va m'plaire?
J'voudrois qu'y m'déplaisît.

JÉROSME.

Mais vous n'm'écoutez guère;
Ça suffit :
Adieu, bell' marignière,
Tout est dit.

FANCHONNETTE.

AIR : *Vous avez raison, la Plante.*

N'vous en allez pas; queu magnière!
Vous n'maimez donc pas tout d'bon?

JÉROSME.

Queu raison!

AIR : *C'est Mademoiselle Manon;* menuet.

La preuve que j'vous aim' ben, c'est que mon argentrie,
Mes blouques, mes boutons,
D'abord j'vous les donnons;
D's éperviers, des filets,
Deux p'tits bachots peinturés qui n'sont pas laids,
Six vestes de guernat comme gn'en a pas, j'parie,
Une tass' d'argent
Dans quoi qu'jons bu t'à vot' santé souvent :
Tout ça vous s'ra baillé
Mais que j' soyons dégelé.

FANCHONNETTE à part.

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

Écoutez donc. Ça m'fend l'cœur.

JÉROSME.

Hé! ben, parlez, j'vous écoute.

FANCHONNETTE.

Soyez putôt d'bon himeur.

JÉROSME.

La vie n'a pû rien qui m'ragoute.

FANCHONNETTE.

Vivez, Marignier libéral. Cadet! Cadet! Hé, Cadet!

JÉROSME.

Quoi donc! vous aplez mon rival!

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames.*

Oh, pour le coup j'me retire.

FANCHONNETTE.

Jérosme.

JEROSME.

Ah! j'vois tout.

FANCHONNETTE à part.

Ah, j'en peux pû, j'soupire. Cadet!

JÉROSME.

Vous m'poussez t'à bout;
Mon rival vous plaît, ça veut dire
Qu'je n'suis pas d'vot' goût.

FANCHONNETTE.

AIR : *Il est tout d'travers.*

Mais vous prenez ça tout d' travers.

JÉROSME.

Oh, je l'prends
Comme j' l entends.

FANCHONNETTE.

Mais vous entendez tout d'travers.
Écoutez.

JÉROSME s en allant avec dépit.

Oh ! j'nai pas l'tems.

SCÈNE XIII.

FANCHONNETTE seule.

AIR : *Va, va, perfide, volage.*

Ah ! ah !
V'là qu'y m'abandonne
Ç'départ-là m'chiffonne :
Queu souleur ça m'donne,
Déjà !
Quoi donc !
Dans l'tems que j' l'écoute
Y m' fait banquecroute ;
J'crois que mon cœur a l'frisson.

AIR : *De Saint Alexis.*

Mais, mais, où ç'qu'est mon frère ?
Où ç'quest mon frèr' Cadet ?

SCÈNE XIV.

FANCHONNETTE, CADET.

FANCHONNETTE.

AIR : *C'est la belle Amarante.*

Viens donc; tu n'te press' guère.

CADET.

J'suis tout sturpéfait.

FANCHONNETTE.

Ratourne en érrière.
Cours vîte.

CADET.

Quoi qu'c'est?

FANCHONNETTE.

Cours après Jérosme :
Vas, j'ons ben du r'gret.

CADET.

Ba, ton r'gret sert comme
D'un clou à soufflet.

AIR : *La mort de mon cher père.*

Voyant qu'y n' peut pas t'plaire,
Y mont' sur son bacheau,

La tête la permière,
Paff, y s'jette dans l'yau.

FANCHONNETTE.

Quoi ! le soutien de ma vie
S'ra mangé des poissons !
Bh ! tout mon sang charrie,
Car j'y sens des glaçons.

CADET.

AIR : *Zéphir' me connoît, je crois.*

Va, laiss'ça là.

FANCHONNETTE.

Est-c' que je l'peux.
Si l'on n'raport' mon Amoureux
J'suis prête, (*Bis.*)
Prête à m'arracher tous les ch'veux
D'la tête.

AIR : *Savez-vous bien, jeune Tendron.*

Mais, mais j'veux l'voir.

CADET.

L'Roi dit, j'voulons.

FANCHONNETTE.

Ah ! j't'en supplie avec prière.

CADET.

Y n'est pu tems.

FANCHONNETTE.

Cadet, allons.

CADET.

V'là c'que c'est que d'fair trop la fière;
Falloit pas ly bailler du r'gout.

FANCHONNETTE.

Mais, moi j'veux l'voir encor un coup,
Encor un coup,
Encor un coup.

CADET.

Va donc l'voir aux filets de Saint-Cloud.

FANCHONNETTE.

AIR : *En été comme en hyver.*

J'ai donc perdu mon cher Amant.
Ah! queu peine de tourment!
Vlà qu' ma dureté d'vient tendre :
A quoi sert c'te tenderté?
Pour tout d' bon je n' peux ly rendre
Ç'que mon semblant y a zoté.

AIR : *Tourelouribot.*

J' m'en vas l' suivre dans ç' voyage.

CADET la raillant.

Oh, oh, tourelouribot.

FANCHONNETTE.

Quoi, chien, tu ris, quand j'enrage?

CADET riant.

Oh ! oh ! tourelouribot.

FANCHONNETTE furieuse.

Y faut que j' te dévisage.

CADET.

Oh, oh, oh, tourelouribot.

SCÈNE XV.

FANCHONNETTE, CADET, JÉROSME.

FANCHONNETTE.

AIR : *Ah, le bel oiseau, Maman !*

Ah ! Jérosme n'est pas mort !

JÉROSME.

Peut-on mourir, quand on vous aime.

FANCHONNETTE.

Ah ! Jérosme n'est pas mort ;
Mais, mais, c'est pire qu'un sort !
Qui donc qui vous a r'pêché ?

JÉROSME.

Bon ! c' n'étoit qu'un stratagême.
Cadet, d'mon amour touché,
A pargué ben joué son thême.

FANCHONNETTE.

Cadet, tu m'attrapois donc;
Attrapp' moi toujours de d'même.
Cadet, tu m'attrapois donc;
Ah, j' t'accord' ben ton pardon.

JÉROSME.

AIR : *Sont les filles du gros Caillou.*

Ç' pardon-là m'annonce, morguié,
Que vous v'là d'moitié
Dans mon amiquié.

FANCHONNETTE.

Ah ! pour ça, vantez.

JÉROSME.

Vous m' ressurcitez.

FANCHONNETTE.

C'est à moi que c'est ben doux;
Car, tenez, entre nous,
J'étois pu morte que vous.

AIR : *Fanchon la belle.*

Y faut, mon frère,
Aller tout de ce pas
Dire à ma ch' mère.

CADET.

All' n'l'ignor pas,
All' consent à tout,

FANCHONNETTE transportée.

Ah ! mon cher p'tit frère,
Faut que j' te saute au cou.

JÉROSME.

Parguienne, et moi ytou.

JÉROSME et FANCHONNETTE.

DUO.

AIR : *Ah ! Pierre, j'étois morte sans vous.*

Quand l'Amour fait d' l'ouvrage,
Dam' c'est d' l'ouvrage ben fait :
S'il commenc' par l'orage,
Y finit par l'bienfait,
Je nage.

JÉROSME.

Hé ! Cadet ! il y a pied-là au moins.

Je nage
Dans un plaisir parfait.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Messieurs, j'allons nous réjouir ;
Mais c'est à l'ombre d' vot' plaisir ;
Des vôtres dépendent les nôtres.

FANCHONNETTE.

Si j'ons pu vous plaire un p'tit brin,
Lachez-nous un pauvr' p'tit coup d' main,

Frappant dans la main.

Y accompagné de plusieurs autres.

JÉROSME.

Avec sa jeune parsonière,
L'autre jour un vieux barbon
Fut une journée entière
Sans pouvoir prendre un goujon ;
Il n'sçavoit pas la magnère,
Comm' faut amorcer l'poisson.

CADET.

Un brave Guerrier à la guerre
Est sûr de son mousqueton,
Et de r'tour sur la rivière,
Il est sûr de son ham'çon,
Dam' il entend la magnère
Comm' faut amorcer l'poisson.

JÉROSME.

On ne pêche dans l'eau claire
Qu'du fretin, du barbillon,
C'est c'qui fait qu'les gens d'affaire
Pêchent en eau trouble, et v'là l'bon,
Ils attrapont la magnère,
D'endormir le gros poisson.

CADET.

Une Beauté riche et fière,
N'trouvant aucun parti bon,
Tumbit toute la première
Dans les filets d'un Gascon ;
La Garonne est un' rivière
Où se prend l'meyeur poisson.

FANCHONNETTE.

Lise autrefois Marinière,
Est grosse Dame, dit-on,
Ç'qui d'vroit la rend' la darnière,
Lui donn' du bien et du r'nom :
Ça s'appelle dans une ornière.
Sçavoir attirer l'poisson.

Au parterre.

Heureux qui peut satisfaire
Vot' goût de toute façon !
Vot' bonn' grâç' nous est plus chère
Qu'un bateau plein d'esturgeon :
Le seul désir de vous plaire
S'ra toujours notre aviron.

COMPLIMENT

DE

LA CLOTURE DE LA FOIRE SAINT-LAURENT

1755

PERSONNAGES

JÉROSME.

FANCHONNETTE.

CADET.

COMPLIMENT

DE

LA CLOTURE DE LA FOIRE SAINT-LAURENT

JÉROSME, FANCHONNETTE, CADET.

JÉROSME.

Ah çà, Cadet, c'est pas l'tout, faut zun Compliment à s't'heure-ci.

CADET.

Avec volontiers.

JÉROSME embarrassé

Dame, c'est qu'faut donner le boui d'une magnière de sentiment ben r'tapée au moins... là... comme qui

diroit un échapp'ment d'conversation sur une reconnoissance ben stipulée touchant... l'occasion du sujet de ce que je sommes redevabes... Là, tu m'entends ben... c'est-à-dire...

FANCHONNETTE.

Jérosme, laissez ça là, vote langage s'enfonce dans l'embrouillarmini; Cadet n'est pas plus r'tors que vous là-dessus.

JÉROSME.

Hé ben, rendez-nous s' petit sarvice-là.

FANCHONNETTE.

Ah, mon guieux, ça n'se r'fuse pas dans l'ménage.

AIR : *Il a voulu.*

Messieux, excusez l'embarras
Où s'qu'est Monsieux Jérosme,
C'est qu'pour se tirer d'un tel pas
Il faut bien d'l'esprit; mais hélas
Y n'en a pas,
Y n'en a pas,
Tout comme un habile homme.

JÉROSME.

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

Accoutez, Man'zell' Fanchon,
Faut pas tant fair' la capabe;
De l'esprit est bel et bon,
Mais l'cœur n'est-y pas préférabe;
Dites, n'est-y pas vrai, Messieux,
Que c'est le cœur qu'vous aimez l'mieux.

En s'cas-là j'suis des bons.

CADET.

Parle donc, Jérosme, est-ce que j'suis un chien moi là-d'sus, tu crois p'têtre que j'ten r'cède...

JÉROSME.

Hé, sois s'que tu voudras; chacun pour soi dans s'moment-ci, je me frois guillocher pour l'emporter sur vous tous en cas d'ça.

FANCHONNETTE piquée.

C'est donc à dire moi que je surfais ces belles Dames et ces Messieux quand j'dis que j'suis la plus r'connoissante de toutes leux gracieusetés? Monsieux mon amant, vous voulez m'donner du d'sous de s'côté-ci? Faut pas d'ça. Et si vous croyez avoir plus de distingation qu'moi pour ce qui est de mes sentimens pour la Copagnie, j'vous l'dis, j'vous donne vote sac et vos quilles.

JÉROSME.

Hé ben, donnez; l'amiquié du Purblic vaut ben amour.

FANCHONNETTE.

J'sçavons ben qu'son amiquié est la plus belle rose d'vote chapeau; mais sçachez qu'vote chapeau est l'couverque d'un butor.

JÉROSME fâché.

Man'zelle Fanchonnette!

FANCHONNETTE se moquant de lui.

Monsieux Jérosme!

JÉROSME.

Prenez garde à ce qu'vous dites au moins.

CADET les séparant.

Quoi qu'c'est donc qu'ça, vla un biau commencement de ménage!

FANCHONNETTE.

Mais c'est vrai, t'nez, m'ostiner qu'y froit plus d'effort que moi pour mériter la bonté du Public.

JÉROSME.

Hé bien, j'ai tort là. J'sommes tous les deux d'la même trempe.

CADET.

Sans doute... Tien, ma sœur, n'faut pas...

FANCHONNETTE.

Allons, tais-toi, diable de bijou du Parvis.

CADET.

T'es drôle, finissons ça, et pour mette d'accord, qu'chacun dégoise s'qu'il a dans l'âme.

JÉROSME.

Va-t'y, Manezelle?

FANCHONNETTE.

Va... Comment donc, Cadet vous raccommode ça comme d'la fayance.

JÉROSME.

Hé ben, q'mencerai-je-ty?

FANCHONNETTE.

Allez toujoux vote train, Monsieux l'complimenteux. Tiens, y se cramponne déjà comme s'il remontoit la Gayotte à lui tout seul.

JÉROSME.

AIR : *Mais d'mandez-moi pourquoi qu'je r'reviens.*

Une jeune fill' qui va s'marier
Aveuc un vieu zhomm' qu'all'n'aime guères,
Queuqu'zun qui voit zun creyancier
Qui veut s'mêler de ses affaires,
Un amant qui perd sa maîtresse,
Une maîtresse qui perd son amant,
N'ont morgué pas tant de tristesse
Qu'en a Jérosme en vous quittant.

Oh! c'est vrai, ça, ou l'diable me serve de carosse si j'vous mens.

CADET.

A moi à s'theure, tu vas voir comme j'm'en rtire.

CADET d'une voix enrhouée.

AIR : *Du Dieu des Cœurs.*

En vérité
Oui, Messieux et Mesdames,
Votre généreuzté
S'éparpille au fin fond d'nos âmes,
S'épar, ar, ar, ar, ar...

FANCHONNETTE.

Tiens s'autre avec sa voix de tournebroche, y vous entonne un Orpéra. Dis donc, Cadet; quand zon chante comme ça, faut s'faire accompagner par un chaudron.

CADET.

Hé sarpejeu y gnya qu' pour toi à vouloir jouer du gozier ici.

JÉROSME.

Vous sentez fort, Man'zelle, qu'un homme n'a pas l' passage de la ruette fait pour la mursique comme qui diroit la surpape d' la voix d'une femme.

FANCHONNETTE.

D' quoi donc qui se mêle? faut renoncer quand on n'a pas d'atout, on n'fait pas la bête pour ça.

JÉROSME.

Hé ben, voyons, allumez-nous ça, vous qui parlez.

FANCHONNETTE.

Vantez-vous-en et dans la magnière qui convient encore.

AIR : *Me promenant dans nos plaines.*

Ce moment qui nous désole
Du néant est le miroir.
Si notre bonheur s'envole,
Quel sera donc notre espoir?
Par votre absence cruelle
L'ennui va suivre nos pas.
Ah! quel revers pour notre zèle!
Non, non, non, ma douleur n'y suffit pas.
Mais si notre amour vous rappelle,
Non, non, non, non, nos cœurs ne se plaindront pas.

JÉROSME.

Pargué, Manezelle Fanchonnette, t'nez, vous m'paroissez de r'chef ben gentille, j' vous aime morgué

plus qu'auparavant. Ah çà, raccommodez-vous donc nous deux, là sans r'gout.

FANCHONNETTE.

J'vous le pardonne raport au sujet de la cause; embrassez-moi et que ça soit fini, avec la permission de la Copagnie s'entend.

JÉROSME au public.

Messieux et Dames, voulez-vous bien me signifier votre permettance là en magnère de fiançailles, c'est comme si je bûvois un litron de paffe à votre chère santé, que le Ciel vous consarve en joie et en argent.

Il embrasse Fanchonnette.

FANCHONNETTE.

Vla qu'est ben, r'mettez-vous; ça fait plaisir, mais j'en r'viens toujours à nos regrets; en verté d'Dieu, je resterois là toute ma vie, moi; mais faut faire place à d'autres; allons, Jérosme, Cadet, jouons d'note reste.

Elle les amène au bord du théâtre.

Si votre bienveillance
Fait nos plus heureux jours
Notre reconnaissance
Nos respects, nos Amours
Pour vous dureront toujours.

TOUS.

Pour vous dureront toujours. *(Bis.)*

COMPLIMENT

DE CLOTURE

DE LA FOIRE SAINT-GERMAIN

FANCHONNETTE.

AIR : *A s'il en goûte, s'il en tâte, s'il en a.*

A ça, Mesdames, Mesd'moisels et Messieux,
On m'a chargé de vous dire nos adieux,
On a ben tort, car je n'sçais comment
Il faut s'y prendre pour faire un compilment;
C'est qu'vous en méritez tant et tant,
Et note chagrin est si fort dans st'instant,
Qu'en verté d'Dieu c'est ben embarassant.

AIR : *Faut pas être grand sorcier pour ça.*

Pour m'aider, un litron d'rimeux
S'donniont d'la tablature;

J'ons laissé-là leux vers fameux,
Pour suivre la nature,
Car en partant de là
On sent pour vous les droits qu'elle a
La la
Oh, oh, ah, ah, ah, ah,
Il n'faut qu'avoir du cœur pour ça
La la.

AIR : *Pour la Baronne.*

Mais pour vous plaire,
P'têtr' que d'l'esprit seroit plus beau;
Et quand même j'en saurions faire
Vous en offrir seroit porter d'l'iau
A la riviére.

AIR : *Drès le matin dessous s'feuillage.*

Je v'nons d'épouser Jérosme
D'son amour vous êtes témoins,
Ça paroît faire un brave homme;
A vos yeux on l'seroit à moins.
C'est qu'un mari devant tout l'monde
Envers sa femm' fait l'poli
Qui souvent tempête et gronde
Drès qu'il est r'tiré cheux li.
Ça n'froit rien si vote absence
N'achevoit pas d'm'effrayer,
Qui jouit de votre présence
Mange son pain blanc l'permier.

Elle sort du ton poissard.

AIR : *Recevez donc ce beau Bouquet.*

Ne rejettez point nos regrets,
Messieux, vous en êtes la cause,
Ils sont le fruit de vos bienfaits;
Ah ! comptez-les pour quelque chose,
Vos bontés nous ont de tout tems
Assuré votre bienveillance,
De nos cœurs les plaintifs accens
Sont l'encens
De la reconnoissance.

AUTRE COMPLIMENT

CHANTÉ A L'OPÉRA-COMIQUE

A LA CLOTURE

DE LA FOIRE SAINT-LAURENT

AIR : *Entre l'Amour et la raison.*

Tous nos Acteurs en ce moment
Veulent que par un Compliment
J'exprime leur douleur sincére
D'abandonner ces lieux charmans ;
Mais les avis sont différens
Sur la manière de le faire.

AIR : *M. le Prévôt des Marchands.*

L'un voudroit que ce Compliment
Fût pour la gloire seulement
Du sexe à qui tout rend hommage ;
L'autre pour le spectacle entier :
Messieurs, chacun de vous, je gage,
Aime mieux le particulier.

AIR : *Le tout par nature.*

Mais, Messieurs, à votre égard
Jamais nous n'employons l'art,
Malgré ce facheux départ
Notre amour pour vous dure ;
Et chaque Actrice y prend part,
Le tout par nature.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Notre zéle et nos efforts
Toujours vous préviennent,
Mais croire que nos transports
Dans votre cœur tiennent;
Va-t-en voir s'ils viennent

AIR : *Ah, maman, que je l'échappe belle!*

Ne sçavons-nous pas comme vous faites!
Adroits, agaçans,
Vifs et pressans
Comme vous êtes :
Ne sçavons-nous pas comme vous faites!
Vous seriez charmans
S'il vous plaisoit d'être constans.
Paroît-il une Beauté nouvelle ?
Tendres sentimens,
Soupirs, sermens,
Volent près d'elle ;
A l'instant les yeux d'une autre belle
Vous font oublier
Celle qui vient de vous lier.
Ne sçavons-nous pas, etc.

AIR : *Pour passer doucement la vie.*

Une telle plainte est nouvelle,
Mais c'est la force du penchant :
Et puis une bonne querelle
Vaut mieux qu'un mauvais compliment.

AIR : *Dans notre cabane.*

Ce trait de malice
Est bien innocent.
Nous ressemblons à l'enfant
Qui bat sa nourrice,
En la caressant.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Vous verrez croître nos talens
A l'ombre de votre suffrage :
Ils seront l'ouvrage du tems,
Leur succès sera votre ouvrage.

AIR : *Pour un amour frivole.*

La tendre tourterelle
Qui gémit dans nos bois,
Est le tableau fidéle
De ma timide voix :
Elle attend, elle appelle
L'objet de son amour,
De même que mon zéle
Attend votre retour.

L'IMPROMPTU
DU CŒUR

OPÉRA-COMIQUE

Représenté pour la première fois
sur le théâtre de la foire Saint-Germain, le mardi
8 février 1757.

PERSONNAGES

LÉONORE.

DAMON.

M. SCRUPULE, oncle de Léonore.

NICAISE, cousin de Jérosme.

JÉROSME.

LOUISON.

NANETTE.

BABET.

FANCHON.

JAVOTTE.

UN MARCHAND DE CHANSONS.

UNE MARCHANDE DE CHANSONS.

PREMIÈRE MARMOTTE.

SECONDE MARMOTTE.

La scène est dans une place publique de Paris.

L'IMPROMPTU
DU CŒUR

OPÉRA-COMIQUE

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONORE, DAMON.

DAMON.

AIR : *Sur vos pas, vos appas.*

En ce jour
Notre amour
Ne rencontre plus d'obstacle,
Quel miracle!

LÉONORE.

Oui, vos feux

Et mes vœux
D'Hymen vont serrer les nœuds.

DAMON.

Léonore, quel bonheur
Succéde à la douleur
Qui nous perçoit le cœur!

LÉONORE.

Ah! grands Dieux, quels charmes!
Après tant d'alarmes,
Tout sert notre ardeur.

DAMON.

Me rebutant je vous vis
Craintive pour LOUIS;
Vous bannissiez ma flâme
De votre âme.

LÉONORE.

Cher Damon,
Pouvoit-on
Me parler dans ma tristesse,
De tendresse?
A soi peut-on songer
Lorsqu'un père est en danger?

DAMON.

AIR : *Je n'aime point à demi.*

Votre amour pour notre Roi
M'est un doux présage.

LÉONORE.

Ce sentiment est en soi:
Même il croît avec l'âge.

Tout Français ainsi que moi
A le même avantage.

DAMON.

Rien n'est plus vrai. Sans doute qu'en faveur du rétablissement d'une santé si précieuse, M. Scrupule votre oncle ne suspendra plus notre union.

LÉONORE.

Je l'espère comme vous; mais le voici.

SCÈNE II.

M. SCRUPULE, LÉONORE, DAMON.

LÉONORE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Mon Oncle, notre joie éclate.

DAMON.

La mienne est pure, et je me flatte
Que vous voudrez en ce moment...

M. SCRUPULE.

Différons.

LÉONORE.

Dieux! quelle injustice!

M. SCRUPULE.

Ma niéce, allons plus doucement,
Attendez un tems plus propice.

DAMON.

AIR : *De Catinat.*

Peut-il s'en présenter de plus avantageux ?

LÉONORE.

LOUIS nous est rendu. Comblez donc tous nos vœux.

M. SCRUPULE.

Ses jours me sont trop chers ; je veux m'en assurer.

LÉONORE.

Se livrer au plaisir, c'est bien vous le jurer.

M. SCRUPULE.

En un mot je veux le voir et je pars pour Versailles à dessein de m'en convaincre ; c'est à mes yeux que je veux confier la tranquillité de mon cœur. Je ferai diligence.

Il sort.

SCÈNE III.

LÉONORE, DAMON.

DAMON.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Mais tout doit convaincre son cœur.

LÉONORE.

Il croit rarement au bonheur.

DAMON.

Quel retard !

LÉONORE.

Je m'en plains moi même;
Mais en attendant son retour,
Allons avec un soin extrême
Faire illuminer cette cour.

Et tandis que mon oncle donne des preuves de son zèle par sa tendre inquiétude, manifestons le nôtre par les transports de joie que le public seconde avec tant d'allégresse.

SCÈNE IV.

NICAISE, JÉROSME.

JÉROSME.

Hé ben, Cousin? Tu dis donc que t'es capabe, toi?

NICAISE.

Apparemment que sans doute que je suis capable.

JÉROSME.

Oui; mais cependant pourtant il y a queuqu'zun qui t'a soufflé ta Maîtresse.

NICAISE.

Oh! mais, c'est que...

JÉROSME.

Quoi? C'est que?...

NICAISE.

Oui, c'est que... parce... que... Oh! va, ça n'fait rien...

JÉROSME.

Tiens, t'es bête.

NICAISE.

Oh! oui, tu t'y connois encore, toi! C'étoit bon autrefois..... Il y a quelqu'temps, par exemple.

JÉROSME.

V'là qu'est ben arrangé! mais s'agit pas de ç'a.

AIR : *Cependant pourtant ça m'fait souffrir.*

L'Cousin Clément t'a donc fait v'nir
Pour à cell'fin de t'réjouir?

NICAISE.

Oh! sans vanité je m'en vante.

JÉROSME.

Ce soir je veux te m'ner partout.

NICAISE.

Eh! ben, si nous allons ensemble,
Ça f'ra que nous n'nous quitt'rons pas,

JÉROSME.

Tu raisonnes comme tu parles. Ah çà, je t'avertis qu'il y aura fièrement de monde.

NICAISE.

Ah! ben, tant mieux; moi j'aime ben quand je suis plusieurs.

JÉROSME.

AIR : *Mais demandez-moi pourquoi je reviens.*

Quoi ! plusieurs ?

NICAISE.

Hé ! dame, oui.

JÉROSME.

Tais-toi.
Je s'rons morgué plus de cent mille.

NICAISE.

Cent mille ! Combien qu'ça fait ?

JÉROSME.

Ma foi,
C'est environ tout plein la Ville.
Tu sçais ben qu'la nuit on n'voit goute.

NICAISE.

Oui.

JÉROSME.

Comme en plein jour je verrons.

NICAISE.

Comme en plein jour ?

JÉROSME.

Vrament sans doute,
A cause qui gn'y a des lamprons.

NICAISE.

Des lamprons !

JÉROSME.

Eh oui, des lamprons.

NICAISE.

Oh ! pardi, va, j'en suis ben aise, moi..., mais quoi-qu'c'est qu'des lamprons ?

JÉROSME.

C'est comme qui diroit des éclaircissements en magnière d'allumations.

NICAISE.

Oh ! j'entends à ç't'heure..... c'est-t'y pas de ces choses-là... qu'on appelle... comme quand... lorsque... oh ! je sçais ben ce que j'veux dire...

JÉROSME.

Tout juste, tu y es. Pargué, t'es ben habile.

NICAISE.

Oh ! j'ai appris à vivre à mes dépens.

JÉROSME.

On le voit ben.

AIR : *Il faut, mon frère.*

C'est ben dommage
Qu'on ne t'ait pas choisi
Pour un message,
Dans c'quart d'heure-ci,
Pour aller vers le Roi
L'y porter not'hommage.

NICAISE.

J'm'acquitt'rois de ç't'emploi
Encor plus mieux que toi.

JÉROSME.

Quoi plus mieux! eh ben, voyons donc avec ton plus mieux, comment qu'tu dirois? Supposons qu'c'est moi qui suis Sa Majesté.

NICAISE.

Toi! Oh! pardi oui, t'en as encor ben l'air!

JÉROSME.

Mais je te dis comme par semblant.

NICAISE.

Gn'y a pas de samblant là-dedans. T'es mon cousin, par conséquent ça ne se peut pas. Y faut raisonner dans la vie.

JÉROSME.

Hé ben, ça vous démont'roit t'y pas un Académistre?

NICAISE.

Mais voyons comme tu dirois, toi?

JÉROSME.

Moi, je dirois tout de suite, et sans me faire prier. Tien, écoute.

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

Sire je viens devant vous...,

NICAISE.

Pardi! voyez-donc le gros sorcier, il le verroit ben, peut-être.

JÉROSME.

Mais queu raison qu'tu me fais donc là ?

NICAISE.

C'est que je vous prends garde à tout, moi. Mais voyons, dit toujours.

JÉROSME.

Sire, je viens devant vous,
Au nom de toute la France,
Pour vous dir' qu'j'avons tretous
Ben souffert de votre souffrance,
Qu'si vous nous voyez ben porté
C'est parc'qu'vous êtes en bonn' santé. *(Bis.)*

NICAISE.

Ah ! jarni, c'est bon ça.

JÉROSME.

Hé ben, voyons, comment qu'tu dirois, toi ?

NICAISE.

Moi, je commencerois déjà d'abord par lui ôter mon chapeau.

JÉROSME.

Sans doute.

NICAISE.

Et puis je me mettrois dans la tête tout ce que les François ont dans l'âme.

JÉROSME.

Hé ben !

NICAISE.

Et puis je lui dirois avec franchise : Sire, je donnerois ma vie pour conserver la vôtre.

JÉROSME avec transport.

Tiens, baise-moi, tu as de l'esprit comme tout le Royaume.

NICAISE.

Oh ! dame, c'est que dans ce cas-là tout le Royaume fait bien vîte de l'esprit avec de l'amour.

JÉROSME.

Si tu raisonnois toujours comme ça, tu serois le coq de not' famille.

On entend plusieurs voix dans la coulisse chanter.

Une taloche.

Ah ! ah ! quoiqu'c'est donc que ça !

SCÈNE V.

JÉROSME, NICAISE, LOUISON, BABET, FANCHON, NANETTE, JAVOTTE.

LOUISON tenant toutes ses compagnes par la main.

PREMIER COUPLET.

Par un beau soir m'y promenant,
Joli-cœur sous l'bras me tenant,
Un p'tit Muguet s'approche.

CHORUS.

Un p'tit Muguet s'approche.

LOUISON.

Il voulut faire le genti,
Décampez, j'vous en averti.
Il m'dit: vous riez, Man'selle Louison.
Moi tout en riant j'vous y applique, zon
Une taloche.

CHORUS.

Une taloche.

NICAISE.

Elle est méchante, dà.

JÉROSME.

Tais-toi.

LOUISON.

DEUXIÈME COUPLET.

Là-d'ssus il m'appelle guenon;
Mon amant à ce beau p'tit nom
Met sa pipe dans sa poche.

CHORUS.

Met sa pipe dans sa poche.

LOUISON.

J'vas, lui dit-il, vous sabouler;
Mais l'autre, au lieu de s'en aller,
N'l'apelle-t-y pas vilain estaff;
En r'merciement il reçut, paff,
Autre taloche.

CHORUS.

Autre taloche.

NICAISE.

Le beau remerciment!

JÉROSME.

Veux-tu bien te taire?

LOUISON.

TROISIÈME COUPLET.

Joli-cœur ne badinoit pas,
Même il alloit mettre habit bas,
Pour en v'nir aux approches.

CHORUS.

Pour en v'nir aux approches.

LOUISON.

L'autre en signe d'accomod'ment
Vite gagne au pied promptement;
Et pour prix d'sa bell' chienn' d'ardeur,
C'est qu'il vous eut diablement peur,
Et deux taloches.

CHORUS.

Et deux taloches.

JÉROSME.

Ça fait un bon arrêté de compte, ça. Courage maneselle Louison; serviteur, et vot' compagnie.

LOUISON.

Hé! c'est Jérosme, autrement dit, Bachot de la Grenouillère.

JÉROSME.

Oui, je nous v'là avec l'cousin Nicaise.

NICAISE.

Oui, et il est mon cousin aussi à moi.

JÉROSME.

Cousin issu de germain.

NICAISE.

Issu de germain? Issu de Clément, peut-être[1].

JAVOTTE.

Tout de bon, gros gouayeux?

LOUISON.

Il viendra avec nous, car il a le visage bon enfant.

NICAISE se reculant.

Je ne veux pas.

JÉROSME.

Allons, allons, remets-toi.

NANETTE se moquant de lui.

AIR : *L'amour a sur la Rivière.*

Voyez donc son air d'aisance;
Monsieux veut-y m'embrasser?

1. Parce que dans la pièce de Nicaise, il appelle toujours M. Clément son oncle.

NICAISE.

Pour ça non.

NANETTE.

Par complaisance
Laissez-vous donc caresser.

BABET.

Il a ben l'air à la danse,
Je veux l'prendre pour danser.

NICAISE la repoussant.

Allons, Maneselle, dansez avec vos pareilles, s'il vous plaît.

JÉROSME.

Est ce qu'on dit ça?

LOUISON.

Moi, je veux qu'il me donne le bras dans la foule. Je n'aurai pas peur avec lui, car y f'ra peur aux autres.

JAVOTTE.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames!*

Je l'perdrons dans la presse.

NICAISE.

Laissez-moi donc là.

JÉROSME.

Javotte, point d'rudesse.

NANETTE.

L'beau bijou que v'la!

JÉROSME à Nicaise.

Morgué, toi qu'as d'la politesse
D'vrois-tu fair' comm' ça?

Hé! montre qui qu'tès.

NICAISE.

A propos, c'est vrai; moi je n'y pensois pas. Hé ben, voyons : qu'est-ce qui veut que je l'embrasse?

LOUISON.

Là.

NANETTE.

Hé, ben! voyez.

BABET.

Comme y dit ça.

JAVOTTE.

Madame.

FANCHON.

J'ai peur.

JÉROSME prenant Nicaise.

Haut donc; haut donc.

Nicaise se lance sur elles. Elles prennent ce tems pour l'entourer et chanter en rond.

TOUTES.

Gai, gai;
Comme il se démène!
Oui, oui,
Qu'il est dégourdi.
Gai, gai, comme il se démène!
Oui, oui,
Qu'il est dégourdi!

NICAISE.

Oh, j' m'en vas vous en donner. Allez.

Il les baise.

LOUISON.

Ma chère mère.

BABET.

La belle aubaine!

NANETTE.

Hé ben donc; hé ben donc, ce pauvre p'tit nez.

JAVOTTE.

Le beau gobet.

FANCHON.

Il se dégèle.

LOUISON.

Ah, que nous v'là ben rassasiées!

NICAISE se frottant les mains.

C'est que je vous ai ben-tôt fait ça, moi.

FANCHON.

Il est ben élevé.

NICAISE.

Hé ben, qu'est-ce qui en veut encore pendant que j'y suis?

Elles éclatent de rire.

LOUISON.

Ça vous f'roit mal.

NICAISE les voyant rire d'aussi bon cœur.

Hem! Je vous rend-ti les filles gayes, moi?

JÉROSME.

Oh, diantre, toi tu sçais donner l'boüi.

On entend dans la coulisse le refrain suivant :

AIR : *J'étois, j'étois malade d'amour.*

Chantons, chantons,
Cent fois répétons :
Vive ce tendre Père !

Ah ! ah ! des Marchands de chansons : Tant mieux, j'allons faire de bonnes emplettes.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN MARCHAND et UNE MARCHANDE DE CHANSONS, accompagnés d'un violon.

JÉROSME.

Dites-donc, monsieur et madame Crincrin, approchez, contez-nous ça tous les trois.

M. CRINCRIN.

Allons, allons, mes amis.

PREMIER COUPLET.

LOUIS que le ciel a formé
Pour régner et pour plaire,
Sera plus que jamais aimé,
C'est le cri de la terre.
Chantons, chantons,
Cent fois répétons :
Vive ce tendre Père !

TOUS.

Chantons, chantons,
Cent fois répétons:
Vive ce tendre Père!

M. CRINCRIN.

DEUXIÈME COUPLET.

Si de tout son Peuple alarmé
La douleur fut sincère,
Le plaisir dont il est charmé
En est le vrai salaire.

Chantons, chantons, etc.

TOUS.

Chantons, Chantons,
Cent fois répétons:
Vive ce tendre Père!

M. CRINCRIN.

TROISIÈME COUPLET.

Si le Ciel exauçoit toujours
La plus juste prière,
Il retrancheroit sur nos jours
Pour tripler sa carrière.
Chantons, chantons;
Cent fois répétons:
Vive ce tendre Père!

TOUS.

Chantons, chantons,
Cent fois répétons:
Vive ce tendre Père!

NICAISE.

Ah ! jarnicoton, c'est genti comme tout, ça. Monsieur, donnez-moi donc un livre.

LOUISON.

Oui pauvre petit, il la ben gagné ; on l'a moulé comme par exprès pour lui.

NICAISE.

Hé ! qu'est-ce que ça vous fait, à toi ?

JÉROSME.

AIR : *Vous fixez un aimable Amant.*

J'vas en prendre un pour nous tretous.

JAVOTTE.

Moi j'en veux un pour cheux nous.

NANETTE.

J'veux aussi chanter c'bon cher Maître.

Elle se fouille.

A propos j' n'ai pas le sol vaillant.

FANCHON.

Moi, mon homme a pris mon argent
Pour illuminer not' fenêtre.

Mais ce qu'il y a de bon, c'est que v'la des blouques d'oreilles qui la danseront, toujours.

NANETTE.

Et moi donc ma croix d'argent : ah ! si elle revient !

LOUISON.

Et moi ma cornette. Monsieur, attendez-nous.

CRINCRIN.

Hé non, Mesdames, votre parole est suffisante. Et puis votre zèle pour notre Roi est une pièce de crédit.

TOUTES.

Monsieur, vous êtes ben honnête.

CRINCRIN.

Avancer le sien pour un si beau sujet, c'est de l'argent sûr.

JÉROSME.

Oh! pour ça j'en répondrois ben.

NICAISE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Ah! tout ç'a s'ra ben-tôt payé,
Car au lieu d'venir par le coche,
Moi tout douc'ment j' suis v'nu à pied,
J'ai mis la voitur' dans ma poche.

JÉROSME.

Comment la voiture?

NICAISE.

Oui; vingt-quatre sols que mon oncle Clément m'a donnés pour aller dans le panier de devant à côté du cocher, comme un enfant de famille que je suis.

LOUISON.

Mon enfant! vingt-quatre sols! Et vous n'avez pas pris la poste!

NICAISE.

Oh! non, moi je n'aime pas les chevaux.

LOUISON.

Vous n'avez donc guère d'amour propre?

NICAISE.

Plus propre que vous; dame...

JÉROSME.

AIR : *Moi qui veux m'instruire.*

Régale nous donc à présent.

NICAISE.

Ah! pour ça j'm'en pique.

Montrant la Marchande de Chansons

Mais si j'li donn' tout mon argent,
J'veux toute sa boutique.
J'veux toute sa boutique.

MADAME CRINCRIN.

Allons, voyons, beau chaland.

NICAISE donne ses 24 sols, et prend toutes les chansons qu'il distribue.

Tenez, ce sont les dragées du cœur, ça.

BABET.

Il a raison, ce sont les confitures des bons sujets.

NANETTE.

R'mercie, mon fils.

FANCHON.

Ben obligé, mon enfant.

LOUISON.

Merci, mon p'tit cochon de lait.

JAVOTTE.

Ben obligé, mon poulet d'yvoire.

NICAISE.

Hé! puis, v'là pour moi.

JÉROSME.

Est-ce que tu sais lire?

NICAISE.

Moi? Pardi, va que de reste puisque je vous lis queuqu'fois une grande page toute entière sans reprendre mon vent.

JÉROSME.

C'est donc comme moi, quand je bois pinte à la santé d'not' Roi.

NICAISE montrant ses trois livrets de chansons.

Je garde ces trois-là, toujours.

JÉROSME.

Quoi? trois; c'est inutile, puisque c'est la même chose.

NICAISE.

Ça ne fait rien.

JÉROSME.

AIR : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Mais c'est trois fois le mêm' tableau

NICAISE.

Moi j'aim' ça.

JÉROSME.

Faut qu' tu t' satisfasses.

NICAISE.

Pardi, la Dam' de not' Château
Aime à se mirer dans trois glaces.

Et je mirerai trois fois mon amitié là dedans.

BABET.

Il n'est pardié pas si gnais qu'il le paroît au moins.

LOUISON.

Qu'est-ce qui diroit que ça pense comme les honnêtes gens ?

JÉROSME.

Oh ! la Province suit toujours la mode de Paris, et c'est une mode qui ne passera jamais, celle-là. Hé bien ! allons-je tretous ensemble courir.

On entend un air de vielle.

Ah ! ah ! quoiqu' c'est donc qu'ça, un renforcement de gaité ?

NICAISE.

Jarni, j' suis ben aise.

TOUTES.

Et nous donc?

SCÈNE VII.

DEUX MARMOTTES ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

FANCHON.

Arrivez, mes enfans.

NANETTE.

Ah! les jolies petites Marmottes! Tiens, vois donc?

NICAISE.

Où donc ça?

LOUISON.

Pardine, elles vous crèvent les yeux.

NICAISE.

Qui ça?

JÉROSME.

Oui ça; hé! qui donc?

NICAISE.

Bon! on m'avoit dit que c'étoit fait comme des lapins, et que ça dormoit dix-huit mois de l'année.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Non, non, Monsieur, des Marmottes comme nous sont, je vous assure, bien éveillées.

NANETTE.

Hé! ben, mes enfans, sçavez-vous quelque chose sur l'air que vous jouiez tout à l'heure?

SECONDE MARMOTTE.

Oui, oui, Madame.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Et qui est bien vrai encore.

TOUS.

Ah! voyons; écoutons.

PREMIÈRE MARMOTTE.

AIR: De la contredanse de la Fontaine de Jouvence: *Non, je n'aimerai jamais que vous.*

De LOUIS la brillante santé
Ramène les ris, les jeux et la gaité;
C'est à qui s'y livrera le mieux,
Le vif enjouement se peint dans tous les yeux.

SECONDE MARMOTTE.

C'est sans fadeur que notre cœur l'encense,
La vérité seule en fait tous les frais.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Chacun le dit comme chacun le pense.
Le tendre amour est l'encens du François.

ENSEMBLE.

De LOUIS la brillante santé
Ramène les ris, les jeux et la gaité;
C'est à qui s'y livrera le mieux,
Le vif enjouement se peint dans tous les yeux.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Jouissons tous
D'un bien si doux;
En le partageant il s'augmente,
Le chagrin sçut nous réunir;
Mais à présent c'est le plaisir:
Folâtrons.

SECONDE MARMOTTE.

Soupirons.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Il faut voltiger.

SECONDE MARMOTTE.

Il faut s'engager.

PREMIÈRE MARMOTTE.

Prends un amant.

SECONDE MARMOTTE.

Nenni vraiment,
Je suis contente,
LOUIS vit pour nous.
Jouissons tous
D'un bien si doux;
En le partageant il s'augmente.
Le chagrin sçut nous réunir;
Mais à présent c'est le plaisir.

ENSEMBLE.

De LOUIS la brillante santé
Ramène les ris, les jeux et la gaité;
C'est à qui s'y livrera le mieux,
Le vif enjouement se peint en tous les yeux.

Et sauta Catharina.

LOUISON.

Elles sont à croquer.

BABET.

Ma foi, oui.

FANCHON.

A les entendre si on ne diroit pas que c'est soi-même qui chante ca.

NICAISE s'approchant des Marmottes.

Moi, j'aime ben celle-là, et puis l'autre.

PREMIÈRE MARMOTTE.

En vérité?

NICAISE.

Comment donc qu'ça se prend?

JÉROSME.

Je te le dirai.

AIR : *Sçavez-vous, bien jeune tendron?*

On n'peut payer ça c'que ça vaut;
Mais j'vas donner tout c'que j'possède.

PREMIÈRE MARMOTTE.

L'argent n'est pas ce qu'il nous faut,
Au zèle l'intérêt le cède;

Nous exigeons pour tout payement
Que vous disiez en ce moment
Bien tendrement
Vraiment,
Gaiment:
Vive l'auteur
De notre ardeur!

TOUS.

Vive l'auteur
De notre ardeur!

SCÈNE VIII.

M. SCRUPULE, LÉONORE, DAMON,
ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

M. SCRUPULE.

Courage, mes enfans.

JÉROSME.

Allons nous-en ailleurs nous réjouir, v'là une figure sérieuse qui porteroit malheur à notre joie.

M. SCRUPULE.

Non, mon ami. J'espère même au contraire la seconder *bientôt.*

LÉONORE.

Hé bien, mon oncle; vous voyez que nous avions *raison de* nous livrer au plaisir.

M. SCRUPULE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Oui maintenant je suis tranquille,
J'ai vu LOUIS. Il m'est facile
De vous unir, mes chers enfans.
L'hymen de ma joie est la marque :
Vivez, aimez aussi longtems
Que nous chérirons ce monarque

Mille ouvrages que j'ai déjà vus à ce sujet annoncent les sentiments de toutes les Nations pour lui.

LÉONORE.

PREMIER COUPLET.

Qu'on est heureux de faire des vers !
Moi plus j'y rêve et plus je m'y perds ;
Mais ce talent ne doit coûter rien,
Car il me souvient bien
Qu'un auteur en crédit
Dit
Qu'en chantant un BOURBON
Bon,
Dans le sacré valon
L'on
Se passe d'Apollon.

SECOND COUPLET.

En vain Damon me faisant sa cour
Dans ses chansons me traçoit l'amour ;
Mais il en fit une pour LOUIS
De bon cœur je l'ouis,
Je lui sçus par degré
Gré ;
Sur moi ce trait d'esprit
Prit :

Il put de son sçavoir
Voir
Quel étoit le pouvoir.

TROISIÈME COUPLET.

L'objet chéri qu'il me retraçoit
L'enhardissoit et m'attendrissoit,
D'avoir rendu mon cœur satisfait,
Son zéle triomphoit,
Non pas en écrivain
Vain;
Visoit-il au renom?
Non.
Le plus simple couplet
Plaît;
LOUIS le rend complet.

JÉROME.

Hé! bien, Cousin, comment ça tu trouves ça, [illegible]

NICAISE.

Moi, j'trouve ça pas mal trouvé; mais c'est pas bien difficile.

JÉROME.

En [illegible] ?

NICAISE.

Hé parbleu [illegible]

JÉROME.

Oui.

NICAISE.

[illegible]

NICAISE.

MÊME AIR QUE LE PRÉCÉDENT.

Moi je n'ai jamais sçu ben chanter;
Mais quand il faut montrer qui l'on est,
C'est que je vous tire adroitement
Mon épingle du jeu.
Je ne dis qu'un seul mot
Qui
Prouve que je suis au
Fait.
Nous d' vons chérir le Roi
Car
Il nous aime tretous.

JÉROSME.

Pargué, v'là qu'est ben rimé.

NICAISE.

Qu'ça rime si ça veut, c'est vrai, toujours.

Il montre le Public.

Tiens, j'ai d'beaux et d'bons témoins.

M. SCRUPULE.

C'est à merveille, mon ami.

NICAISE.

Sans doute. Hé! ben; mais ces lamprons, quand donc que j'verrons ça?

TOUS.

Il a raison.

M. SCRUPULE.

Vous n'irez pas loin.

La toile se lève, on aperçoit d'un côté un Buffet et de l'autre un Orchestre public; dans le fond une illumination au milieu de laquelle est cette inscription en caractères de feu : VIVE LE ROI. Tous prononcent ces mots avec transports. Le tout se termine par des danses relatives aux différents caractères des Acteurs.

ESSAI

BIBLIOGRAPHIQUE

ESSAI

BIBLIOGRAPHIQUE

L'ŒUVRE de Vadé est considérable; considérable aussi est le nombre de ses éditions : nous n'avons donc pas la prétention de donner une bibliographie complète, mais d'indiquer au lecteur les principales publications qui furent faites des poésies de notre auteur. Nous suivrons pas à pas la nomenclature si exacte et si précise de Quérard, nous bornant à la compléter par quelques notes sur les homonymes de Vadé et sur les ouvrages poissards qui prétendent procéder de son genre.

Dans les différentes éditions qui portent le titre d'*œuvres complètes,* on ne voit pas figurer *les Visites du jour de l'an,* restées inédites, ni le *Paquet de mouchoirs; Monologues en vaudeville et en prose,* dont parle Bachaumont et que Quérard place à l'année 1755. C'est un discours d'un savetier qui parle, dans son jargon, de son métier, de ses voisins, de ses amis et de sa maîtresse.

Voici, sinon tous, au moins les principaux ouvrages de Vadé.

Bouquet du Roi, opéra-comique en un acte. *Paris, Duchesne,* 1752 et 1753, in-8°. (Avec Fleury et Latteignant.)

Bouquets poissards (nombreuses éditions).

Canadienne (la), comédie en un acte et en vers. *Paris, N. B. Duchesne,* 1758, in-8°.

Complimens (quatre) de clôture de la foire Saint-Germain et de celle de Saint-Laurent, en 1755, 56 et 57, 4 br. in-8°.

Confident (le) heureux, opéra-comique en un acte. *Paris, Duchesne.* 1755, in-8°.

Déjeûner (le) de la Rappée.

Fileuse (la), parodie d'Omphale, en un acte. *Paris, Duchesne,* 1752, in-8°.

Folette ou l'Enfant gâté, parodie de Carnaval et la Folie, en un acte. *Paris, Duchesne,* 1755, in-8°.

Il existe une réimpression de cette pièce sous le titre de l'*Enfant gâté* ou *Fillette et Roger Bontemps. Paris, Communauté des impr.*, 1758, in-8°.

Fontaine (la) de Jouvence, ballet en un acte de la composition de M. Novarre, paroles de Vadé. *Paris, Duchesne,* 1755, in-8°.

Goûté (le) des Porcherons.

Il était temps! parodie de l'acte d'Ixion, dans le ballet des « éléments » en un acte. *Paris, Duchesne,* 1754, in-8°.

Impromptu (l') du cœur, opéra-comique en un acte. *Paris, Duchesne,* 1757, in-8°.

Jérôme et Fanchonnette, pastorale de la Grenouillère, en un acte. *Paris, Duchesne,* 1755 et 1764, in-8°. Parodie de Daphnis et Alcimadure.

Lettres de la Grenouillère, entre M. Jérosme du Bois, pêcheur du Gros-Caillou, et Mlle Nanette Dubut, blanchisseuse de linge fin, 1749, in-8°.

Mauvais (le) plaisant ou le Drôle de corps, opéra-comique en un acte. *Paris, Duchesne,* 1757, in-8°.

Nicaise, opéra-comique en un acte. *Paris, Duchesne,* 1756, in-8°.

La même pièce, avec les changements de Framery et la musique de Bambini. *Paris, Ve Duchesne,* 1767, in-8°; 1770, in-12.

La même pièce, retouchée par Léger. *Paris, Cailleau,* an II, in-8°.

Id., arrangée avec des airs nouveaux, par Arus Gouffé. *Paris, Barba,* an IV, in 8°.

Nouvelle (la) Bastienne, opéra-comique en un acte, suivi des divertissements de la Fontaine de Jouvence. *Paris, Duchesne,* 1755, in-8°.

Œuvres poissardes de Vadé, suivies de celles de l'Écluse. *Paris,* 1796, gr. in-8°. Ce volume a été réimprimé très souvent et sous divers titres; nous citerons notamment :

1° Œuvres poissardes, 1801, in-18.

2° Œuvres choisies de Vadé et de ses imitateurs, contenant différents sujets pour les halles, ports, marchés, etc. *Paris, Tiger,* 1812, 1818, in-18.

3° Les mêmes. *Paris, Aubry,* 1813, in-18.

4° *Paris, Cellot,* 1814, in-18.

5° Œuvres poissardes de Vadé et de ses imitateurs, etc. *Metz, Gerson-Levy,* 1815, in-18.

6° Œuvres choisies, etc., *Paris, Vaquelin,* 1816, 1820, in-8°.

7° *Avignon, Bonnet,* 1820, in-18.

8° *Paris, Chassaignon,* 1825, in-18.

9° Œuvres badines de Vadé. *Paris, chez les marchands de nouveautés,* 1831, in-18.

10° Œuvres de Vadé et de ses imitateurs, contenant différents sujets pour les halles, ports, etc., *Paris, chez les marchands de nouveautés,* 1835-38, in-8°.

11° Œuvres de Vadé, *Id.,* 1838, in-8°.

12° Œuvres poissardes de Vadé et de Lecluse, suivies de rencontres, etc. *Paris,* 1835.

La Pipe cassée, poème épi-tragi-poissardi-héroïcomique, en dix chapitres. *A la liberté, chez P. Bouchumeux,* in-12.

Autres éditions :

Paris, impr. Bellmain, 1826, in-32.

Paris, Lefevre, 1856, in-8°, avec reproduction en noir et en couleur des eaux-fortes d'Eisen.

Poirier (le), opéra comique en un acte. *Paris, Duchesne,* 1752, in-8°.

Remis au théâtre sous les titres :

1° L'Arbre enchanté ou le Dupeur dupé. *Lahaye,* 1771, in-8°.

2° L'Arbre enchanté, mis en vers par M. Molin, 1778, in-8°.

Raccoleurs (les), opéra-comique en un acte. *Paris, Duchesne,* 1756, 1760, 1776, in-8°.

Rien (le), parodie. *Paris, Duchesne,* 1753, in-8°.

Suffisant (le). *Paris, Duchesne,* 1753, in-8°.

Trompeur trompé (le). *Paris, Duchesne,* 1754, in-8°.

Troqueurs (les). *Paris, Duchesne,* 1753, in-8°.

Troyennes (les) en Champagne. *Paris, Duchesne,* 1755, in-8°.

Veuve (la) indécise. *Paris, Duchesne,* in-8°.

Opéras-comiques, parodies, etc. *Paris, Duchesne,* 1755, in-8°.

Œuvres comiques. *Lahaye,* 1760, 4 vol. in-12.

Œuvres complètes. 1775, 4 vol. in-8°.

Les mêmes. *Genève,* 1777, 4 vol. in-18; 1785, 6 vol. in-12; *Lyon,* 1787, vol. in-12; *Troyes,* 1798, 6 vol. in-18.

La plus belle édition des œuvres complètes et la seule très recherchée est celle qui a été faite en grand in-4°, petit in-f°. *Paris, Didot le jeune,* 1796. Elle est ornée de charmantes et fort gracieuses gravures coloriées, si à la mode de nos jours.

Il existe de Vadé, comme pièces de théâtre :

Choix de pièces. Paris, 1786, 2 vol. in-8°, dans la *Petite bibliothèque des théâtres,* et dans les *Chefs-d'œuvre dramatiques,* 3 vol. in-18.

Vadé a eu des homonymes ou plutôt son nom a servi de pseudonyme à plusieurs écrivains, qui sont :

Guillaume Vadé, Voltaire sur qui nous reviendrons tantôt.

Antoine-Martin Vadé. A M. Dantu.

Vadé. F. de Neuchâteau.

Blaise Vadé, fils d'Antoine et neveu de Guillaume, Landes.

Émile Vadé, Jubé de la Pérelle.

Petit neveu de Vadé, Harvant.

Ainsi donc Voltaire, qui dans ses lettres raille et attaque Vadé, se sert de son nom pour signer ses contes.

Beuchot, dans lequel nous puisons de très précieux renseignements et qui est pour nous un guide très fidèle que nous ne pouvons que suivre, nous fournit à ce sujet de nombreuses indications.

Sous le nom de *Contes de Guillaume Vadé,* Voltaire donna, en 1764, un volume in-8°, dans lequel on trouvait les sept premiers contes qui suivent : *Ce qui plaît aux dames, l'Éducation d'un prince, l'Éducation d'une fille, les Trois manières,*

Thélème et Macare, Azolan et l'Origine des métiers et qu'il avait fait précéder de la préface sous le nom de Catherine Vadé.

Un peu plus tard, nous voyons paraître une brochure de vingt-quatre pages intitulée : *le Bijou trop peu payé et la Brunette anglaise, nouvelles en vers pour servir de supplément aux œuvres posthumes de Guillaume Vadé;* à Genève, chez les frères Cramer, 1764, in-8°.

Le dernier de ces contes a été réimprimé sous le nom de Voltaire en tête de l'*Almanach des Muses de* 1774, mais ce conte est de Cazotte.

Voyant le succès considérable de ses publications, la librairie Duchesne publia les *Contes de Jean-Joseph Vadé pour servir de tome second à ceux de Guillaume Vadé,* MCCLXV [1], in-8°. C'est le quatrième volume des œuvres de Vadé.

Voltaire écrivait encore *le Pauvre diable, ouvrage en vers aisés de feu M. Vadé, mis en lumière par Catherine Vadé, sa cousine,* 1758. Cette date semble antérieure à la composition même du travail : l'édition de Kehl, en effet, la place en l'an 1760, et c'est aussi l'avis de Beuchot qui s'appuie sur ces trois points :

1. Il faudrait M DCC LXV.

1° Voltaire parle pour la première fois du *Pauvre diable* dans sa lettre à d'Alembert du 10 juin 1760, et pour la seconde dans celle à M. d'Argental, du 27 juin 1760.

2° Ce fut en cette année 1760 que parut le *Pauvre diable, chant second,* parodie d'un auteur sans talent, et qui dut voir le jour, non pas deux ans, mais quelques semaines après l'objet de ses railleries.

3° Enfin, le héros de la pièce serait Siméon Vallette que Voltaire aurait vu pour la première fois en 1759.

Si donc Voltaire a choisi l'année 1758, ne serait-ce pas pour cette raison que Vadé mourut dans le courant de 1757, et que la date qu'il choisissait convenait mieux et faisait plus facilement croire à une publication posthume?

Le discours aux Welches par Antoine Vadé, frère de Guillaume, discours auquel s'ajoute un supplément de quelques pages et qu'il ne faut pas confondre avec le *discours* de Landes, fut publié à la suite des contes dont nous venons de parler et dans le même volume.

Les *Mémoires secrets* de Bachaumont parlent de cet ouvrage à la date du 5 mai 1764 et ils s'ex-

priment à son égard en termes peu flatteurs pour Voltaire.

Comme le fait judicieusement observer Beuchot, « c'est au plus tard en avril et même plus probablement en mars 1764 qu'a été composé le discours aux Welches. Fréron qui en avait déjà parlé dans sa feuille du 14 juillet (*Année littéraire*, 1764, IV, 298), y revient dans sa feuille du 20 septembre (*Année littéraire*, 1764, VI, 59), et dit que Voltaire en a pris l'idée dans Tatien, disciple de Saint-Justin et qui écrivit, vers l'an 168, un *discours contre les Gentils*. Le *Mercure* de septembre 1764, pages 43-69, contient la *Réponse d'un Français à la harangue d'Antoine Vadé aux Welches*. On trouve aussi dans le *Mercure* (décembre 1764, p. 28-40) une *Lettre de Mlle Reydelet à M. de La Place, auteur du Mercure, sur le discours aux Welches, contenant l'apologie des Français.* »

Landes, avocat de Dijon, est aussi l'auteur d'un *Discours aux Welches* et d'un *Nouveau discours par Blaize Vadé, fils d'Antoine et neveu de Guillaume*. Le deuxième ouvrage, publié en 1780, forme un volume in-8° de plus de 70 pages ; c'est un pamphlet contre l'Assemblée constituante et ses travaux.

Ainsi donc, et bien qu'il le raille et l'attaque sans cesse, Voltaire signe tantôt sa prose, tantôt ses vers, comme le conte *le Blanc et le Noir,* du nom de Vadé.

Sans doute, il a soin de changer les prénoms; mais cette légère modification laisse subsister en son entier le singulier hommage rendu au « polisson » par le premier et le plus grand esprit du siècle.

Le nom de Vadé, étant devenu célèbre, s'attacha au genre poissard et bientôt, sous prétexte d'imiter le poète picard, de nombreux auteurs publièrent une grande quantité de pièces qui n'ont, suivant nous, que fort peu de mérites et même n'accordons-nous à la plupart d'entre elles aucune valeur. L'idée morale qui présidait aux œuvres de Vadé a disparu, il ne reste que le style poissard qui, d'exagération en exagération, ne tarde pas à tomber dans l'ordurier le plus répugnant. Il nous a paru cependant qu'il ne serait pas sans intérêt de donner une liste des principaux ouvrages écrits dans cet ordre d'idées.

L'éditeur Cailleau, imprimeur à Paris, publia successivement, dans le format in-12 :

Nouveaux bouquets poissards, nouvelle édition augmentée de bouquets grivois, chansons et galans,

dédiés à l'ombre de Vadé. A la Halle, chez les les bouquetières ambulantes de la ville et faubourg de Paris.

Le Waux-Hall populaire, poème grivois et poissardi-lyri-comique, en cinq chants, avec une gravure.

Le Goûté des porcherons, discours des halles et des ports, que nous avons déjà cité, mais cette fois augmenté du *Citron de Javotte.*

L'Espièglerie amoureuse ou l'*Amour matois,* opéra comico-poissard, en un acte.

Margot la bouquetière, comédie poissarde.

Almanach des halles et des ports.

Rondes de tables, vaudevilles et chansons grivoises.

Étrennes poissardes.

L'Eunuque.

La mort de Bucéphale, etc., etc.

Le XVIIIe siècle vit également paraître :

Les Étrennes de la Saint-Jean. Troyes, Ve Oudot, plusieurs éditeurs.

Les Écosseuses ou les œufs de Pâques. A Troyes, Ve Oudot, 1745.

Dans cette édition, le frontispice et le titre sont tirés en noir et vert jaune, un deuxième titre en noir. L'avertissement occupe la page 2, l'avis au

lecteur la page 3, les *Écosseuses* commencent page 9. L'*Errata*, curieux, est page 152; enfin le volume est terminé par la « *Relation* galante et funeste de l'histoire d'une demoiselle qui a glissé, pour être épousée, l'hiver du mois de décembre 1742. » La table des matières est page 172.

Autre édition des *Écosseuses* suivie de l'*Histoire du porteur d'eau ou les amours de la Ravaudeuse*, comédie, seconde partie des *Étrennes de la Saint-Jean*. Troyes, Vve Oudot; Paris, Duchesne. A la page 153, lettre de Mlle ***; page 159 : « conversation non interrompue de ma commère Champagne à la commère Tripet. »

Desserts de petits soupers agréables, dérobés au chevalier du Pélican, auteur du *Déjeuner de la Rapée*. Poème gaillardi-poissardi-ironi-comique. De l'imprimerie de La Joye, 1755.

Madame Engueule ou les accords poissards, comédie-parade en un acte, avec prologue et vaudeville. *A. Congo*, 1754.

Le poissardiana ou les amours de Royal vilain et de mam'zelle Javotte la déhanchée (par Cailleau), à la Grenouillère (Paris), 1756.

Citons encore, dans le même genre, les quelques titres que voici :

Contes théologiques, suivis de litanies catholiques du XVIIIe siècle et de poésies érotico-philosophiques, recueil presque édifiant. Paris, aux Chartreux, chez le portier, 1783 (réimprimé en 1793, 1800).

L'enfant de la joie ou le petit Vadé. Paris, in-16, illustré de 6 jolies gravures.

Catéchisme poissard (le grand et nouveau) ou Vadé ressuscité, etc. Paris, chez les libraires du Palais-Royal et les marchands de nouveautés. 1826, curieuse planche en couleur, in-12.

Étrennes à MM. les Riboteurs, les suppléments aux Écosseuses ou Margot la mal peignée en belle humeur et ses qualités. A Limoges. F. Chapouland, impr.-libraire.

Riche en gueule ou le nouveau Vadé, contenant les aventures plaisantes et divertissantes de carnaval, etc., le tout terminé par des patentes comiques, etc., par un enfant de la Joie. 1821, in-12, grande figure coloriée,

Après ces exemples, nous jugeons inutile d'ajouter de nouveaux ouvrages; les indications qui précèdent suffisent pour montrer combien le genre dégénéra rapidement, et combien les prétendus imitateurs de Vadé s'éloignèrent du modèle.

Vadé, resté longtemps populaire, fut le sujet de deux pièces de théâtre intitulées :

Vadé à la Grenouillère, folie poissarde en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles par les citoyens Armand Gouffé et Georges Duval; représentée pour la première fois sur le théâtre des Troubadours, le 23 fructidor, an VII.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
VADÉ	LÉGER.
JÉROME DUBOIS, pêcheur du Gros-Caillou	TIERCELIN[1].
NANETTE DUBUT, blanchisseuse, sa prétendue	DELISLE.
LA MÈRE DUBUT, marchande de marée, mère de Nanette. . . .	REMI.
NERVILLE, petit-maître. . . .	ADOLPHE.
JULIE, petite-maîtresse.	SOPHIE MERCIER.
LA TULIPE, bâtelier.	FRÉDÉRIC.
MARIE-JEANNE, marchande de bouquets.	LAPORTE.
NICAISE, cousin de la future. . .	PLATEL.

BATELIERS, BLANCHISSEUSES.

Vadé chez lui, comédie en un acte et en vaudevilles, mêlée de scènes du genre grivois; représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique, rue Favart, le 16 thermidor,

1. Il a été publié à l'époque un portrait en couleur de Tiercelin dans ce rôle.

an VIII, par le citoyen Demantort. Paris, an VIII, 1800.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
VADÉ, homme de lettres	MM. GAVAUDAN.
LÉCLUSE, homme de lettres . .	BERTIN.
JÉROME, passeur du bac des Invalides, amant de Catherine. . . .	MOREAU.
UN ABBÉ, celui de la pipe cassée.	SAINT-AUBIN.
LA PRESIDENTE de la Jurande	Mmes PHILIPPE.
JAVOTTE, l'une des jurées marchandes de la Halle.	GAUTHIER.
CATHERINE, jeune fille, servante de Vadé.	GAVAUDAN.
UN VALET à grande livrée . .	KAMMERER.

JURÉES DAMES DE LA HALLE, FORTS, CHARBONNIERS, ETC.

Enfin, Vadé a été l'objet de plusieurs biographies et aussi d'études littéraires, notamment de la part de M. Taschereau *(Revue rétrospective)*, de M. Liévin *(Revue contemporaine)* et de M. Paulet, dont le manuscrit nous a été bienveillamment prêté par sa veuve à qui rien de ce qui concerne Ham et la Picardie n'est étranger.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE VADÉ. . 1

POÉSIES.

Vers à Mlle D... sur ce qu'on disait que l'auteur l'aimait. 5
Dialogue entre l'Amour et la Vertu 7
Vers à M. F... sur son mariage 10
Lettre au même sur la mort de son père. 11
Vers à Mme Favart. 12
Épître sur un flatteur. 13

FABLES.

L'Enfant et la poupée 17
Les Deux serins. 19
L'Écolier et la férule 21
Le Carrosse et le moulin à vent. 23
Les Deux nageurs. 24
L'Ane et son maître 26

Pages.

Le Joueur de gobelets et les villageois. 28
Le Singe, le lapin et le mouton. 30
Le Miroir de la vérité. 32

BOUQUETS.

Bouquet. 37
Autre Bouquet. 40
Bouquet à madame ***. 43
Bouquet. 45
Autre Bouquet. 45
Autre Bouquet. 46

CHANSONS.

Chanson traduite de l'allemand 49
Autre chanson. 51
Autre chanson.. 52
Chanson. 53
Chanson 57
Autre chanson 58
Compliment fait à la clôture du théâtre de l'Opéra-Comique à Fontainebleau. 59
Chanson sur la bataille remportée sur les Anglais par le roi au mois de mai 1745 62
Chanson. 64
Chanson à monseigneur d'Orléans. 66
Chanson. 68
Le Goût de bien des gens 70
Sur le mariage de M. le Dauphin 72
Histoire de mademoiselle Manon 74

LES QUATRE BOUQUETS POISSARDS. 81

LETTRES DE LA GRENOUILLÈRE 101

THÉATRE.

Pages.

Les Troqueurs, en un acte. 141
Jérosme et Fanchonnette, pastorale de la Grenouillère. 163
Compliment de clôture de la foire Saint-Laurent, 1755. 205
Compliment de clôture de la foire Saint-Germain, 1755. 212
Autre compliment chanté à l'Opéra-Comique (foire Saint-Laurent). 215
L'Impromptu du cœur, opéra-comique, 1757. 221

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE 257